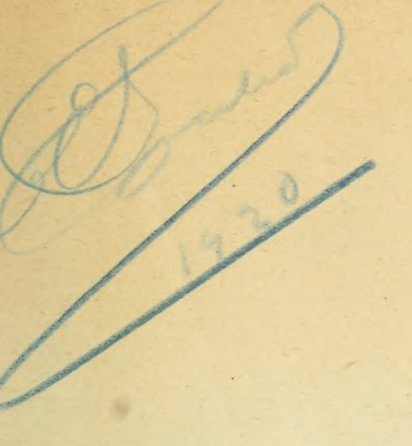

U d'/of OTTAWA
39003002139029





MISSETTE

LA PAILLE DANS L'ACIER. — PROVINCIALE





Vous partie, je me suis mise a battre la campagne.

MARCEL PRÉVOST
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

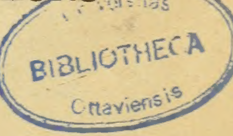
MISSETTE

LA PAILLE DANS L'ACIER. — PROVINCIALE

ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS
DE
LAMBRECHT



PARIS
MODERN-BIBLIOTHÈQUE
ARTHÈME FAYARD et Cie, ÉDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20





FLIRT INNOCENT.



MADEMOISELLE SABINE ALIGAND
A MISTRESS HANNAH PETERSON (LIMERICK)

Vous me reprochez gentiment, ma bonne Hannah, d'être restée quatre semaines sans vous écrire.

« Et quatre semaines de vacances, insistez-vous, quatre de ces semaines d'été, à Bellecombe, où la paix campagnarde favorise les longues correspondances !... »

Vous me rappelez qu'à l'époque, encore si récente, où vous vouliez bien vous charger d'éduquer ma turbulente jeunesse, c'était précisément à Bellecombe, et durant le mois d'août, que je me débarrassais de toutes les lettres en retard, plus, de toutes les cartes postales destinées à épargner une lettre. Nous appelions ça : « recrépir ma civilité ».

Sachez, chère bonne miss (cela ne vous fâche pas que je vous appelle encore miss, entre nous, pendant que votre « *dear Jimmy* » est à son « office » ?), sachez que vous écrire ne sera jamais une tâche pour moi. Privée, désormais, de votre présence, n'est-il pas indispensable que j'essaie de me consoler en remplaçant par d'abondants griffonnages nos délicieux bavardages de naguère ? Ah ! sage et douce Hannah, combien vous me manquez !... Cela vous apparaîtra à mesure que vous lirez cette lettre, retardée précisément par les perturbations dont votre départ fut la cause première... Vous aviez vraiment bien besoin de retourner dans votre île d'émeraude et d'y convoler avec Jim Peterson, *railway engeneer !* Jimmy, qui vous attendait fidèlement à Limerick depuis six ans, ne pouvait-il patienter quelques mois de plus ? Si votre mariage avait été différé seulement jusqu'à la rentrée, savez-vous que ma destinée à moi changeait totalement ?... Hein ? Je vous intrigue ?... Ce sera bien autre chose tout à l'heure.

Seulement, je ne sais par où commencer mon histoire. Je voudrais appliquer les admirables règles de composition littéraire que vous m'avez enseignées, et, en même temps, l'envie me démange de tout vous conter d'un trait, et d'abord le dénouement... Tâchons de mettre de l'ordre dans ce récit, de suspendre l'intérêt. Seulement, promettez-moi de ne pas courir à la fin de ma lettre, comme pour les Conan Doyle que nous lisions ensemble.

Je reprends les choses à la date où vous nous avez quittés rue de Monceau, le 3 juillet, nous abandonnant à notre commune désolation. On vous aimait bien rue de Monceau, chère Hannah. Si calme, si discrète, faisant si peu de bruit, on profitait de votre présence sans même y songer, comme on respire un air sain, comme on jouit d'une bonne santé : je dis cela pour papa, maman et mon petit frère Raymond, car moi je savais bien que vous étiez l'ange gardien de ma vie... Vous partie, la maison fut, soudain, toute triste, toute vide. Le soir même, papa nous développait, à table, quelques-unes de ces interminables théories optimistes (vous les connaissez) qui ont pour objet de démontrer qu'aucun ennui n'a d'importance, qu'on peut se passer de toute chose et de tout le monde. « Puisque vous nous aviez quittés pour vous marier, comme c'était votre droit, il fallait vous supprimer de notre pensée, etc... »

Il disait cela avec un chagrin si évident, le pauvre papa, il pensait si manifestement et si mélancoliquement à vous, que c'était comique et touchant à la fois. Nous avons trouvé ensemble, l'an passé, la définition de papa : c'est un optimiste désespéré. Il chante la joie de vivre sur le mode mineur, avec une figure de catastrophe.

Maman, plus affairée que jamais, tournant sur elle-même avec une agitation décuplée, s'épuisait en besognes d'importance, telles que : rangements de tiroirs où dorment des objets complètement inutiles ; inventaire des réparations que le propriétaire devra exécuter pendant les vacances (le propriétaire refuse toujours) ; projet de budget méthodique pour l'an prochain (voué à l'inachèvement parce qu'il manque, pour établir ledit projet, une douzaine de documents indispensables, oubliés à Bellecombe quand on est à Paris, et à Paris quand on est à Bellecombe). Vous seule, chère Hannah, réussissiez à mettre un peu d'ordre dans le laborieux désordre de ma mère chérie, tout en lui gardant l'illusion que c'était son ordre à elle... Jusqu'aux domestiques qui se lamentaient de ne plus vous avoir comme intermédiaire bienveillante pour transmettre leurs doléances ou intercéder en leur faveur ! On a découvert aussi, après votre départ, que vous faisiez un tas de charités secrètes : il s'est tendu vers nous bien des mains où vous mettiez votre obole. Bref, mon petit frère Raymond, dont les treize ans, vous le savez, sont étonnants de sagacité, et de qui papa dit fièrement qu'il « frappe des médailles », a prononcé sur vous ce jugement :

— Miss, c'est bizarre... Elle ne fait parler d'elle que depuis qu'elle est partie.

Et cela nous a paru lapidaire et définitif.

Papa, maman, Raymond, les domestiques... Et moi ? Pensez-vous que vous m'ayez manqué beaucoup, à moi ? Oh ! ma bonne Hannah chérie... La vérité vraie, c'est que j'ai brusquement cessé d'être moi-même au lendemain de votre départ. Ne croyez pas que j'exagère. De ne plus avoir en face de mes yeux votre calme visage, si joli à force d'être pur, naturel et bon ; de ne plus entendre votre voix sérieuse me dire : « Non, Sabine, pas cela, je vous en prie... », j'en ai fait une maladie. Pas une maladie corporelle : je n'ai eu ni la rougeole, ni la coqueluche, ni la fièvre typhoïde. Mon pouls n'a battu ni plus ni moins vite, et j'ai digéré et dormi comme avant. Mais j'ai souffert d'un cruel malaise moral. Le balancier délicat, infaillible, qui réglait tout le mouvement de la pauvre pendule humaine que je suis, ne continuant plus sa fonction régulatrice, la pendule s'est détraquée. Vous étiez ma raison, miss, comme vous étiez l'ordre de maman et l'optimisme de papa. Vous partie, je me suis mise à battre la campagne. Des alternatives de tristesses infinies, à désirer la fin de tout, — puis d'inexplicables et violents besoins de me divertir, de bousculer les obstacles, de me payer les caprices les plus imprévus... Je me rends parfaitement compte que j'ai été insupportable : il n'est guère étonnant que mes parents — déjà portés naturellement à exagérer la critique de mes défauts — aient perdu patience. Raymond lui-même, ce jeune philosophe que rien n'émeut, fatigué de mes lubies, de mes crises de rire suivies de bouderies sans raison, de mes



Maman rangeait des objets complètement inutiles.

colères, de mes silences et de mon bavardage, a résumé la situation en disant un soir à dîner :

— Dites donc, papa... Est-ce qu'on ne va pas bientôt marier Sabine ?

Il a esquivé — à peine ce mot prononcé — une gifle que je lui lançais à toute volée... D'ailleurs, s'il exprimait ainsi avec précision l'agacement où ma nervosité mettait ma famille, il démêlait mal la cause de cette nervosité. Ce n'était pas un mari qui me manquait, Hannah : c'était vous. Je crois que les pauvres bonnes sœurs laïcisées doivent ressentir un peu du désarroi que j'éprouvais. Accoutumée à agir toujours sous vos yeux et par votre influence, tout effort me parut impossible dès que je fus privée de vous. Je ne sus plus me contraindre ni à travailler (au fond, je suis très paresseuse) ni à refréner cet instinct d'indépendance, cette aventureuse curiosité que vous signaliez comme mes deux penchants dangereux. Vous voulez tout savoir, n'est-ce pas ? Eh bien ! je vais être précise et sincère comme à confesse.

Chère Hannah, je m'accuse, premièrement, de n'avoir pas ouvert mon piano, pas lu un livre sérieux, pas écrit une lettre utile pendant la quinzaine qui suivit votre départ. Je n'ai rien fait, mais, là, rien de rien, que rêvasser, tennisser, courir les magasins en compagnie de ma femme de chambre et papoter avec les cinq ou six fringantes jeunes personnes (Martine, Esther, Julie, etc...) que vous nommiez « mes toquées d'amies ». Secondement, je m'accuse de m'être souvent mal tenue dans le monde, surtout à un petit thé dansant chez ma tante Luce de Preyssas : il paraît que j'ai flirté outrageusement avec Robert de Preyssas. Flirt innocent, il me semble, puisque Robert est mon cousin, que je le tutoie depuis mon enfance et qu'enfin... enfin vous savez, chère miss, les projets de commun avenir que nous avions formés, lui et moi. (Vous me disiez de me méfier et que Robert n'était pas sérieux : combien vous aviez raison !) Malgré tout, je ne dissimule pas que je ne fus point, ce jour-là, des plus raisonnables : je n'ai dansé, je n'ai causé qu'avec lui ; on a remarqué finalement, à sa boutonnière, un camélia qui avait commencé la matinée piqué dans ma ceinture... Scène de maman au retour ; je réplique ; je quitte la place en claquant la porte... Le lendemain, bouderies réciproques ; papa et maman renfrognés, moi affectant une hautaine indifférence. Pour comble de malchance, M. Leribour, des Sciences morales et politiques, dînait à la maison ce lendemain-là. Vous le rappelez-vous ? Un vieillard poli, sentencieux, amateur de musique classique. Papa tient beaucoup à lui parce qu'il croit être « son » candidat pour la prochaine vacance. Le dîner achevé, ce maudit savant n'eut-il pas l'idée de me prier, avec un onctueux sourire, de lui « jouer un peu de cette musique nouvelle dont on dit tant de bien » !... Il mit dans cette phrase toute l'ironie dont il était capable, ajoutant quelques traits d'esprit sénile contre notre cher Debussy... Plaisantiner Debussy, Hannah ! Railler l'Idole ! Je n'y tins plus. Je saisis *Pelléas* et j'attaquai vigoureusement... Mais, dès les premières mesures, je ressentis les effets de ma quinzaine d'inertie. Mes doigts rebelles n'obéissaient plus, mes yeux brouillaient les portées ; tous les traits rataient les uns après les autres. Bref, l'exaspération de mal jouer aggravant ma maladresse, cela finit en désastre... ou plutôt, cela ne finit pas, car je quittai le piano après quelques accords furieusement plaqués, au hasard, — en colère contre moi, contre Debussy et contre M. Leribour. N'eut-il pas, lui, la perfidie de bouffonner :

— Oui... Cette musique nouvelle est fort curieuse. Et puis... elle offre aux exécutants cet avantage énorme que les fausses notes s'y distinguent à peine des autres.

Je ne daignai pas répondre, mais je disparus du salon et l'on ne me revit plus de la soirée. Vers onze heures trois quarts, je lisais dans mon lit, quand maman ouvrit ma porte et s'avança jusqu'à mon chevet. Elle arborait un air de sévérité qui m'aurait fait sourire, n'eût été l'émoi de ma conscience.

— Sabine, me dit-elle, nous avons causé de toi avec ton père, après le départ de M. Leribour.

— M. Leribour, interrompis-je, est un macaque grotesque, et je regrette amèrement d'avoir joué pour son vilain museau.

— Taisez-vous, mademoiselle ! interrompit maman. Nous sommes excédés, votre père et moi, de vos caprices, de votre tenue inconvenante et de votre paresse depuis le départ de miss. Vous vous êtes couverte de ridicule, ce soir, devant un homme éminent. Vous avez manqué à toutes les convenances en vous esquivant sans prendre congé de lui... comme vous y avez manqué hier, et plus gravement, chez tante



JE NE DAIGNAI PAS RÉPONDRE.

Luce, en ne dansant pas une seule fois avec un autre que Robert et en vous isolant avec lui dans les fenêtres... oui, dans les fenêtres, je vous ai vue, mademoiselle... Votre père et moi, nous sommes d'accord pour constater que vous n'êtes pas en état de vous diriger seule, comme le devrait, cependant, une jeune fille de dix-huit ans élevée avec tant de soins... Nous allons donc chercher pour vous, sur-le-champ, une autre institutrice... Et nous tâcherons que sa sévérité vous remette au pas.

Là-dessus, maman me quitta, haletante, mais digne, — sans m'embrasser.

Maman partie, je m'offris à moi-même une jolie crise de nerfs. Vous vous rappelez peut-être que ces crises, très violentes, aboutissent pour moi à une prostation absolue, à un sommeil soudain qui me donne l'air d'une morte ou d'une léthargique. Au réveil, je me promis de faire la vie assez dure à la mentoresse qu'on allait m'infliger. L'idée de cette lutte à soutenir me rendit d'avance guillerette, et je vis bien que papa et maman prenaient cette gaieté sincère pour ce qu'ils appellent : du mauvais esprit.

En vue de se procurer la dompteuse destinée à me remettre en main, on s'adressa précisément à tante Luce. Maman — vous ne l'avez pas oublié — accorde une extrême confiance à sa belle-sœur, qui lui impose par ses airs de vertueuse sévérité, par les « Œuvres » innombrables dont elle est présidente, vice-présidente ou trésorière, par son intransigeance sur la question des principes... Dans une de ses « Œuvres », consacrée aux filles étrangères installées à Paris, tante Luce, avisée par téléphone, eut tôt fait de dénicher l'oiseau rare : une Zurichoise de vingt-cinq ans, musicienne, parlant toutes les langues et pratiquant toutes les vertus... Du moins, tante Luce le croyait, conseillant, toutefois, à ma mère de se renseigner plus amplement. Maman bondit sur l'occasion ; son grand effort de décision l'avait déjà mise à bout ; elle aurait engagé une guenon coiffée plutôt que de dépenser un geste de plus. Fræulein Hilda Bosheim fut donc invitée à se présenter au plus vite rue de Monceau. Le temps pressait, car on avait passé déjà la mi-juillet, l'on se préparait à partir pour Bellecombe.

— Vous savez l'anglais, me déclara maman en me faisant part de son choix, mais vous êtes assez ignorante en allemand. Votre père et moi désirons que vous appreniez à parler et à écrire couramment cette langue. Cela vous occupera. Et, pendant que vous travaillerez, vous ferez moins de sottises.

La présentation de Mlle Hilda eut lieu le lendemain soir, après le dîner de famille : l'institutrice avait sollicité la libre disposition de la journée pour rendre visite à des parents, installés à Triel, aux environs de Paris. J'attendais une vieille fille à cheveux d'étoupe déteinte, à lunettes, fagotée en réformiste, à la mode suisse. Nous vîmes entrer au salon une agréable poupée, l'air à peine plus âgé que moi, fort décemment mise. Blonde, certes ! mais de ce blond, si rare dans la nature, que les diverses « eaux blondines » imitent imparfaitement. La figure, ronde, se terminant à l'improviste par un délicieux petit menton pointu ; des yeux couleur de ces bleuets dont le kaiser décore volontiers, dit-on, le revers de ses redingotes ; de tout menus traits à peine dessinés ; la taille au-dessous de l'ordinaire, mais assez bien prise, encore qu'un peu « ponette » ; trop de reins, trop de... tout pour nos modes françaises. Costume tailleur noir, assez bien coupé. Chapeau sans prétention, mais point ridicule. Il n'y avait pas à rechigner : elle était charmante.

On me nomma à elle : je lus dans ses prunelles bleu foncé un arrière-sourire qui ne m'agréa point. Pourtant, elle exprima gracieusement son plaisir de travailler et de vivre auprès de moi. Elle parlait français avec peu d'accent, mais trop grammaticalement pour qu'on la prît jamais pour une Française... Tout le monde s'étant assis, elle raconta que son père, bien qu'originaire de la Suisse romande, était, maintenant, instituteur près de Zurich ; qu'elle était la troisième d'une lignée de sept enfants ; qu'il fallait bien gagner sa vie de bonne heure et, pour mieux la gagner, ne point hésiter à quitter son pays et sa famille... Sa sœur cadette, ayant aujourd'hui dix-sept ans, suffisait à aider la maman dans l'éducation des trois derniers-nés, — trois garçons... Cela fut dit gentiment, posément, simplement, — à mon avis, trop simplement, trop posément : je me sentais rétive. L'effet, sur papa, fut foudroyant : vous savez combien, sous ses airs de philosophe impassible, le cher homme est émotif et même « romance » ! Je vous assure qu'il avait les larmes près des yeux tandis que Fræulein parlait de « Frænzchen », le



ELLE ME DÉCLARA QU'ELLE BRULAIT POUR CET ART.

dernier de ses frères, le tout petit, dont elle était la marraine... Cependant, Rip, le fox-terrier favori de ma mère, après avoir inspecté à distance, puis de plus près, la nouvelle venue, s'était familiarisé et sautait sur ses genoux ; Hilda l'embrassa passionnément, comme si c'eût été Frænzchen lui-même. Maman, conquise, murmurait à mon oreille : « Elle est décidément parfaite. » Dans son ravissement, elle me pardonnait, elle faisait la paix. Raymond ne disait rien encore, mais son œil de connaisseur précoce inspectait sans hostilité le visage et les contours arrondis de la Suissesse. Raymond déclare volontiers qu'il n'aime pas les femmes-planches ni les femmes-parapluies. Moi seule demeurais sur la défensive. Mais je n'ai pas de méchanceté, vous le savez ; je ne pouvais pas en vouloir à cette aimable fille de prétendre à gagner sa vie auprès de moi. Ne sachant que lui dire, comme on nous avait un peu isolées ensemble, je lui parlai musique : elle me déclara qu'elle brûlait (*schwærmte*) pour cet art. Sur ma demande de nous donner le plaisir de l'entendre, elle s'installa au piano et nous joua *Les Papillons noirs* de Schumann avec une maîtrise si admirable que je joignis mes applaudissements sincères à ceux de ma famille quand elle se retourna vers nous, souriante, contente de son succès. Elle causa encore quelques minutes, puis demanda la permission de se retirer ; d'avoir passé la journée à la campagne, chez ses parents, elle était un peu lasse. Je m'offris à la conduire dans sa chambre.

— Oh ! non, fit-elle vivement. Je veux que ce soir soit un soir comme tous les autres, et qu'on ne s'aperçoive même pas que je suis là.

On sonna donc la femme de chambre. Hilda salua respectueusement papa et maman.

— Vous me permettez ? fit-elle.

Et elle m'embrassa, ou, plutôt, m'effleura la joue d'un tout petit baiser, sec comme le frôlement d'une aile de papillon. Enfin, elle tendit sa main potelée et courte à Raymond, qui ne cessait de la regarder.

— Au revoir, monsieur...

— Au revoir, missette...

Ce nom de « Missette », inventé séance tenante par mon ingénieux gamin de frère, fit rire tout le monde, Hilda la première. Evidemment, si vous étiez « miss », chère Hannah, la singulière petite *governess* aux joues rosées, aux cheveux blonds, aux prunelles bleu foncé, l'institutrice-poupée due aux bons offices de tante Luce n'était que « Missette ». On adopta ce nom avec d'autant plus d'empressement que le titre de Fræulein était difficile à prononcer, que nous avions conscience de l'abîmer en le disant et que maman, notamment, peu douée pour les langues étrangères, en faisait un vocable informe assez proche du mot français : flanelle.

Je vous l'assure derechef, ma bonne Hannah : je ne demandais pas mieux que de vivre en paix avec ma nouvelle régente. Certes, personne ne vous remplacerait jamais dans mon affection. Mais, sans rien donner de mon cœur à celle qui vous succédait, j'étais prête à vivre avec elle en bonne intelligence, à travailler un peu sous sa direction, à jouir même de la compagnie d'une jeune fille qui se disait âgée de vingt-cinq ans, mais qui, par le visage et les allures, semblait presque de mon âge.

Telles étaient mes dispositions au lendemain de son arrivée chez nous.

Comment se fit-il que, moins de trois semaines après (quatre jours à Paris et le reste à Bellecombe), j'en fusse venue à exécrer l'intruse de toutes les forces de mon cœur et à me sentir, par elle, à cause d'elle, tellement misérable que je conçus un moment le projet de quitter mes parents et de me réfugier auprès de vous ? Mais oui, j'y ai songé sérieusement ! Tête du seigneur Jim Peterson, *engeneer*, s'il avait, un matin, vu débarquer dans son ménage une petite écervelée de Française ! Je ris, maintenant, rien qu'à l'imaginer. Je ris... Mais, sur le moment, j'avais bien plutôt envie de pleurer.

Pour vous expliquer comment, en si peu de temps, les choses avaient tourné de la sorte, il faudrait un de ces laborieux romanciers psychologues que papa fait semblant d'aimer, et qui nous assomment, vous et moi...

Essayons de vous analyser cela en bref, et clairement.

Dans ma famille, — vous l'avez remarqué et nous le déplorions parfois, — je ne suis pas considérée comme un modèle de raison. Papa et maman m'aiment bien, parbleu !... Mais — tandis que, par exemple, tout ce que fait Raymond est d'avance tenu pour sensé, pratique, admirable, tandis qu'aussi papa s'extasie devant les aptitudes organisatrices de maman et maman devant les imposantes théories de papa —

mes idées et mes actions à moi sont à l'avance réputées saugrenues, intempestives, voire inconvenantes ou nuisibles. Et je ne dis pas qu'actions et idées soient d'incomparables merveilles ; mais j'ai conscience de n'être pas si décousue, si impratique et si mal lunée que le juge ma famille. Une bonne petite fille un peu fantasque, mais de cœur net et de saine volonté : ainsi me qualifiiez-vous, chère miss, — et, vraiment, il me semble que c'était juste.

Grâce à vous, dont l'autorité s'interposait heureusement, discrètement, entre mes parents et moi, ces préventions peu équitables furent enrayées, et même annihilées, durant les six ans de votre consulat... A peine étiez-vous disparue qu'elles se refirent jour, provoquées, j'en conviens, par quelques miennes inconséquences. Mais ce fut bien pire, et cela devint vite intolérable, lorsque, entre mes parents et moi, s'exerça une influence nouvelle, non moins discrète, non moins adroite que la vôtre, Hannah, et systématiquement conduite vers l'objet opposé, savoir : creuser le fossé entre ma famille et moi, aggraver les divergences en les signalant, me faire considérer peu à peu chez moi, par les miens, comme une sorte de fâcheux sauvageon jailli par malchance d'un pied greffé, comme une enfant dont le caractère venait on ne savait d'où, ne s'accordait en rien avec son milieu, et dont la bizarrerie menaçait la quiétude de toute la maison...

Ni plus ni moins ; croyez que je n'exagère point. Le projet de me mettre en pension jusqu'à ma majorité fut examiné entre tante Luce, papa, maman, et Missette.

— Mais, direz-vous, quel intérêt pouvait bien poursuivre cette jeune Suissesse en cherchant à vous séparer de votre famille ? Il semble, au contraire, qu'elle eût avantage à vous y maintenir, et à s'y maintenir par vous ?

Je suppose que cette objection vous vient à l'esprit, parce qu'elle vint alors au mien. Et je n'eus la réponse qu'assez tard. Je dois dire, d'ailleurs, que les premiers jours, avant de quitter Paris et après l'arrivée à Bellecombe, furent tolérables.

Missette montrait surtout le désir de ne pas me contrarier : peu ou point de travail ; du bavardage, des promenades ensemble. Comme elle était fort loin d'être sotte, je ne m'ennuyais pas. Seulement, je ne me sentais point en confiance.

Vous rappelez-vous, Hannah, que nous divisions volontiers les humains en genre chat et genre chien ? Nous nous classions, l'une et l'autre, dans le genre chien : sincérité, fidélité, pas trop d'égoïsme.

Eh bien ! je fus tout de suite convaincue que Missette appartenait au genre chat. Son amabilité, ses attentions, ses caresses, constituaient un placement médité, en vue d'un intérêt précis. Avec moi, juste ce qu'il fallait de bonne grâce pour que sa compagnie ne me déplût pas : elle s'était aussitôt avisée que je n'avais, dans la maison, aucune influence. Très aimable avec Raymond, qui, malin, s'autorisait de ses treize ans pour prendre avec elle mille privautés, sous l'œil complaisant de papa et de maman... Mais ce fut surtout dans la conquête de ceux-ci qu'elle montra une admirable maîtrise.

Elle distingua tout de suite leur point sensible : chez maman, l'ambition d'être tenue pour une parfaite maîtresse de maison, pour une amazone de l'économie domestique ; — chez papa, le vœu éperdu qu'on le prenne au sérieux comme philosophe, j'ai le tort, et je m'en accuse sincèrement, de n'être point assez aveuglée par le respect filial pour adopter sans réserve cette double façon de voir : pensant ce que j'en pense, je me laisserais hacher menu plutôt que de déclarer le contraire, ou même de le laisser entendre. Voilà, sans doute, ce qui aigrit un peu contre leur fille des parents excellents et que j'aime du fond de mon âme...

Au contraire, Missette les combla de tous les compliments, de toutes les adulations dont je les sevrais, et dont Raymond, pourtant plus souple que moi, n'est lui-même pas prodigue...

Elle affecta de se faire enseigner par maman l'art de conduire une maison, de faire des comptes, de diriger une propriété rurale. Elle s'isola avec mon père dans de longs entretiens métaphysiques, conférences plutôt qu'entretiens, car elle n'y intervenait que par des *Ach !*... ou des *grossartig!* éperdus... Finalement, elle implora, avec des larmes dans la voix, la permission de traduire dans sa langue et de faire connaître aux peuples germaniques les deux fameuses brochures paternelles: *Essai d'Optimisme rationnel* et la *Philosophie du Mieux*. Vous pensez si ce droit lui fut accordé ! La traductrice devint, de ce chef, indispensable et favorite.

Ai-je besoin d'ajouter que Raymond n'eut pas d'admiratrice plus impétueuse de ses saillies et de ses apophtegmes ? Sur ce

point, je suis d'accord avec elle ; mon petit frère a beaucoup d'esprit et un jugement d'une extraordinaire précocité ; mais je ne passe pas mon temps à le lui dire. Non plus qu'à me laisser tripoter les bras, les cheveux, les mains : ce dont elle ne se faisait point fauté et ce que Raymond, qui n'est pas seulement précoce d'intellect, paraissait goûter extrêmement.

Bref, Missette vivait chez nous depuis quinze jours à peine, et j'avais la sensation, fort douloureuse, de n'être plus la « fille de la maison ». Une autre se substituait à moi, et la substitution s'opérait à mon détriment, sans que personne y prît garde, sauf moi, la victime. Tout ce que gagnait Missette auprès des miens était perdu pour moi... Ce fut bien pis lorsque tante Luce et Robert, comme chaque été, s'installèrent à Bellecombe. Tante Luce, félicitée par tout le monde au sujet de la merlette blanche qu'elle avait dénichée, en conçut un incroyable orgueil, et, naturellement, s'appliqua à faire ressortir les mérites de sa protégée. On provoqua des comparaisons entre Missette et moi, où vous entendez bien que je jouais le rôle historique de l'ilote. Quant à mon cousin Robert... Mais ce point exige un commentaire particulier.

Chère Hannah, vous connaissez tout mon cœur, et je ne vous ai jamais célé mes sentiments pour mon cousin. Je n'admirais pas son génie, ni même son caractère ; je le savais paresseux, égoïste, fêtard ; cependant je persistais, malgré vos avis de prudence, à croire qu'il m'aimait assez pour amender ses plus gros défauts s'il devenait mon mari. Toute petite, j'avais pris l'habitude de considérer comme certain qu'il le serait, et, à mesure que, devenant jeune fille, j'apprenais à mieux comprendre la signification du mariage, mon vœu devenait plus lucide et mon cœur s'y affermissait. Que voulez-vous ? Je ne suis pas versatile ; j'aime vraiment qui j'aime. Je puis me rendre ce témoignage que je n'ai jamais « flirté » avec un autre qu'avec Robert. Et je n'ai, d'ailleurs, jamais conçu le moindre remords de ce flirt, dont vous me détourniez doucement, tout en en constatant la parfaite innocence.

Or, mis en présence de Missette, Robert de Preyssas reçut le coup de foudre. Il n'y a pas d'autre mot pour exprimer l'état de nerveuse excitation où le fit choir cette première rencontre.

Notez que Missette, charmante poupée blanche, rose et blonde, n'est à aucun degré une de ces femmes faites pour provoquer de violentes et soudaines passions. C'est la jeune Suissesse à la douzaine, à la douzaine des agréables, bien entendu ; mais je ne changerais pas de physique avec elle, et vous savez à quel point « je ne suis pas mon type » !

D'autre part, Missette ne marqua à Robert aucune coquetterie, ne le provoqua aucunement. Elle exagéra même, en présence de ce beau jeune homme, l'air puritain qu'elle prenait volontiers dès qu'un représentant du sexe masculin apparaissait dans son voisinage.

Eh bien ! moi qui sais par cœur mon Robert et qui lui ai déjà connu pas mal de toquades, — dont je triomphais toujours assez vite, — je ne me souviens pas qu'il ait jamais reçu si visiblement un choc aussi violent.

Lui, plutôt impertinent et déluré, — vous le connaissez, — fut, en face de Missette, timide et agité comme un collégien. Il essaya gauchement d'entamer la conversation ; il fit la roue · il risqua une allusion au charme irrésistible des blondes (l'impertinent ! devant moi et mes cheveux noir bleu !). Bref, il fut ridicule et Missette dédaigneuse. Mais je n'en eus pas moins beaucoup de chagrin, tout ce jour-là et les suivants, sans compter les nuits où je ne dormis guère et où je pleurai tant que je pus...

J'étais bien obligée de constater que Robert non seulement ne me recherchait plus, mais assez maladroitement, m'évitait. Son attitude avec Missette changea peu à peu, fut plus naturelle, moins empruntée, moins énervée ; ils ne se parlaient guère, mais je n'y gagnais rien. Et, pour la première fois, j'avais devant moi un Robert que je ne comprenais plus, un Robert dont mon premier regard ne perçait plus les naïves roublardises. Entre nous deux, une influence étrangère s'interposait.

Oh ! ma bonne Hannah !... comme j'ai souffert ! N'est-il pas naturel que mon caractère s'en soit ressenti ? Hélas ! je ne sais pas dissimuler, faire bon visage à mauvais jeu, *bluffer* ! Je me rendis très bien compte que je redevenais boudeuse, fantasque, brusque, insupportable. Mes parents, tante Luce, Robert lui-même ne se firent pas faute de le remarquer et de critiquer aigrement mes sautes d'humeur. Quant à Missette, elle m'opposa une dou-

cœur angélique tellement propre à souligner mes incartades par l'effet du contraste ; elle eut avec papa et maman de si longs entretiens mystérieux d'où résultait pour moi, infailliblement, de la gronderie, des reproches, un air de mécontentement défiant répandu autour de moi, — que, désormais, je fus également certaine et de son hostilité et de sa fausseté.

Fausse, elle l'était ; le pressentiment m'en était venu tout de suite, et, peu à peu, j'en avais acquis vingt preuves diverses. Vous savez que j'ai des yeux attentifs: or, Missette, convaincue que, dans la maison, je comptais pour zéro, relâchait quelque peu, en ma présence, son effort d'attitude et négligeait son appareil de mise en scène.

Je n'eus pas beaucoup de peine à me documenter; je conclus que Missette n'était pas seulement fausse; elle était la fausseté même.

Physiquement, d'abord. Encore qu'elle n'aimât pas qu'on entrât chez elle à l'improviste, comme nos deux chambre communiquaient, je constatai que cette ménagère merveilleuse n'avait guère de soin pour elle-même, ni pour ce qui n'était point apparent de sa toilette et son intérieur. Ainsi surpris-je, sans le chercher, le flacon d'où s'extrayait le blond adorable de ses cheveux, et la brosse, devenue du même blond, qui servait à appliquer l'eau magique. Vraiment magique ; il fallait y regarder de très près (comme je fis) pour distinguer les petites racines châtain foncé au point où les fils d'or des cheveux s'inséraient dans la tête... Dès lors, ses dents trop parfaites, trop perlées, m'inspirèrent des doutes, et j'acquis, par une observation obstinée, la conviction que sa bouche était truquée comme sa chevelure...

Intellectuellement, Hilda n'avait rien d'une sotte; mais, sans être moi-même un puits de science, je constatai assez vite que sa science était courte : seulement très adroite, très en garde, elle ne parlait que de ce qu'elle savait et ne risquait pas d'imprudence. C'est ainsi que sa virtuosité musicale, qui nous avait éblouis le premier soir, se bornait — outre une force moyenne de professeur pour jeunes filles — à l'exécution toujours identique, et d'ailleurs impeccable, de quatre morceaux évidemment serinés par un maître: les fameux *Papillons noirs* de Schumann, l'*Etude n° 3* du premier cahier de Chopin, le *Choral et Fugue* de César Franck, le *Prélude de Parsifal* arrangé par Xavier Leroux... Armée de ces quatre chefs-d'œuvre, elle savait donner l'illusion qu'elle était une exécutante de premier ordre, consentant rarement à en jouer un, et refusant toujours d'en exécuter plus d'un...

Rapprochement imprévu et que je fus



MISSETTE VIVAIT CHEZ NOUS DEPUIS QUINZE JOURS A PEINE.

naturellement seule à observer : elle connaissait aussi et réalisait merveilleusement trois recettes de la cuisine viennoise, — deux tartes, l'une au chocolat, l'autre aux fruits, et un excellent mélange de riz et de petits pois appelé *risibisi*. Mais, sortie de ces trois recettes, elle n'eût pas mieux que vous ou moi tenu sa place devant un four-



ELLE SE SENTIT DEVINÉE PAR MOI.

neau. Je me divertis à l'embarrasser bien des fois, soit comme ménagère, soit comme musicienne ; l'épreuve eût chaque fois tourné à sa confusion si les yeux de tous mes parents n'eussent été frappés de myopie volontaire dès qu'ils la regardaient... Personne ne devina son jeu, mais elle se sentit devinée par moi. Et dans ses froides prunelles couleur de bleuet je vis passer des éclairs qui, vraiment, annonçaient la haine.

Pourtant, qu'elle se teignit les cheveux en blond, qu'elle complétât artificiellement le décor de sa mignonne bouche, ou que, forcée de vivre de ses talents, elle les fît valoir en les exagérant un peu, — combien j'eusse trouvé cela excusable, bien que je déteste le « non-vrai » et qu'à la place de Missette j'eusse préféré perdre ma place que de tricher !

Mais deux autres menus faits caractérisèrent encore mieux pour moi — pour moi seule — la petite âme trouble et compliquée de l'intruse.

Missette affectait une adoration éperdue à l'endroit de Rip, le fox-terrier de maman. Elle le comblait de caresses et de



ELLE OUVRIT UN VOLUME JAUNE
BROCHÉ ET S'Y ABSORBA BIENTOT.

friandises, vantait son intelligence et la tendresse de son cœur, proclamait que si elle, Missette, possédait un fox-terrier identique à celui-ci, elle n'aurait plus rien à demander au Destin... Vous pensez si maman, qui me juge un peu avare de compliments pour son Rip, estimait le goût et les procédés de Missette !...

Moins favorablement prévenue, j'avais pour ma part observé que Rip ne marquait pas à Missette une affection sans ombrage. Certes, il mangeait les friandises de sa main et se laissait caresser, mais avec un frémissement de l'échine et une fièvre dans ses bons yeux ambrés qui décelaient l'inquiétude. J'eus l'explication de ce phénomène, un dimanche matin où, prise d'une de ces migraines féroces que vous me connaissez, je n'avais pu suivre ma famille à la messe.

La puritaine Missette restait à Bellecombe le dimanche matin, et assurait que cette heure de solitude était consacrée par elle à relire les saintes écritures. Oublia-t-elle ma présence au château, ou, décidément, me tenait-elle pour inexistante ?... Dès que l'auto eut emporté ma famille vers l'église, je vis Missette quitter sa chambre et s'installer dans le parc, en face de mes fenêtres, sur un bon fauteuil, à l'ombre. Elle ouvrit un volume jaune broché et s'y absorba bientôt avec un recueillement qui m'eût vivement édifié si — au lieu du titre pieux que mes excellents yeux cherchaient à déchiffrer sur la couverture — je n'avais fini par lire : *Aphrodite*...

Tandis qu'elle se recueillait ainsi, Rip dont l'âme est en peine dès que maman s'absente, vint rôder autour des jupes de ma *governess*. A deux reprises, elle le repoussa brutalement du pied, sans quitter sa page des yeux. Puis, comme ce nigaud de Rip s'obstinait et essayait de lui grimper sur les genoux, elle posa son livre, saisit le chien par le cou, et, méthodiquement, avec cette mauvaise lueur dans les prunelles que j'y distinguais parfois quand elle me regardait, elle lui administra, de sa petite main sèche, une série de soufflets, comme à un être humain, comme elle eût souhaité, je pense, en administrer à moi-même. Après quoi, le malheureux Rip, hurlant, geignant, fut rejeté sur le sol et expédié au large d'un coup de pied dans les reins.

Et Missette se replongea dans son volume édifiant...

L'autre menu fait qui acheva de me renseigner sur la valeur morale de mon institutrice fut d'un autre ordre. Je découvris que Missette fouillait dans mes tiroirs et lisait mes lettres. Je n'en reçois pas de compromettantes, vous le savez ; mais je déteste qu'on se mêle de mes petites affaires. A vous, je confiais tout volontairement; mais vous n'auriez jamais regardé une ligne de correspondance à moi adressée si je ne vous y avais conviée. Il me déplut donc que mes tiroirs eussent été ouverts et que, par exemple, une lettre de cette toquée d'Esther — lettre qu'elle avait jugé spirituel d'écrire entièrement au masculin et de terminer par : « Je t'embrasse... ALFRED » (vous la reconnaissez à cette pitrerie) — eût été lue par Missette.

Je ficelai ma correspondance, et, sur le paquet, je déposai une feuille de papier blanc avec cette inscription :

« Mlle Hilda Bosheim est avisée que je n'aime pas les espions. »

Le lendemain, je constatai (à une marque faite par moi) que le tiroir avait été de nouveau cambriolé... Mais ce fut la dernière fois. Missette, ayant lu l'avertissement, se le tint pour dit.

Ainsi, de plus en plus, s'accusait entre l'intruse et moi une hostilité foncière qui, toutefois, perçait à peine dans nos rapports officiels. Non pas que je cherchasse à dissimuler mes vrais sentiments: je n'y suis guère adroite. Mais, en vérité, Missette cachait si parfaitement les siens qu'elle ne livrait aucune prise... D'une prévenance exagérée à mon égard, elle supportait avec une affectation d'angélique douceur ma paresse, mes caprices, voire mes impertinentes répliques. Elle s'en vengeait en tissant avec une inlassable activité, autour de moi, un réseau de rancunes et de méfiances. Jamais une réprimande directe ; mais toutes mes incartades étaient rapportées en détail à ma mère. On ne se gênait plus, devant tante Luce et Robert, pour déplorer en ma présence mes incurables défauts de caractère et pour exprimer des craintes sur l'avenir d'une créature aussi mal douée. Mes actes et ma personne, objets d'une surveillance unanime et d'avance hostile, suscitaient des remarques désobligeantes : « Sabine, tu es encore décoiffée... Sabine, redresse-toi, mon enfant : on dirait vraiment que tu es contrefaite... Sabine, tu as l'air de porter le diable en terre : ne peux-tu nous montrer une figure moins renfrognée? » Ou bien, au fil d'une conversation:

« Sabine, qui a une voix peu agréable... Un caractère difficile comme celui de Sabine... Paresseuse comme Sabine... Nerveuse comme Sabine... » Moi qui, selon l'expression populaire, n'ai pas « ma langue dans ma poche », vous supposez que je regimbais, que je ripostais? Eh bien ! pas du tout. Il m'arriva, deux ou trois fois, de céder à une colère brusque ou à une crise de larmes ; mais, finalement, je laissai dire. A quoi bon répliquer? A quoi bon lutter? Vous n'imaginez pas combien c'est déprimant de sentir, dans sa propre famille, tout le monde contre soi!... Je dévorai ma tristesse et j'affichai pour l'opinion un mépris radical. Que cette attitude fût exaspérante pour mes parents, je ne le nie pas.

— Cette chère petite est tout à fait dévoyée, chuchotait Missette à maman sans se méfier de mes fines oreilles... Elle traverse évidemment une crise... Mais le pourquoi de cette crise?...

Et toutes deux, maman et Missette, cherchaient le pourquoi.

Moi, je le soupçonnais bien, le pourquoi de ma « crise ». Mais il me déplaisait de me le confesser à moi-même. (Oui, je suis orgueilleuse, c'est entendu ; cet orgueil-là a tout de même du bon, puisque, grâce à lui, j'ai pu me cautériser le cœur et que je vous raconte aujourd'hui, sans trop geindre, mes mésaventures.) Il me déplaisait de m'avouer que je souffrais surtout à cause de Robert et que j'étais — ce mot m'humilie encore aujourd'hui — jalouse de Missette.

Les sermons philosophiques de papa, les yeux-au-ciel de maman et de tante Luce, les blagues féroces de Raymond, tout cela, y compris la traîtrise de Missette, comme j'en aurais pris mon parti si Robert eût été mon Robert habituel, léger, volage, certes !... mais, en somme, infailliblement reconquis, au bout de quelques heures de vie sous le même toit, par sa petite amie d'enfance !

L'année précédente, devant vos yeux, parfois gentiment grondeurs, chère miss, j'avais été si heureuse à Bellecombe grâce à la présence de Robert !... Et voilà que, par la faute de cette poupée suisse (j'en étais sûre sans en tenir la preuve), Robert vivait, cette fois, auprès de moi comme un étranger, me parlant à peine, ne me regardant jamais, s'associant, par son mutisme, à toutes les mauvaises querelles qu'on me faisait !... Ah ! je n'étais pas obligée je vous assure, de résister, comme l'an passé, à ses sollicitations de promenade dans le parc, à ses irruptions soudaines dans le salon quand j'étudiais mon piano et qu'il venait à pas de voleur me jeter un baiser dans le cou ! Un autre Robert habitait, cette fois, avec nous : un Robert distrait, sans gaieté, sans audace, évitant mes yeux et guettant Missette à la dérobée...

Quand il fut bien évident pour moi que Robert ne m'aimait plus, je tombai dans un grand désespoir. Bellecombe et ma famille me devinrent insupportables. Et c'est alors que je méditai de me sauver, de m'en aller, à travers continents et mers, jusqu'à la seule personne au monde que je sentisse dévouée à moi et m'aimant bien : vous, Hannah.

Cette idée vous fait frémir ma bonne miss !... Hein ! Comment vous seriez-vous tirée d'une pareille mésaventure ? Vous n'auriez pas eu le triste courage de me renvoyer à mes tyrans, de trahir ma confiance d'amie ? D'un autre côté, protéger une si grave rébellion, abriter une mineure en rupture de famille ? Sentez-vous un petit frisson vous parcourir l'épiderme rien qu'à imaginer que cela a failli arriver ?

Oh ! oui ! il s'en est fallu de bien peu !... Si Robert avait persisté vingt-quatre heures de plus dans son attitude d'indifférence, je bouclais ma valise et je m'en allais, une belle nuit. J'avais déjà fait le triage des objets indispensables à emporter ; j'avais établi mon itinéraire... Sachez qu'en quittant Bellecombe vers quatre heures du matin je tombais dans votre paisible intérieur, à Limerick, le lendemain, aux environs de six heures après midi. Imaginez cela, et frémissez rétrospectivement !

Or, tout d'un coup, comme s'il eût pressenti à quel excès allait me porter ma désespérance, Robert s'humanisa. Il ne fut pas tout à fait le Robert d'avant Missette ; mais, encore un peu emprunté et avec je ne sais quoi de bizarre dans les façons, il osa me regarder, me parler. Ce ne fut plus le *splendid flirt* de l'an passé ; mais ce fut un flirt présentable. Et il ne me déplut point qu'il s'épanouît sous les yeux de Missette. Je crois même que j'exagérai un peu ma coquetterie avec Robert, dans le seul dessein d'être désagréable à Missette : je demeurais convaincue — sans preuve,

d'ailleurs, mais d'instinct — qu'elle en tenait pour lui. Missette ne me fit aucun reproche ; elle affecta même, quelque temps, de ne rien voir ; mais je reconnus son influence dans les vertes réprimandes que je reçus de maman, touchant la façon dont je me comportais avec mon cousin. (Notamment pour nous être un peu attardés ensemble sur la terrasse, un soir, après dîner...) Et j'avais beau répliquer à maman que je considérais Robert comme un fiancé, et que, d'ailleurs, elle pouvait se fier à moi pour que nulle *vraie* convenance ne fût outrepassée, maman me répliquait :

— Je sais que tout cela est, au fond, très innocent, mais j'exige de la tenue. Or ta tenue avec ton cousin choque tout le monde...

Missette, d'abord spectatrice impassible, parut, d'ailleurs, prendre peu à peu quelque ombrage de mon accord rétabli avec Robert. Elle surveilla nos apartés. Une après-midi, au salon, comme, depuis une demi-heure, nous bavardions à voix basse, Robert et moi, sur un coin de canapé, nous la vîmes, tout d'un coup, poser, d'un geste agacé, le journal qu'elle faisait semblant de lire et quitter la pièce, le sang aux joues... Robert, aussitôt, s'embarrassa, devint distrait, inquiet. Pressé par mes questions ironiques, il répondit avec gêne. Il protesta que les yeux bleuet n'étaient point de son goût ; il abjura l'admiration impudente qu'il avait le premier soir manifestée pour les cheveux d'or. N'importe ! quelque chose d'indéfinissable le paralysait, même dans les moments où son cœur semblait près de s'émouvoir. Ce n'était plus mon Robert, le compagnon élu de toute mon enfance, mon fiancé. Un instinct très fort me disait que Missette était la raison du malaise. Ne pouvant rien découvrir de précis, je finis par supposer que Robert avait, sans doute un peu cavalièrement, tenté la conquête de Missette ; que l'austère jeune personne l'avait repoussé au nom de la vertu, mais qu'il demeurait entre eux de l'attrait, peut-être un peu d'espoir ici, un peu de regret là. Tout cela n'était guère flatteur pour la pauvre Sabine. Hélas ! la pauvre Sabine avait cru, un instant, son enjeu perdu ; elle en vint à se féliciter de le trouver seulement compromis.

Ainsi tournaient les choses, ma chère Hannah, quand un incident imprévu... Mais, vraiment, je m'en veux de vous raconter tout cela à la diable, sans la moindre composition, au fil de mes souvenirs ; je gâche un joli sujet... Jamais je n'ai tant regretté de n'avoir aucun talent narratif. Arrivée en ce point de mon histoire, je sens qu'il faudrait présenter avec art la péripétie: car nous voilà bel et bien, mon amie, à l'instant même de la péripétie. Suppléez par votre imagination à l'insuffisance du récit. Rappelez-vous la calme demeure qu'est Bellecombe ; évoquez les physionomies traditionnelles de mon père, de ma mère, de tante Luce, et, comme disent vos amis les Anglais, tâchez de « réaliser » l'effet produit, dans un pareil milieu, par les événements qui me restent à vous conter.

Le 23 août — date inoubliable ! — s'écoula, pour les hôtes de Bellecombe, dans un calme parfait. Des voisins (les Lucerny) vinrent déjeuner ; on fit une excursion aux ruines de Cour-l'Abbé ; Missette s'abstint, prétextant une névralgie. Le dîner fut assez animé, grâce au passage imprévu des Lambert-Noirfon (la sœur de Robert et son mari), en tourisme vers la Bretagne. Ils partirent, d'ailleurs, aussitôt après le dîner, voulant gagner une étape. Tout le monde était un peu las ; vers onze heures chacun s'achemina vers sa chambre. Trois quarts d'heure pus tard, le château dormait paisiblement, ou, du moins, il en avait l'air.

J'allais moi-même m'endormir, assez contente de ma journée, surtout de l'excursion à Cour-l'Abbé : Robert, loin des yeux bleus de Missette, s'était montré plus naturel, plus affectueux ; nous avions à peu près retrouvé notre cœur à cœur d'autrefois...

« Tout de même, pensais-je, il en tient encore pour elle : quand je le taquine à son sujet, il n'en mène pas large... Qu'est-ce qui a bien pu se passer entre eux ? Graves ou non, il s'est passé des choses que Robert ne m'avoue pas... »

En ce point de mes réflexions, et comme elles commençaient à se disperser dans une agréable somnolence, un bruit, tout proche, de frôlements et de pas feutrés me remit en éveil. Oh ! très discret, le bruit... d'une discrétion précautionneuse qui, justement, m'alarma. Une simple cloison me séparait de Missette, et, bien souvent, j'avais entendu, sans y prendre garde, ma voisine aller et venir dans sa chambre, même passé l'heure de notre ordinaire cou-



ENSEMBLE SUR LA TERRASSE,
UN SOIR APRÈS DINER.

vre-feu. Elle y employait alors assez peu de ménagements : parfois, je l'entendais fredonner un *lied*, et tout cela ne me gênait guère... Cette fois, l'effort de silence était si manifeste que ma première pensée fut :

« Un voleur dans la chambre de Missette... »

Circonstance inquiétante : aucune lumière ne filtrait sous la porte qui séparait nos chambres. Dressée sur son séant, je prêtai l'oreille. Vous savez si je l'ai fine, moi qui distingue le tic tac d'une montre cachée dans une commode, au fond d'un tiroir de linge !... Des pas de loup glissaient toujours, par intermittences, sur le parquet voisin. Il y avait des pauses d'absolu silence. L'armoire anglaise fut ouverte, très, très doucement : comme elle cria un peu sur ses gonds, on s'abstint de la refermer. Puis la porte de la chambre s'ouvrit à son tour, sans le moindre bruit ; mais je m'en avisai au léger mouvement de l'air, dans ma propre chambre...

« C'est le voleur qui s'en va, ayant fait son coup, » me dis-je...

Ma foi ! je ne réfléchis guère : je sautai à terre, je courus à la porte de communication, j'appelai furtivement :

— Missette !...

Pas de réponse... J'appelai plus fort... Rien. Alors, vraiment inquiète, j'ouvris la porte, que nous ne fermions jamais à clé...

— Missette ! répétai-je dans le noir.

Toujours pas de réponse...

Mes doigts cherchèrent le commutateur électrique... Lumière, et... chambre vide. Le lit n'était pas défait : l'armoire, comme je l'avais pressenti, demeurait béante ; la porte qui donnait accès sur le corridor avait été repoussée tout contre le chambranle.

Une révolution instantanée s'opéra en moi ; je cessai de redouter pour mon institutrice l'audace d'un mystérieux cambrioleur ; je commençai de tout comprendre. Missette était sortie de chez elle pour aller rejoindre Robert.

Je revins dans ma chambre ; je passai un *nightgown ;* puis, attentive, moi-même, à faire le moins de bruit possible, je gagnai le corridor.

Evoquez bien Bellecombe, chère Hannah. La chambre de Missette, c'était votre ancienne chambre, au premier étage ; je n'ai pas changé la mienne. Le corridor sur lequel elles donnent l'une et l'autre dessert, en face, deux chambres d'invités, — pour lors vides ; — il atteint la cage de l'escalier, tourne ensuite à angle droit, et mène aux appartements habités par papa, maman et Raymond. Voilà tout le premier étage. Le second reproduit la même disposition : ma tante de Preyssas, comme l'an passé, était logée juste au-dessus de mes parents, et, toujours comme l'an passé, elle avait tenu à ce que Robert demeurât auprès d'elle, au-dessus de mon frère Raymond.

Je me rendis compte très vite que rien d'anormal ne se passait à notre étage. Robert et Missette, d'ailleurs, n'eussent pu s'y rencontrer que dans les pièces vides, en face de ma chambre : or je m'assurai qu'il ne s'y trouvait personne... Doucement, j'atteignis l'escalier ; penchée sur la rampe, j'écoutai. D'en bas, l'horloge normande envoyait un battement sonore, régulier. D'en haut, nul bruit... Au moins trois minutes s'écoulèrent ainsi, durant lesquelles mon pauvre cœur tourmenté fit un duo, dans la paix nocturne, avec le balancier de l'horloge... Puis, tout à coup, il me sembla que ledit cœur abandonnait la partie et, d'émotion, s'arrêtait. J'entendais chuchoter, à l'étage supérieur. Mon ouïe exaspérée distinguait parfaitement le lieu d'où partaient ces chuchotements : de l'une ou l'autre des chambres superposées à celles où je venais de jeter un coup d'œil.

« Parbleu ! pensai-je... C'était évident. Dans ce coin inoccupé, on est bien tranquille. Pas de voisins ni dessus, ni dessous, ni à côté. »

Il y a des moments où l'on agit, — non, soyons plus modestes, — où j'agis sans que ma réflexion exerce le moindre contrôle sur mes actes : tout se passe alors comme si une force étrangère à moi, irrésistible, tenait les fils de la pauvre marionnette que je suis. Pourquoi grimpai-je aussitôt à l'étage supérieur ? Pourquoi, ayant fait cela, n'entrai-je pas dans la deuxième chambre, où je *les* entendais parler ? Pourquoi, au lieu d'oser cette brusque surprise, pénétrai-je et m'enfermai-je au verrou dans la première des deux chambres, celle où *ils* n'étaient pas ? J'accomplis tout cela avec la décision, la prestesse silencieuse d'une somnambule. Et je me trouvai, finalement, abattue dans un fauteuil, en pleine nuit, mais vaguement éclairée par ce qui passait de clarté sous la porte d'une chambre à l'autre. Car ils avaient, tranquillement, allumé l'électricité... Et, de fait, pourquoi se seraient-ils gênés ? Seule, tante Luce et sa

femme de chambre logeaient à cet étage. On hacherait tante Luce menu comme chair à pâté plutôt que de la faire sortir de son appartement en pleine nuit. Quant à la femme de chambre, j'ai eu, plus tard, la preuve que Robert payait sa complicité.

J'espère, chère Hannah, que vous frissonnez ! Est-ce assez Conan Doyle, ce que je vous raconte là, hein ?... Un château... des pas dans la nuit... une piste... des chuchotements... et, finalement, votre pauvre Sabine pelotonnée au creux d'un fauteuil Louis-Philippe, assistant moitié gré, moitié force, à l'entretien très animé — et pour le moment peu cordial — de M. Robert de Presyssas avec Mlle Hilda Bosheim.

Très peu cordial à la minute où je le prenais... Ils se disputaient si âprement que, perdant peu à peu toute prudence, ils finissaient par mettre de la voix dans leurs chuchotements, Missette surtout.

— J'en suis sûre, disait-elle, sûre... Je l'ai bien compris rien qu'à son air pendant le dîner. Elle me narguait. Elle triomphait... *Ach !* vous ne m'en ferez pas accroire... Tout le temps de cette promenade aux ruines, vous avez dû lui faire des déclarations d'amour... Des : « Ma petite Sabine chérie... » Et tout votre inconvenant flirt français, que j'exècre. Je suis trop malheureuse, je veux partir... je veux me tuer.

Ici, bruit de sanglots étouffés, assez bien imités, mais dont je constatai l'artifice, moi qui ne voyais pas la mimique, sans doute impressionnante. Il me sembla que Robert se déplaçait, allait à elle. Il dut se mettre à genoux, lui parler bas. Je perdis quelques mots, qui étaient évidemment des protestations de fidélité. Puis j'entendis ceci distinctement :

— Puisque c'est vous qui m'avez dit d'être aimable avec elle.

— Oui, reprit Hilda... Vous savez bien qu'il le fallait, à cause de votre mère et d'elle aussi ! *Gœnschen* était inquiète.

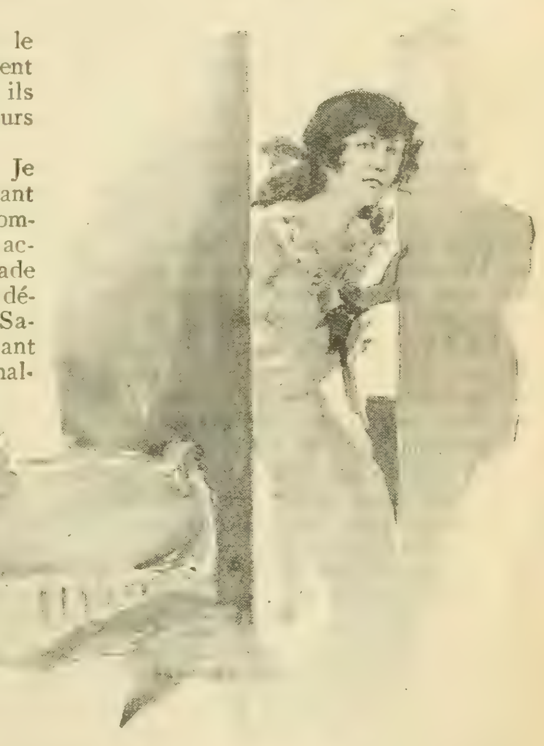
(Pour l'intelligence de ce texte, je vous rappelle, Hilda, que *Gœnschen* veut dire, en allemand : petite oie. Ce diminutif flatteur désignait, dans les propos d'Hilda, Sabine Aligand, votre servante. Et Robert ne le releva point !)

— Eh bien ! alors ?... fit-il.

— Il fallait être aimable, mais sans rien livrer de vous. Et, au lieu de flirter avec elle pour sauver notre amour, Robert, vous flirtez pour le plaisir que cela vous donne. Tenez, vous n'êtes qu'un léger Français, et le plus léger de tous les Français. Vous voulez bien prendre le cœur d'une pauvre jeune enfant de la Suisse, qui ne possède au monde que sa vertu ; mais cela ne vous déplaît pas de garder aussi le flirt frivole avec une petite Française dévergondée...

Je dois à la vérité de noter ici que Robert n'accepta pas cet adjectif... Il fit un « Oh !... » assez timide. Mais, enfin, il fit : « Oh !... »

— Oui, dévergondée, reprit Missette



MISSETTE ! RÉPÉTAI-JE DANS LE NOIR.

presque à haute voix. Ne me répétez pas ce que vous m'avez dit déjà, et qui m'a tant blessée : qu'elle sait encore mieux que moi se défendre contre vous. Moi, c'est vrai, je résiste mal à vos beaux yeux bruns, parce que je suis toute simplicité et toute innocence... Mais mon cœur est neuf et ne se partage pas.

De nouveaux petits gloussements signifièrent des sanglots... Robert, d'un ton qui, par son inquiétude réelle, ne me déplut point, questionna :

— Que voulez-vous dire ? Sabine partage son cœur ? Ah ! dites sur elle tout ce que vous voudrez, mais pas cela... Elle est la constance même. Elle serait plutôt crampon.

Missette cessa instantanément de pleurer et éclata de rire :

— Crampon ?... Vous dites : crampon ? comme cette chose de fer qu'on accroche au mur, n'est-ce pas ? Oh ! que c'est amusant, et que vous avez de spirituels mots, en français. *Gott in Himmel ! !* Crampon... C'est bien cela, pour *Gænschen !* Oh ! oui, elle est crampon. Mais cela ne l'empêche pas de vous trahir et de penser en même temps à un autre jeune homme... Ne haussez pas les épaules, Robert. Je suis certaine. J'ai trouvé une lettre que l'autre jeune homme lui a adressée... une lettre que j'ai lue parce que c'est mon devoir de surveiller l'âme de mon élève.

— Quel jeune homme ? fit Robert.

— Un certain Alfred... qui ne se gêne pas, je vous assure, et qui, à la fin, l'embrasse « avec toute sa tendresse »...

« La lettre de cette toquée d'Esther, pensai-je... Missette l'a-t-elle prise au sérieux, ou ment-elle exprès ? Problème !... »

— Et je me rappelle une phrase de la lettre, continua Missette. « Comme je voudrais être près de toi, délicieuse amie ! Les moments que nous passons ensemble sont les meilleurs de ma vie... » Ah ! tenez ! vous êtes jaloux !...

Robert s'était redressé et arpentait la chambre avec agitationl.

— Alfred ?... répétait-il... Qui diable est cet Alfred ?... Je ne connais pas le moindre Alfred parmi les jeunes gens qui fréquentent rue de Monceau... Attendez donc... Non, c'est impossible !... Alfred Hillemier, le conseiller ?... Un homme de cinquante ans, marié, père de famille ?

— Sûrement, c'est cela, siffla la vipère. La lettre disait : « J'ai été obligé de mettre ma fille Follette en pension à Neuilly, parce qu'elle avait mal aux intestins... »

— Sa fille ne s'appelle certainement pas Follette, médita Robert. Mais c'est peut-être un surnom. Tout de même, c'est raide. Ah ! la petite peste... Et, moi, je suis un joli jobard.

Tandis que Missette se faisait expliquer en détail le mot *jobard* (il ne faut pas perdre une occasion de perfectionner son français !) je méditais.

« Cette étrangère est une vipère impure, pensais-je ; pourtant, après tout, si elle aime Robert, elle joue, sans plus, son rôle de femme éprise, que les scrupules ne gênent pas. Cela ne regarde qu'elle. Mais Robert ! Robert, mon compagnon d'enfance ! Robert, qui devrait connaître de quel franc métal est ma parole et combien je suis inhabile aux dissimulations ! Robert, à qui j'ai dit, aujourd'hui même, que, si seulement il le voulait, toute ma vie de femme lui appartiendrait ! Robert, qui m'a répété, il y a quelques heures, qu'il vivait dans l'espoir d'être mon mari ! Non seulement, il me trahit lâchement au profit de cette passante, mais, sur une absurde suggestion, si évidemment intéressée, il admet que je me sois compromise avec un partenaire à cheveux gris, marié, dépourvu de toute séduction !... Ah ! mais... Ah ! mais... J'ai toujours su que Robert n'était pas très intelligent. Je constate qu'il est stupide et que sa sottise empoisonne même son cœur... »

De la pièce voisine venaient, à présent, des mots assez confus, chuchotés beaucoup plus bas :

— Le croyez-vous, Robert, murmurait Missette, que votre Hilda seule est digne de vous ?

Et ce nigaud répliquait :

— Oui, Hilda, j'ai confiance en vous. C'est vous que j'aime.

Je n'en voulus pas entendre davantage. Une impulsion aussi irréfléchie, aussi automatique que celle qui m'avait menée là me chassa de la place et de la chambre ; je redescendis silencieusement l'escalier ; deux minutes après, j'étais recouchée dans mon lit. Seulement, je fermai à clé la porte qui donnait sur la chambre de Missette. J'aurais voulu que l'habitante de cette chambre-là n'y rentrât jamais: d'être séparée d'elle par une simple cloison, cela me répugnait un peu.

Une fois recouchée, il m'advint, — comme le soir où maman m'avait grondée à Paris, comme toujours après les vives contrariétés, après les émotions subites et pénibles, — il m'advint que je m'abîmai dans un sommeil aussi opaque, aussi profond que nous imaginons le sommeil suprême. C'est une heureuse disposition de ma nature, disiez-vous, Hannah : elle coupe court aux ratiocinations fiévreuses, et, selon l'expression de notre cuisinière toulousaine,

au moins on « ne se remange » pas ses misères. Puis le sommeil, qui brise les nerfs, laisse filtrer, durant des heures et des heures, nos soucis, nos incertitudes, nos projets : il nous laisse, à la fois, plus calme et plus lucide... Tout cela est vrai; mais le *drawback* de ces avantages, c'est une sensation infiniment douloureuse, au moment même où s'abat sur moi cet impérieux sommeil. Il lutte contre le tumulte intérieur qui m'agite, contre ma pensée qui veut continuer à penser, contre les battements désordonnés de mon cœur. On dirait qu'une main mystérieuse me fixe, m'étouffe, m'empêche de me débattre. Je vous assure que c'est une petite agonie et que je paye assez cher la prostation qui lui succède heureusement.

Bref, et sans tant de détails sur les replis de mon « moi », sachez que, le lendemain, il fallut que ma femme de chambre me secouât quelque peu le bras, vers neuf heures, pour me ranimer. J'étais parfaitement calme; mon pouls était normal et je ne souffrais de nulle part : j'étais seulement — excusez le mot, le seul qui vaille pour peindre mon état — complètement abrutie. Une idée unique circulait dans ma tête vide, sans, d'ailleurs, y causer le moindre ravage : « Robert ne m'aime plus... » Et toute ma douleur se résumait en une forte courbature morale. Robert et Missette pouvaient continuer à se donner des rendez-vous nocturnes et à échanger des protestations amoureuses, il me semblait que cela m'était égal... Seulement, du même coup, *tout* m'était devenu égal dans la vie, et la vie par-dessus le marché... Je me levai ; je déjeunai ; je revis Missette ; la journée commença et se poursuivit comme de coutume. Je m'y promenai, telle qu'en songe, avec une complète indifférence pour ce qui se passait autour de moi. Robert ne manqua pas de tenter avec moi, comme à l'ordinaire, le flirt de parade que lui conseillait la prudence de Missette. Je m'y prêtai fort gentiment. Et ce fut la seule sensation de la journée; sensation point agréable, assurément, mais aiguë. J'écoutais Robert, je le regardais; je

Quel jeune homme ! fit Robert.

superposais, pour ainsi dire, ses paroles et son attitude actuelle avec l'attitude et les paroles de la nuit précédente. Je m'exerçais à le connaître, à l'estimer à son prix, à bien me détacher de lui. Je goûtai à cet exercice volontaire une amertume assez savoureuse.

Ne craignez rien, bonne Hannah, je ne vais pas vous infliger la cinématographie de mes états d'âme successifs pendant les journées qui suivirent. D'ailleurs, pendant ces journées, il n'arriva rien, rien du tout.

Au dire de tous, mon caractère — mon terrible caractère — s'améliora ; je ne me souviens pas d'avoir fait à mes chers parents la moindre réplique impertinente ; j'étudiai mon piano ; on constata mes progrès en allemand. Personne ne s'avisa que cette amélioration d'ensemble pût être attribuée à autre chose qu'à l'influence salutaire de Missette : l'éloge de mon institutrice fleurit sur toutes les bouches.

Sauf, pourtant, sur celle de mon petit frère Raymond.

D'abord, il est de beaucoup le plus perspicace de la famille ; puis, sans doute pour ne pas exciter le mécontentement de Robert, Missette ne permettait plus à Raymond les privautés des premiers jours. Raymond commença à surveiller Missette et même à lui piquer dans l'épiderme quelques banderilles acérées. Il ne l'appela plus que : Missette-la-Vertu, ce qui la faisait rougir jusqu'à la racine des cheveux. Si je m'étais permis une telle impertinence ! Mais l'impunité est assurée à tous les propos de Raymond.

« Ce damné gosse finira par tout découvrir, » pensai-je.

Et cela m'angoissait. Pourquoi ? demanderez-vous. Hélas ! ma chère Hannah, parce que je suis cruellement orgueilleuse. Mon orgueil avait cautérisé mon cœur du premier coup après que j'avais connu la trahison de Robert : *je ne voulais pas* souffrir, et cette volonté me faisait vivre dans une espèce d'anesthésie. Mais, si tout le monde venait à apprendre ma misère, je sentais bien que mon pansement d'orgueil serait arraché du coup et que je souffrirais cent fois plus. Voilà comme je suis. Ce n'est pas héroïque. Mais ce n'est pas malsain, il me semble... Ma bouche était donc cousue ; personne n'aurait jamais su par moi la vérité, ou, plutôt, le peu que je connaissais de la vérité. Je m'efforçais de dépister Raymond, le seul dont les yeux perçants fussent à craindre. Et, quand il lui arriva de me prendre à part et de me dire : « — Sabine, à ta place, je veillerais un peu sur la blonde enfant qui t'élève si bien... », je lui répondis qu'il était un petit serin, qu'il eût à se tenir tranquille. Et mon vilain orgueil continua de faire bon visage aux deux déloyautés qui me trahissaient.

.

Cependant, la fin du mois d'août était proche. Robert devait partir le 28, invité par des amis à chasser en Hongrie. J'eus l'humiliation de m'émouvoir et de souffrir à la pensée que ce garçon, *que je n'aimais plus*, allait quitter la maison. Ne supposez pas, Hannah, que ce fût parce que je me trompais moi-même ; ne pensez pas que, malgré moi, je l'aimais... Non, c'était bien fini ; le rêve de toute ma jeunesse était mort ; mais le départ de Robert mettait le point final au bout de mon innocent roman. Confusément, et fortement, je sentais que Robert ne reviendrait plus à Bellecombe en même temps que moi ; je me marierais plutôt avec n'importe qui, dans l'année, pour conquérir le droit de ne plus le rencontrer. C'était donc nos dernières « vacances de Bellecombe »... Et Dieu sait ce que ces mots avaient signifié pour moi d'émotion, d'espoir, de souvenirs depuis près de quatre années, et même depuis que, petite fille, je jouais avec Robert tout en pensant :

« Il sera mon mari ! »

A lui non plus, d'ailleurs, ce départ ne semblait pas indifférent. J'observai, à mesure que le 28 approchait, un Robert tellement préoccupé qu'il en négligea même son flirt de parade avec moi. Je disparus de son horizon : il m'oublia. Je remarquai aussi (et je vis bien que Raymond remarquait) des apartés prolongés avec Missette, et surtout de ces engagements de regard qu'on ne sait pas éviter quand on pense obstinément l'un à l'autre, et qui sont plus dénonciateurs, plus criards que des mots. Raymond et moi, nous perçûmes cela ; mais ni tante Luce, ni maman, ni papa n'en soupçonnèrent rien. Et Raymond, comme moi, sait garder pour lui, quand il veut, ses remarques.

Maintenant, chère Hannah, je vous avertis que mon histoire touche à son dénouement. Et, bien que ce dénouement ait été fort imprévu de nous tous à Bellecombe, j'ai grand'peur d'avoir si mal conté, depuis le début, que, déjà, vous ne le pré-

voyiez. Oui, n'est-ce pas, vous devinez ? C'est donc ma faute, et je sus mal ménager votre surprise ; car le dénouement que vous avez deviné éclata sur Bellecombe en cyclone, absolument à l'improviste.

Robert partit le 28, comme c'était convenu. Il écrivait dès le lendemain à sa mère, de Paris, où il achevait ses préparatifs, une lettre quelconque, avec les « souvenirs affectueux » d'usage pour tout le monde, moi comprise. Le jour même où fut reçue cette lettre — le 30 — une dépêche expédiée de Triel manda Missette auprès de ses vieux parents. Mme Schützhütte (ainsi s'appelait ce respectable ménage) était au plus mal. On plaignit Missette, de qui les yeux étaient rouges ; mais on ne fut pas autrement surpris ; depuis quelque temps déjà, Missette nous initiait aux inquiétudes que lui inspirait sa tante. Elle partit le jour même, accompagnée par les témoignages les plus touchants de la pitié, de la tendresse, de l'admiration de tous. Elle ne nous cacha point que l'issue fatale était proche ; que Frau Schützhütte aurait probablement déjà rendu à Dieu son âme immortelle au moment où elle, Missette, atteindrait Triel ; que, par suite, nous pourrions récupérer notre précieuse institutrice dans trois ou quatre jours...

Ainsi nous retrouvâmes-nous, à Bellecombe, réduits pour quelque temps à notre société familiale, accrue de tante Luce. Or, tante Luce, privée de son fils, était de méchante humeur. Papa dissimulait mal une certaine inquiétude, car la version allemande du premier mémoire (*Essai d'Optimisme rationnel*) était loin d'être terminée. Malgré tous ses *Ach!* et *tous ses grossartig!* touchant la philosophie paternelle, Missette avait à peine traduit quelques pages : elle était, au fond, remarquablement paresseuse ; mais personne que moi n'avait voulu s'en apercevoir... Maman, de son côté, ne tarissait pas sur le sujet de Missette et du désarroi où la plongeait son départ. A la vérité, c'est surtout à elle que Missette avait servi. Paresseuse, d'une paresse

JE M'EXERCERAI A LE CONNAITRE.

qui la rendait désordonnée pour elle-même, Missette s'entendait bien à faire travailler autrui. Elle savait gouverner les domestiques ; ils ne l'aimaient guère ; mais ils lui obéissaient ponctuellement. Et, peu à peu, elle s'était substituée à ma mère dans le gouvernement du ménage, lequel se trouva aller cent fois mieux,

— sans que ma mère eût un instant l'impression qu'elle ne gouvernait plus.

Deux jours passèrent. Deux mauvais jours pour moi. L'humeur aigre de mes parents les incita à me choisir comme victime. On voulut établir que — Missette absente — tous mes défauts avaient reparu. Je fus de nouveau — assura-t-on — décoiffée, dégingandée, capricieuse ; je ris ou je fus sérieuse hors de propos ; je fus trop aimable ou pas assez avec les gens de notre entourage. Agacée moi-même (avais-je donc la moindre raison d'être gaie ?), je redevins effectivement hargneuse, détestable... Je trouvai moyen de me disputer avec Raymond, de qui pourtant, les derniers temps, je m'étais sentie un peu l'alliée. Bref, tout marcha de travers, et, si je ne regrettai point Missette à mon tour, je ne pus m'empêcher de constater que sa présence au milieu de nos caractères (nous avons tous mauvais caractère, à la maison, voilà la vérité) exerçait une influence lénitive assez heureuse.

Or, Missette ne revenait pas et n'annonçait même pas son retour. On excusa son silence :

— Pauvre petite ! sa tante si malade !... peut-être défunte ! Avec un cœur pareil, comme elle doit souffrir !...

La désharmonie de notre quintette familial s'aggrava. Papa se disputa avec tante Luce, au sujet de la politique, et s'oublia jusqu'à lui déclarer que la plupart de ses « œuvres moralisatrices » n'avaient d'autre objet pratique que de divertir un certain nombre de dames âgées et acariâtres. Maman renvoya le maître d'hôtel, qui profitait du départ de Missette pour hausser simultanément le prix de toutes les denrées. Moi, je me querellai avec mon petit frère et je crois même que nous en vînmes aux voies de fait.

Bref, désordre, anarchie sur toute la ligne... Soudain, une dépêche arrive : est-ce enfin Missette ?... Non : c'est le ménage Lambert-Noirfont qui s'annonce, retour de Bretagne ; ils dîneront à Bellecombe le soir et y passeront la nuit. Détente passagère. Tante Luce pleure de joie à l'idée d'embrasser sa fille Juliette (à qui elle faisait naguère la vie si dure qu'à l'âge de six-sept ans, pour y échapper, Juliette demanda positivement à Lambert de l'épouser, bien qu'il fût de douze ans plus âgé qu'elle). Tous, nous nous réjouissons de la diversion que ce ménage, d'ailleurs frivole et gai, apportera à notre mauvaise humeur... Dîner plus soigné, un peu de toilette, bridge après, et surtout nécessité de faire trêve aux disputes, aux propos aigres, aux bouderies.

Ce jour-là, je montai vers sept heures dans ma chambre pour m'habiller. Francine, la femme du jardinier, qui me sert assez adroitement pendant nos séjours à la campagne, m'aidait à m'ajuster. Elle me présenta la cassette où j'enferme mes modestes bijoux; vous les connaissez : cinq bagues, un fil de perles minuscules, une parure d'écaille ornée de roses et un assez joli collier ancien, or et pierres fines, qui me vient de ma grand'mère paternelle. Un marchand, de tous ces trésors, ne donnerait pas trois mille francs. La cassette n'a même pas de clé ; mais je porte sur moi, à l'ordinaire, la clé de l'armoire où je la dépose. Et, parfois aussi, il advient que je laisse traîner cette clé, sur l'armoire, sur ma cheminée, n'importe où...

Devinez-vous, Hannah, ce que je trouvai en ouvrant ma cassette à bijoux ? Vous devinez que les bijoux n'y étaient plus, parce que, s'ils y avaient été, je ne vous aurais pas parlé de la cassette. Mais ce que vous ne devineriez certainement pas, c'est que ladite cassette *n'était pas vide*. A la place des bijoux absents, une lettre sous enveloppe était soigneusement déposée. Elle portait comme suscription : « Mademoiselle Sabine Aligand. » Je reconnus, sur-le-champ, l'écriture de Missette, et voici l'étonnant billet que je lus :

« *Bellecombe, le* 29 *août.*

« Mademoiselle,

« Je ne suis pas une voleuse : cela, je tiens à ce que vous le sachiez tout de suite, puisque les apparences pourraient vous conduire à le penser. Ces bijoux que j'emporte (ils n'ont pas une grande valeur et je n'ai forcé aucune serrure pour les prendre : votre armoire était ouverte et vous m'avez expliqué le secret de la petite boîte), — je ne les emporte pas pour me les approprier. Cependant je serai probablement obligée de les vendre. Mais je compte bien vous en renvoyer le prix exact, dès que je le pourrai, et je le pourrai un jour prochain.

« Je quitte votre maison pour rejoindre à l'étranger M. Robert de Preyssas, qui



A LA PLACE DES BIJOUX ABSENTS, UNE LETTRE...

m'a promis de m'épouser. M. de Preyssas est riche, ou, du moins, il le sera. Malheureusement, sa mère lui donne encore très peu d'argent ; et c'est parce qu'il faut vivre jusqu'au moment où cette dame consentira au mariage que je vous fais ce léger emprunt. Robert n'en sait rien ; je vous prie de ne pas le lui dire. Qu'est-ce que cela vous fait de vous passer de ces bijoux pendant quelque temps ? Ils ne sont pas des plus beaux, et vous êtes assez fortunée pour en acheter d'autres. Vous ne voudrez pas compromettre une pauvre jeune fille. Si, d'ailleurs, cet emprunt vous contrarie décidément, vous n'avez qu'à m'écrire en poste restante, à Brême (Hauptpost, H. B. 123). Je vous promets sur l'honneur de vous les renvoyer aussitôt. Mais vous aurez le remords d'avoir mis dans l'embarras deux êtres intéressants, qui s'aiment.

« Robert écrira sous peu à Mme Luce. Il dira nos projets et lui demandera respectueusement son consentement. Je voudrais que vous joigniez aux siennes vos sollicitations. Je serais heureuse d'appeler Mme Luce « ma mère » et Mme de Lambert-Noirfont « ma sœur ». Et, puisque le mariage se fera de toute façon (Robert et moi le voulons), pourquoi mettre des bâtons dans les roues ?

« Adieu, mademoiselle Sabine, ou, plus probablement, au revoir ; car je ne désespère pas que tout s'arrangera et que nous reviendrons un jour bons amis à Bellecombe. (Vous savez que Robert n'a jamais pensé sérieusement à se marier avec vous. C'était une amitié d'enfants, vous comprenez, et cela ne doit vous faire aucune peine que cela n'ait pas abouti.) Je regrette de n'avoir pas pu continuer à vous enseigner l'allemand. Je me plaisais bien avec vous, qui êtes très gentille bien qu'un peu vive. Je me plairais même mieux avec vous qu'avec votre père et votre mère, que je respecte, mais qui sont par trop fantasques. Je crois que cela vient de ce qu'ils n'ont pas, comme vous et moi, un parfait estomac ; ils sont bons, au fond. J'aime aussi beaucoup votre frère Raymond, qui est trop railleur, mais qui sera un Don Juan quand il sera homme ; toutes les dames et demoiselles en raffoleront.

« Veuillez, je vous en prie, présenter à tous mes hommages et croire que je vous reste, mademoiselle Sabine, bien sincèrement dévouée.

« HILDA BOSHEIM. »

« P.-S — Je vous répète que, sur votre demande, je vous retournerai aussitôt les bijoux. Mais je n'accepterais pas que vous m'accusiez de les avoir dérobés, car, d'après la présente lettre, ce n'est pas vrai. Et, si vous faisiez une chose si coupable, je serais obligée de montrer des lettres que vous avez écrites à mon fiancé, et qui vous ennuieraient certainement d'être montrées. — H. B. »

Malgré la menace de chantage contenue, comme en une poche à venin, dans le *post-scriptum*, savez-vous, Hannah, l'effet que me produisit cette étonnante épître ? Aux yeux ébahis de Francine, je tombai dans un fauteuil, secouée par un rire inextinguible, un rire qui m'irritait et qui me faisait mal, mais où s'exprimait la sensation d'un comique énorme, d'une cocasserie sentimentale et morale telle que jamais un cœur ni une imagination de Française n'eussent été capables de l'inventer.

— Que mademoiselle se calme, suppliait Francine. Mademoiselle va se faire éclater les nerfs.

Oui, c'était bien cela. Mes nerfs, tendus à l'excès tous ces derniers temps, allaient « éclater », comme disait Francine, à moins que, soudain, ils ne se détendissent d'un coup, sous l'effet de ce révulsif inattendu. Ce fut ce qui arriva. Brusquement, au persistant effarement de Francine, je me calmai : je refermai la lettre, la cassette et l'armoire, et j'achevai de m'habiller pour dîner.

Le dîner ne fut point ennuyeux. Une trêve était consentie en l'honneur des Lambert-Noirfont : on ne se disputa pas autour de la table. Je dus entendre, néanmoins, touchant Missette, le chœur d'éloges accoutumés, auquel Raymond seul mêla les notes discordantes de quelques rosseries. La propre sœur de Robert apprit ainsi à connaître celle qui se flattait de l'appeler bientôt : « Ma sœur. » Moi je ne dis rien, et je laissai dire. Le ridicule de cette scène ne m'échappait pas, et il ne me déplaisait point de penser :

« Si je voulais... d'un seul petit mot !... »

Mais, au fond, j'étais triste. La vilenie dont je connaissais le secret dépassait les bornes d'une drôlerie. Et, comme je n'ai pas mauvais cœur, je souffrais d'avoir trop raison contre mes parents.

Au cours de la soirée, je décidai que mon secret était trop lourd à garder, seule,

toute une longue nuit. Quand le signal du coucher fut donné, quand on se fut dit bonsoir, je rejoignis maman dans le corridor qui menait à sa chambre et je lui demandai quelques instants d'entretien.

Immédiatement, elle fut un peu rétive : la trêve Lambert-Noirfont n'était bien qu'une trêve.

— Causer avec moi ? à minuit ? Mais tu es folle... Tu as eu toute la soirée pour causer avec moi.

— Maman, je ne peux vous dire cela qu'en tête-à tête...

— Allons! fite-lle, résignée, mais de mauvaise grâce.

Vous imaginez aisément les « oh! », les « ah! », les « pas possible! », les « Sabine, j'étouffe! » de ma pauvre bonne chère mère, quand je lui montrai la cassette vide et que je lui fis lire la lettre... Ah! douce Hannah! Heureusement que notre existence familiale est, à l'ordinaire, dépourvue d'événements graves. Frappée par ce coup inattendu, maman me fit tendrement pitié. Je lui demandais conseil et appui ; ce fut elle qui s'effondra, qui cria : « Tout est perdu! » et qu'il me fallut soigner. Papa, mandé finalement, ne fut guère plus brillant. Ils s'interrogeaient l'un l'autre :

— Que faire? Que faire?... Prévenir Luce, c'est indispensable. Mais comment lui dire?... Son fils qu'elle aime tant! En qui elle a tellement confiance!... Enlevé par cette fille!... Qui aurait cru pareille chose? Cette petite si sérieuse, si charmante. Non... ce n'est pas possible! C'est un coup monté contre elle... Sabine, es-tu bien sûre que la lettre soit d'elle?... Relisons-la encore...

Ce désarroi dura jusqu'aux environs de deux heures après minuit... A ce moment, je sentis s'appesantir sur ma pauvre tête enfiévrée le douloureux besoin de sommeil qui suit infailliblement mes grandes émotions. Je laissai papa et maman à leurs lamentations réciproques et j'allai dormir : je ne tenais plus debout... Je ne repris conscience des choses qu'au grand jour, dans un brouhaha de conservations entremêlées. Toute la famille, y compris Raymond et les Lambert-Noirfont, campait et discutait dans ma chambre, autour de mon lit, guettant mon réveil. Les yeux encore chargés de torpeur et les idées brouillées dans mon cerveau, je dus répondre à vingt questions :

— M'étais-je aperçue de *quelque chose* entre Robert et Hilda ? On avait bien vu que je n'aimais guère Hilda ; mais pour quelle raison me méfiais-je d'elle ?... Robert m'avait-il fait quelque confidence ? Y avait-il eu une scène entre Robert et moi ? ou entre Missette et moi ?

Peu à peu, plus lucide, je répondis qu'il n'y avait eu aucune « scène » entre



JE LAISSAI PAPA ET MAMAN A LEURS LAMANTATIONS RÉCIPROQUES.

Robert et moi, non plus qu'entre Missette et moi. Je me gardai bien de raconter le rendez-vous de la Suissesse et de Robert, que j'avais surpris : mon orgueil eût trop souffert ; ce secret-là restera éternellement, ma bonne Hannah, enfermé entre nous deux. Mais je convins que l'intrigue de mon cousin avec l'institutrice ne m'avait pas entièrement échappé.

— Non plus qu'à Raymond, ajoutai-je. N'est-ce pas, Raymond ?

— Parbleu ! répliqua flegmatiquement Raymond. Ça crevait les yeux. Il fallait même « être rien poire » pour n'y voir que du bleu...

Sans relever ce que cette appellation comestible avait de peu déférent, papa s'écria :

— Comment ! Vous vous doutiez tous les deux ?... Et vous n'avez rien dit à votre mère ni à moi !... Mais c'est inqualifiable ! C'est une sorte de complicité morale.

— Plus souvent, grommela Raymond, que j'aurais touché à votre idole, à votre Missette !... Et puis, d'ailleurs, il n'y avait que moi qui avais le culot de la blaguer.

— C'est vrai, approuva maman. Raymond seul avait deviné juste, comme toujours. Tiens, tu es un trésor !

Enlacement passionné, baisers sur le trésor. Puis ma mère se ravise : une idée la traverse soudain :

— Mais, au fait, mon petit Raymond, elle était très aimable pour toi, cette fille... surtout avant l'arrivée de Robert... Et la façon dont elle parle de toi dans sa lettre... c'est très inconvenant... Elle n'a pas, je l'espère, essayé de t'enlever, toi aussi ?...

L'idée de Missette enlevant Raymond, qui va entrer en troisième à la fin des vacances, nous mit tous en gaieté, malgré nos soucis divers. On se détendit un peu ; on causa plus raisonnablement. Il fut conclu que mon père écrirait une lettre sévère à l'adresse indiquée par Missette, lui enjoignant de renoncer à toute entreprise matrimoniale sur Robert de Preyssas ; tante Luce y joindrait quelques objurgations maternelles pour son fils. Si Robert rentrait sur-le-champ, non seulement aucune plainte ne serait déposée, mais les bijoux ne seraient même pas réclamés...

— Moi, fit tante Luce, je vais prendre à l'Œuvre des jeunes filles étrangères des renseignements sur cette Hilda. Nous avons là un service parfaitement organisé.

— Ah ! vraiment oui ! s'écria papa. Parlons-en, de ton service d'informations et de ton Œuvre ! On ne m'y reprendra pas à me confier à toi pour des affaires pareilles. Du reste, toutes vos Œuvres de prétendue charité ne sont que des parlotes pour vieilles toquées.

Ils quittèrent ma chambre en se disputant, accompagnés par le reste de la famille, qui s'efforçait de les calmer... Raymond resta le dernier et vint gentiment, câlinement, m'embrasser dans les cheveux.

— Hein ? Sabine, me dit-il... Sont-ils assez à la cuiller, nos parents ? C'est moi qui ne me ferais pas une bile pareille !... Qu'ils laissent donc Robert tranquille. Quand il n'aura plus de galette et que tes bijoux seront bouffés, faudra bien qu'il s'en retourne, et Missette-la-Vertu le laissera partir... Au lieu de ça, papa, maman, tante Luce, vont faire un raffût de tous les diables... Ah ! ils n'en ont pas fini, tu verras...

Instant de réflexion, puis :

— C'est égal ! tante Luce avait mis la main sur un joli numéro... Toc au physique comme au moral, tu sais !... As-tu remarqué ses dents ? Oui, n'est-ce pas ? Ses cheveux, je ne sais pas, par exemple. Ça avait l'air naturel, et pourtant...

Il s'interrompit, respira les miens un instant, puis :

— Ça ne sentait pas vrai, comme les tiens.

Telles furent les conclusions de mon petit frère. Missette a raison : pour son âge, il promet vraiment un peu trop.

Je ne vous fatiguerai pas, chère Hannah, en vous racontant par le menu les efforts de notre famille pour récupérer l'enfant prodigue. Sachez seulement que les prévisions de Raymond se vérifièrent de point en point. De si ingénieuses négociations furent engagées avec le couple fugitif que, douze jours après son départ, Robert n'est pas encore rentré au bercail ; que la rançon proposée a peu à peu monté jusqu'à cinquante mille francs ; et que — couronnement de ce beau travail — la silhouette d'un père courroucé et vengeur commence à se dresser derrière Missette-la-Vertu et à menacer de poursuivre Robert pour détournement de mineure. Heureusement, le service de renseignements de l' « Œuvre », cet admirable service vanté par tante Luce, a fonctionné depuis l'enlèvement : fonctionné un peu tard, mais fort bien... Ah ! ma pauvre Hannah ! on en a appris sur le compte de mon institutrice ! Premièrement, qu'elle est, en effet, à peine majeure, comme l'indiquait son physique. Puis, qu'elle a fait partie d'une troupe de *dancing girls*, en Autriche et à Londres. Puis, que les vieux parents de Triel... enfin, on ne m'a pas tout conté, vous concevez bien. Mais j'ai deviné ce qu'on me cachait.

L'autre jour, Raymond, qui est au moins aussi renseigné que moi, a dit à tante Luce :

— Tantine, est-ce que vous n'auriez pas, dans votre Œuvre, une autre Vertu

disponible ?... Ce serait pour moi, cette fois... Pour m'aider à finir mes devoirs de vacances...

Tante Luce n'a même pas répondu... Elle est effondrée. C'est manquer de générosité que de l'accabler.

Et moi, dans tout cela ?

Eh bien ! moi, chère Hannah, j'ai conquis, grâce à ces événements, une « situation » dans ma famille (si l'on peut dire) telle que je ne l'ai jamais eue, même au temps où votre influence protectrice s'étendait sur moi. On m'avait tellement comparée à Missette, pour conclure en ma défaveur, que, Missette partie, la comparaison a continué, par habitude. Seulement, on juge Missette, désormais, sans indulgence. Et, comme mes chers parents sont très impulsifs et vont tout de suite jusqu'à l'extrême bout de leurs opinions, j'ai repris tout ce que perdait la fugitive. On veut bien accorder, désormais, qu'un excès de naturel et de sincérité est moins dangereux qu'une trop parfaite surveillance de soi, et que mieux vaut, pour une jeune fille, jouer son vrai personnage, attrayant ou non, que de se déguiser en ange... La franchise, le « tel quel », sont redevenus à la mode dans la famille. Cela durera ce que cela durera ; mais j'y gagne de sentir autour de moi une chaude affection, un peu repentante, qui m'est très douce. Et, comme je suis moins surveillée, moins contrariée, tout naturellement je suis meilleure. Je me suis mis en tête de prouver que, malgré mon caractère explosif et mes lubies, je suis capable de battre Missette, même sur son terrain de choix. Je travaille le piano et l'allemand ; je fais des progrès. Je mets au courant ma correspondance. J'aide maman à gouverner la maison. Je suis correcte avec les visiteurs. M. Leribour (vous savez, le vieillard des Inscriptions) ayant passé quarante-huit heures chez nous, j'ai causé avec lui : il paraît qu'il n'en revenait pas d'avoir trouvé dans ma tête quelques onces de cervelle. Ravissement de papa, qui m'a demandé mon avis sur sa dernière brochure : *Méditations optimistes*, et qui, sur mes respectueuses observations, a modifié la fin d'un chapitre.

— Comme intelligence, m'a-t-il déclaré, il y a un abîme entre la Suissesse et toi. Elle appréciait mes travaux, mais elle a laissé échapper quelques grosses sottises sur Spencer et Hæckel.

Bref, chère Hannah, j'aurais lieu d'être plus calme et plus heureuse que jamais si... Vous devinez ce qui reste en suspens derrière ce « si... ». Je sais que j'ai amputé à temps mon pauvre cœur ; je sais que ce que j'ai perdu ne valait guère ; je vous jure que je n'aime plus du tout l'absent et que je l'abandonne sans le moindre regret à Missette, pour la vie, si elle le veut... Mais je porte, malgré tout, un cœur amputé : la plus belle raison que j'avais de vivre, et d'aimer la vie, et d'espérer en elle, est



Elle a fait partie d'une troupe de " dancing girls ".

abolie. Tandis que j'étudie une fugue de Bach, que je traduis *Hermann et Dorothée*, que je refais les comptes d'un fermage ou que je cause avec papa de sa future grande œuvre : *Manuel raisonné du Bonheur humain*, je sens parfois comme une sorte de brusque arrêt intérieur, et, selon l'excellente expression de Raymond : mon moteur cale... L'inutilité de tout ce que je fais m'apparaît. A quoi bon vivre, puisque je ne vis plus pour personne ?... Comme il serait doux, même au prix de cette passagère agonie où ma fièvre lutte contre l'im-

périeux sommeil, — comme il serait doux de s'abîmer pour longtemps, longtemps, dans cette inertie opaque où nulle sensation ne survit...

Je vous entends protester :

— Sabine ! Sabine ! pas de neurasthénie...

C'est que justement, chère Hannah, je me sens devenir neurasthénique... Et je n'ai plus d'espoir qu'en un seul moyen de cure : vous revoir, revivre un peu près de vous. Oh ! n'ayez pas peur. Je ne vais pas encombrer toute votre existence. Un mois à Limerick, près de vous, si le bon Jim y consent. Et je reviendrai en France, réconfortée, j'en suis sûre. Voulez-vous ? Mes parents le permettent... Je me ferai toute petite : Jimmy m'apercevra à peine... Ne refusez pas. Je ne serai pas une Ophélie éplorée, je vous le promets. Il y a des moments où je ris, comme avant... J'ai ri bien des fois en vous racontant ma triste et comique aventure... Je ris encore... Mais, dans les moments où j'ai envie de pleurer, personne ici ne sait me dire les mots qu'il faudrait.

Vous saurez, vous. Or, c'est votre faute si tout cela est arrivé. Oui, Hannah : vous n'aviez qu'à ne pas vous marier, à continuer mon éducation encore très imparfaite, et il n'y aurait jamais eu de Missette ici, et l'absent ne serait pas absent. Votre devoir est de relever les ruines que vous avez faites. Et puis... et puis... j'ai besoin de vous, de me réfugier dans vos bras et dans votre sagesse. Vous ne me repousserez pas.

Si, vraiment, — comme vous me l'aviez assuré en quittant la France, — ma présence chez vous ne vous incommode pas, écrivez-moi bien vite. Je ne rentrerai même pas à Paris, et, avant que ma famille quitte Bellecombe, je m'embarquerai pour votre île.

Hannah ! Hannah ! Vous revoir ! Bavarder, rire, se confesser, pleurer peut-être un peu — très peu, je vous le promets — près de vous... Quel soulagement ! Quel bonheur !... Vous n'avez pas idée de l'impatience avec laquelle j'attends votre réponse.

Votre élève qui vous chérit.

Sabine.

Post-Sscriptum. — Dernières nouvelles ! Détails sensationnels !... Robert écrit à tante Luce pour la prier respectueusement de lui permettre d'épouser Missette. Il sait qu'elle a les cheveux teints. Il sait qu'elle a de fausses dents. Il sait qu'elle a été *dancing girl*, et le reste. Il sait que la famille suisse organise le plus savant chantage contre nous... N'importe, il est épris ; il veut se marier. C'est beau, l'amour !

Oh ! chère Hannah... Dites... Je puis aller vous rejoindre ?



LA PAILLE DANS L'ACIER





ENSEMBLE ILS AVAIENT ÉTÉ CANONNIERS

I

Tous les mercredis, Delzanne dînait chez les Ponceteau, seul avec le ménage. Ponceteau se gardait bien, ce jour-là, de prier un autre invité. Il connaissait la sauvagerie de son ancien copain de régiment : ensemble ils avaient naguère été canonniers, puis brigadiers dans la même batterie, au 23e d'artillerie, à Lille. Ponceteau savait que la présence d'un quatrième convive eût tout gâté, fût-ce une jolie femme, bien que Delzanne passât pour un amateur du sexe. Delzanne eût boudé, prétexté une migraine pour s'esquiver après le repas, — au lieu d'aller finir en trio la soirée, suivant l'usage, dans un café-concert de Montmartre, du boulevard ou des Champs-Elysées.

Marié depuis deux ans, Ponceteau habitait rue Raynouard, au cinquième étage d'une maison neuve. L'appartement, loué trois mille francs, dominait un immense paysage, à la fois rural et urbain, des dômes du Sacré-Cœur jusqu'aux coteaux de Meudon. Il était installé avec goût, presque avec luxe : Mme Ponceteau se piquait d'élégance, et Ponceteau, directeur du service des titres au Crédit mutuel, gagnait annuellement — c'était son mot — une vingtaine de billets de mille. Delzanne demeurait rue des Saussaies, gardant pour lui seul le logis où, douze années durant, les deux camarades, redevenus civils, avaient vécu ensemble comme deux frères. Delzanne, dès le régiment, jouissait de confortables revenus, héritage d'un oncle. Après de molles tentatives de travail, il s'était résigné de bonne heure à cette existence d'oisif bourgeois, si alléchante dans

une ville comme Paris, — tandis que Ponceteau, pauvre le jour de son congé, menait vivement ses propres affaires, simple commis d'abord, puis secrétaire de la direction, puis directeur dans un jeune et prospère établissement de crédit.

Ainsi, jusqu'au mariage de l'un d'eux, c'est-à-dire de la vingtième année aux approches de la quarantaine, les deux camarades de régiment ne s'étaient, en somme, jamais quittés. Leur camaraderie avait insensiblement pris le caractère d'une réelle amitié, maintes fois mise à l'épreuve par les circonstances et toujours confirmée.

De telles amitiés, deux hommes ne les forment qu'au collège ou à la caserne, sous la discipline qui les entrave et parfois les meurtrit : elles représentent, pour le collégien, pour le soldat, sa part d'indépendance humaine, sa part de bonheur social, sur quoi la règle et les chefs n'ont pas de prise. Les nécessités de la vie les rompent souvent, sans en abolir la chaude mémoire : mais, si la vie permet qu'elles se prolongent alors que les amis sont redevenus libres et responsables, elles constituent un alliage humain plus dense que la parenté, plus résistant que la majorité des mariages, un bloc moral de souvenirs, de sécurités, d'intérêts, de reconnaissance pour ce qu'on reçut et de fierté pour ce qu'on donna, tout cela soudé par le plus puissant ciment de la sympathie humaine, qu'il s'agisse d'amour ou d'amitié : le besoin réciproque de la présence, l'assurance contre ce fléau redoutable : l'ennui.

Jamais Robert Ponceteau et Louis Delzanne ne s'étaient ennuyés ensemble, depuis leur rencontre initiale dans la cour du quartier, à Lille, lorsque retentit le premier : « Rompez !... » et que le hasard les mit face à face, ahuris comme il convient à deux recrues. Prédestination merveilleuse, que personne n'eût induit de leur nature : physiquement, moralement, socialement, ils étaient dissemblables. Delzanne, né à Amiens, dépassait à peine la taille réglementaire du canonnier; il mesurait un mètre soixante-sept sous la toise. Mince et bien pris, son teint pâle, ses traits réguliers, la nuance foncée de ses yeux, le noir abondant de ses cheveux et de sa barbe lui donnaient quelque ressemblance avec ces portraits réclames qui personnifient l'effet régénérateur d'un cosmétique sur le système pileux. Ponceteau incarnait, au contraire, le vrai Flamand de la campagne d'Hazebrouck, où ses parents vivaient d'une modeste entreprise de roulage. Trop grand, très musclé, un peu voûté blond de poil, rose de teint, on ne trouva pas, le jour où l'on incorpora les bleus, un uniforme à ses dimensions. Delzanne remarqua tout de suite ce géant qui se mit si violemment en colère parce qu'on plaisantait son complet beige, puis envoya d'un coup de poing l'un des loustics rouler sur le sol de la cour. Demi-paysan, bon et brutal à la fois, Ponceteau fut policé par Delzanne plus fin, plus calme, plus réfléchi, plus cultivé. Ponceteau admirait l'ascendance bourgeoise, les bonnes manières et surtout la science de Delzanne ; n'avait-il pas été admissible à l'Ecole polytechnique, refusé seulement à l'oral ? Delzanne goûtait l'orgueil d'apprivoiser ce rural têtu, affectueux et intelligent, qui se laissait civiliser moitié par affection pour son Mentor, moitié par ambition de réussir dans la vie — car il était, disait-il, résolu à faire fortune, tandis que Delzanne, découragé par un premier échec, renonçait d'avance à tout effort laborieux. Ils se devinrent très vite réciproquement indispensables pendant les rudes années de service militaire : quand ils déposèrent définitivement l'uniforme, ils s'étaient accoutumés à compter absolument l'un sur l'autre, à se montrer l'un à l'autre tels qu'ils étaient, à se plaire par leurs défauts comme par leurs qualités. L'égoïsme humain de chacun des deux s'était amalgamé à celui de l'autre : aucun des deux, l'eût-il voulu, ne pouvait se dispenser de pâtir d'un déboire qui frappait l'autre ; aucun des deux ne goûtait pleinement un plaisir dont l'autre était exclu.

Leur communion parfaite souffrait pourtant une exception : les questions de femme. Sur ce chapitre, même au temps de la caserne, une vergogne les gênait, l'un par rapport à l'autre — dont la cause profonde fut peut-être leur amitié même, leur tendre amitié. Delzanne était, d'ailleurs, mystérieux dans ses amours : timide et méfiant avec les femmes, sans liaison connue, il passait auprès de ses camarades pour s'offrir, à coups d'argent, de ces aventures coûteuses que des entreprises discrètes réservent aux gens cossus.

Quant à Ponceteau, sa taille et sa prestance exercèrent à Lille des ravages parmi les chanteuses de cafés-concerts, les ouvrières des fabriques, voire quelques commerçantes établies ; mais, n'y attachant lui-

même aucune importance, il n'en parlait guère à Delzanne, qu'il sentait dédaigneux de telles conquêtes. Redevenus civils, ils gardèrent cette habitude de ne causer femmes qu'exceptionnellement. Delzanne, à mesure qu'il prenait des années, dissimulait de plus en plus ses escapades. Ponceteau le taquinait un peu, mais sans le surveiller ni le harceler d'une curiosité désobligeante : il savait les aventures de Delzanne passagères, et qu'elles ne risquaient pas d'entrer en concurrence avec l'amitié. Lui-même, dès que les relations de son ami l'eurent fait entrer au Crédit Mutuel, laissa primer sur tous les autres le souci de se créer une position. Les femmes ne l'occupèrent plus. Comme tous les arrivistes médiocrement sensuels, il devint chaste sans même s'en apercevoir.

Chacune des douze années vécues rue des Saussaies resserra encore leur parenté d'âme : les différences de fortunes et d'occupations ne purent ni les séparer ni même les distraire l'un de l'autre. Leur commun domicile, payé d'abord par Delzanne seul, le fut ensuite pour moitié par Ponceteau, dès que ses appointements le permirent : ce fut lui qui l'exigea. La même gouvernante, une Lilloise d'âge canonique, nommée Mme Govain, les servait. Les nécessités bureaucratiques de Ponceteau imposaient à Delzanne, inactif et casanier, quelques raisons de se mouvoir et d'agir. Il déjeunait presque quotidiennement avec son ami dans le voisinage du Crédit mutuel. Il allait l'y chercher à la fin du jour et dès lors ne le quittait plus. Leur cercle, à tous deux, était le Cercle militaire, place de l'Opéra : ils avaient été promus officiers de réserve peu de temps après leur libération. Si Ponceteau partait en mission pour la province ou pour l'étranger, Delzanne l'accompagnait. Les projets de vacances étaient arrêtés et exécutés d'accord. Quant aux heures où forcément Ponceteau n'était pas auprès de lui, Delzanne les dépensait tant bien que mal à lire, à jouer du violon, à poursuivre ses taciturnes expéditions amoureuses. Cette vie plus que fraternelle les rendit parfaitement heureux.



QUANT A PONCETEAU, SA TAILLE ET SA PRESTANCE EXERCÈRENT A LILLE DES RAVAGES PARMI LES CHANTEUSES ET LES OUVRIÈRES

Ainsi deux êtres d'âme également honnête, mais moyenne, l'un sensible avec assez de finesse, l'autre simplement loyal, brusque et bon, offrirent douze années durant l'exemple d'une des plus magnifiques vertus dont les hommes pussent se prévaloir : la faculté d'amitié désintéressée, cordiale, grave dans son essence et gaie dans sa forme — cette amitié que les femmes haïssent d'instinct et dont elles peuvent seulement réaliser entre elles la parodie... C'est que deux femmes sont forcément deux rivales, tandis qu'entre un Delzanne et un Ponceteau il n'est point de rivalité nécessaire. Ils peuvent tout aimer l'un de l'autre, même leur succès. Et puis les femmes sont formalistes, maniérées. Pour un mot vif, elles se cabrent. Deux copains de collège ou de caserne ont épuisé l'un envers l'autre la brutale franchise des épithètes. L'amitié des hommes ressemble à un bloc d'acier sortant du « gueuloir » — rugueux, dépourvu d'éclat, mais solide, homogène, sans paille dans sa masse.

Ce fut sept mois après avoir été promu directeur du service des titres que Ponceteau se mit le mariage en tête. Rien de prévu, rien d'arrangé d'avance. Proche de la quarantaine, un peu chauve, un peu replet déjà, mais ayant, grâce à sa haute taille et à sa moustache blonde, gardé certaine prestance militaire. il demanda la main de Mlle Charlotte Prins, la dactylographe qui, chaque matin, sténographiait son courrier. Il avait subi le presque infaillible enlizement qui menace, auprès d'une jeune fille de vingt-cinq ans jolie et réputée honnête, un célibataire mûr, laborieux, continent, qui la voit tous les jours. Ce ne fut point le coup de foudre ; ce ne fut même pas l'amour romantique. Ce fut une impérieuse et douce nécessité : Ponceteau constata soudain qu'il lui était impossible de ne pas être le maître absolu, à toute heure, de cette fausse maigre à bandeaux bruns. à profil aigu. à taille souple. à mains fines malgré le labeur, — qui emplissait d'un parfum de sève printanière son bureau morose dès qu'elle y entrait, et qui fixait sur lui ses prunelles ambrées avec un tel air d'innocente indifférence que jamais il ne la crut capable d'avoir médité sa conquête.

Charlotte était orpheline ; elle accepta tout de suite, sans hésitation comme sans émotion, l'offre matrimoniale du chef. Un consentement que Ponceteau jugeait plus malaisé à obtenir, c'était celui de Delzanne. Mais Delzanne, sous ses allures de bon garçon nonchalant, cachait trop de vraie sensibilité pour que son amitié pesât sur Ponceteau comme une chaîne. Il mit un point d'honneur à n'opposer que des objections suggérées par les intérêts du futur. D'abord, que Mlle Prins ne possédait nulle fortune. En outre, cette jeune fille, que savait-on d'elle ?... Ponceteau se porta garant de sa vertu. Delzanne, devenu policier par amitié, s'informa en secret. Charlotte menait une vie parfaitement pure : sa concierge le déduisait du moins de ce qu'elle ne découchait jamais et n'accueillait pas d'homme chez elle. Originaire de Pau, son père et sa mère étaient morts depuis plus de dix ans ; lui, courtier en vins, et pas des plus scrupuleux; elle, disait-on, quelque peu galante. Mais ils étaient morts, et leur fille, travailleuse et sage malgré cette éducation fâcheuse, n'avait donc que plus de mérite.

Delzanne eût, certes, préféré apprendre que Charlotte était une coureuse, indigne de son ami, et, s'il l'eût appris, il se fût hâté de l'en avertir : sa conscience, sensible pourtant et impérieuse, ne s'égarait pas en subtilités, et il estimait que le devoir envers Ponceteau primait tout. Mais, justement à cause de cette conscience énergique et chatouilleuse, n'ayant recueilli sur la jeune fille que des renseignements honorables, il se garda de contrarier le bonheur de son ami. Il s'imposa même de cacher combien ce mariage le désolait. Au fond, il prévoyait leur amitié rompue, entravée. La femme, hostile à l'ami d'enfance, l'exclurait bientôt du ménage, puis lui volerait peu à peu l'intimité, le cœur même de Ponceteau... Ponceteau, comprenant malgré son peu de finesse l'anxiété de Delzanne (parce qu'il eût pareillement souffert si Delzanne s'était marié), jura que son mariage ne changerait rien à leur amitié, lui offrit, s'il voulait, de vivre auprès d'eux, comme un frère, se déclara même disposé à rompre les pourparlers s'il en concevait trop de déplaisir. Ils eurent ainsi des luttes de générosité un peu artificielles, mais où leur estime réciproque, et même la certitude de leur fidélité, loin de s'amoindrir, se confirmèrent... Le mariage eut lieu, un peu morne, parce que Delzanne y porta la figure et l'allure d'un veuf de qui convole la fille unique. Mais il advint une chose imprévue : Ponceteau marié demeura l'ami et le familier de Delzanne, absolument comme avant.

Cette persistance de leur union morale eut plusieurs fortes raisons. La première fut que Charlotte ne remplaça nullement Delzanne pour Ponceteau. La griserie des noces évaporée, Ponceteau estima que sa femme n'avait aucun tempérament, ce qui ne lui déplut pas ; car la possession exclusive d'une femme lui avait soudain révélé la jalousie. Il demeura amoureux de Charlotte, mais sans fièvre, redonnant très vite la première place aux soucis de métier, d'ambition, tandis que Charlotte se révélait très occupée de son intérieur, de sa toilette, d'élégances qui, certes, flattaient Ponceteau, mais auxquelles il était incapable de coopérer. En un mot, elle était très femme et lui était très homme, en sorte que, tête à tête, Ponceteau ne se divertissait pas beaucoup avec elle, hors les caresses. Quand elle lui avait fait admirer quelque arrangement de mobilier, exhibé une toilette neuve, narré ses difficultés avec les deux bonnes — et qu'il lui avait sommairement raconté les menus événements du bureau, reau, ils n'avaient plus rien à se dire; il fallait sortir, aller au théâtre, sous peine de bâiller et de s'ennuyer...

En somme, Ponceteau aima de Charlotte le bonheur des étreintes et le confort élégant dont elle dotait la maison ; mais le bonheur des étreintes est intermittent et fugitif dans la vie conjugale; et on se blase sur le confort à mesure qu'il nous devient nécessaire. Charlotte n'ôta donc rien à Delzanne du cœur de Ponceteau : Delzanne continua de représenter pour son ami marié les bons bavardages, la lecture commentée des journaux, les théories sur la politique et sur la société, le cercle, la partie de cartes, la flânerie dans Paris, l'évocation des souvenirs de jeunesse. Bien mieux : la société de Delzanne, dont il jouissait paisiblement et sans lassitude depuis vingt ans, apparut désormais à Ponceteau marié plus précieuse, plus désirable. Il y courut avec ardeur, comme à des rendez-vous, quitte à vanter éperdument à son ami célibataire les douceurs et les émotions de la vie conjugale. S'ils n'habitaient plus en commun, ils déjeunaient toujours ensemble, soit rue des Saussaies, soit aux environs du Crédit mutuel. Comme naguère, Delzanne allait chercher Ponceteau, vers six heures, à la sortie de sa banque, à moins qu'ils ne se donnassent rendez-vous au Cercle militaire, pour ne se séparer qu'à l'heure du dîner.

Charlotte parut comprendre merveilleusement la nécessité de ce partage ; elle s'y prêta ; elle l'encouragea presque, comme si elle s'appliquait à ne pas séparer les deux amis. Ponceteau trouvait au logis, quand il rentrait pour dîner, la table coquettement mise et sa femme bien parée, soumise et prévenante.



CHARLOTTE SE RÉVÉLAIT TRÈS OCCUPÉE DE SON INTÉRIEUR.

— Est-elle gentille ! confiait il à Delzanne. Croirais tu que c'est elle qui me dit, quand je lui offre de la promener un peu en sortant du bureau : « Mais non, mais non, mon chéri, va donc au cercle avec ton ami. Tu travailles bien assez pendant la journée pour te distraire ensuite selon tes goûts ! »

Tant de complaisance et la certitude que vraiment Charlotte ne lui prenait rien de Ponceteau finirent par désarmer Delzanne, lequel s'était d'abord tenu sur le qui-vive. Il consentit à être un peu l'ami de Charlotte, sans devenir jamais intime avec elle : d'ailleurs, Charlotte ne se livrait guère, et la timidité de l'ancien brigadier d'artillerie avec les femmes honnêtes demeurait incurable. Mais il participa souvent à leurs plaisirs du soir, théâtre en hiver — l'été, promenades au Bois ou café-concert. Les vacances se prenaient en trio, bains de mer, montagne, tourisme. Delzanne était généreux pour Charlotte ; chaque semaine il lui envoyait un bibelot, des friandises, des fleurs. Enfin, le mercredi soir ramenait le dîner rue Raynouard. Là, assis entre son ami et la femme de son ami, il arrivait parfois qu'au champagne Delzanne se persuadait qu'il les aimait tous les deux, qu'il aimait le ménage en bloc. Même il s'attendrissait à l'espoir d'un parrainage, lorsque le couple aurait enfin le rejeton souhaité par Ponceteau, mais que Charlotte semblait résolue à différer.

Il s'attendrissait ainsi, par ce mercredi de dîner à trois, après tant d'autres, depuis deux ans que Ponceteau était marié. On s'était mis à table vers huit heures moins un quart. On avait dîné au jour, tout près du balcon, devant l'immense paysage où la clarté caniculaire, déclinant avec lenteur, se noyait maintenant dans une brume à la fois poudreuse et rose.

Déposant sur la nappe bien brossée les tasses de café et la boîte à cigares, l'alerte femme de chambre qui servait demanda :

— Faut-il allumer l'électricité ?

— Oh ! non, fit Delzanne, comme s'il était le maître à la maison. On est si bien !

Assis face au panorama, sa place d'invité, il avait Charlotte à droite et Robert à gauche ; il les voyait, tous deux, se détacher en silhouettes d'ombre sur le rectangle pâle de la fenêtre. Le profil menu, joli, un peu pointu, de Charlotte, ses beaux cheveux noirs, partagés en bandeaux au mépris de la mode, son buste de fausse maigre, ses bras demi-nus, ses mains gracieuses... La lourde découpure de Robert, carré, chauve et moustachu... Puis la ligne grêle du balcon, le vide au delà, l'horizon d'où n'émergeaient plus désormais que le dôme des Invalides, la tour Eiffel, la Grande Roue... Après la journée éclatante, un air de brise se faufilait obliquement par la croisée, jouait avec la nappe.

— On est bien, répéta Delzanne.

Il récapitulait, avec une béatitude de digestion, l'excellent dîner : un melon glacé, des truites en gelée, des noisettes d'agneau, un chaufroid de caneton, des fruits rafraîchis. Tout cela succulent, servi par cette gentille soubrette aussi lestement que par le plus adroit maître d'hôtel, dans une vaisselle de choix, dans de l'argenterie nette, avec des fleurs sur la table. « Ah ! pensa Delzanne, Charlotte est vraiment une ménagère hors ligne. Tenir sa maison sur ce pied, s'habiller comme elle fait, avec juste vingt mille francs l'an... Comment s'en tire-t-elle ?... Je suis tout seul ; je me nourris médiocrement et je dépense davantage... »

— Tenez ! fit la jeune femme en lui tendant une tasse pleine sur sa soucoupe. Votre café. C'est sucré, deux morceaux.

— Merci, Charlotte.

— Et trois pour toi, Robert... Maintenant, mes petits amis, fumez tranquillement votre cigare. Je m'en vais changer de blouse ; j'aurais peur d'avoir froid avec celle-ci, aux Ambassadeurs.

Elle se leva, secoua les miettes de sa jupe, se dégagea de sa chaise et gagna la porte. Avant de l'ouvrir, elle tourna le bouton électrique. La clarté blanche jaillit du lustre, illumina la salle à manger lambrissée de blanc, éblouit les deux hommes.

— Non ! Charlotte... implora Delzanne.

Pour le taquiner, elle tarda un instant à refaire la nuit, adossée au mur, la main gauche derrièr ele dos, frôlant le commu
gauche derrière le dos, frôlant le commutaille, sa toilette et son visage : l'ovale aigu sous les bandeaux noirs, le nez menu, la bouche très ouverte sur de petites dents qu'on voyait toutes quand elle souriait, les yeux ambrés, dont l'expression tendre était seulement un peu banale ; et aussi la blouse d'Irlande échancrée au col et aux bras, la jupe très ajustée de taffetas bleu foncé qui sculptait presque trop la ceinture, les hanches, les jambes. Elle lut dans les yeux de son mari, et aussi dans ceux de Delzanne, l'admiration qu'elle quêtait et que les hommes ne refusent jamais, après un bon repas, à une jolie femme. Satisfaite alors, d'un geste de passe-passe, elle manœuvra simultanément le bouton de la porte et le commutateur : la lumière et la femme parurent s'esquiver du même coup. Il n'y eut plus, pour éclairer la pièce, que

la pâleur turquoise d'une nuit d'été et les tisons intermittents des deux fumeurs.

— Avoue qu'elle est mignonne, dit Ponceteau après une demi-minute de silence.

Delzanne approuva :

— Elle nous a fait faire un dîner ce soir !... Le sacré dîner !

— Et comme elle rend tout gentil, élégant, autour d'elle !

Et il ajouta après un silence :

— Tu as eu de la chance. Tu es bien tombé.

— Bah ! reprit Ponceteau (la digestion et le cigare l'incitaient aux théories générales), ce n'est pas absolument une exception. Il y a beaucoup de petites femmes comme ça dans Paris, parmi les institutrices, les femmes qui travaillent et que le



Elle se leva et gagna la porte.

travail n'empêche pas d'être soignées comme des femmes du monde.

— Je ne crois pas qu'il y en ait des masses, déclara Delzanne.

— Et moi je me charge de t'en trouver une, même sans sortir du Crédit mutuel. Seulement, mon vieux, il faudra l'épouser.

— Tu me trouveras une femme comme Charlotte parmi les employées du Crédit mutuel ?

— Comme Charlotte... peut-être pas tout à fait !

— Ah ! le second choix, alors ! s'écria

— Oui. Elle a le don de bien choisir, de bien arranger les choses. Elle a du goût. Vois-tu, mon vieux, elle est d'une autre race que nous autres. Sa maman a dû recevoir un regard de gentilhomme dans le temps, là-bas, en Béarn.

Ponceteau, qui n'aimait pas parler de sa défunte belle-mère, encore qu'il ne l'eût jamais connue, grommela, suçant son cigare :

— Je ne sais pas avec qui elle l'a faite, mais sa mère a fait une rude honnête fille.

— Oh ! ça, mon vieux, tu peux le dire, répliqua Delzanne convaincu.

Delzanne en riant. Merci. Très peu pour moi. Tu me gâtes !

La brise, plus vive, fit voltiger la cendre de cigare qu'il écornait sur sa soucoupe. Ponceteau reprit, avec l'autorité que tout homme marié affecte volontiers avec ses contemporains célibataires :

— Tu n'es qu'un serin. Le mariage le plus ordinaire vaut mieux, pour des gens de notre âge, que de rester garçon. T'imagines-tu que ta vie est une vie, mon pauvre vieux ? La baraque de la rue des Saussaies !... Les soins de la mère Govain, qui n'a plus de dents, mais qui porte toute sa barbe !... Le mobilier fané, bancal, qu'on trouve hideux, mais qu'on ne change pas, par paresse !... J'ai connu cette félicité-là pendant douze ans. J'en ai soupé...

Delzanne ne répondit rien. Toutes les fois que Ponceteau parlait avec dédain de leurs douze années de vie commune (et il ne se gênait guère), Delzanne sentait son cœur se crisper si cruellement qu'il ne pouvait pas proférer une parole. A ces moments-là, il détestait Charlotte ; il eût souhaité la détruire, parce que, sans lui prendre le cœur de son ami, elle lui avait révélé cette façon de vivre plus confortable, plus élégante, qu'il comparait dédaigneusement à leur temps de célibat. Or, pour lui, Delzanne, les douze années de vie commune, rue des Saussaies, entre la sortie du régiment et le mariage de Ponceteau, c'était la meilleure époque. Assurément, le régime actuel était tolérable, et les choses eussent pu tourner plus mal. Mais l'ère de vraie félicité, c'était jadis ! Et pour Charlotte, Ponceteau reniait ce temps sacré !

Ponceteau, qui n'avait guère de finesse, ne sut pas interpréter le silence de son ami. Il continua, habillant de son mieux ses idées claires avec les pièces d'un vocabulaire un peu usagé et un peu court.

— Et puis, surtout, vois-tu, ce qui fait la grande... la grande supériorité du mariage, c'est que l'amour... l'amour n'y est plus quelque chose de bas, de... de... d'avilissant... mais, au contraire, quelque chose de noble, de beau, qui ne touche pas que les sens... qui élève l'âme. Pourquoi ris-tu, idiot ? Oui, qui élève l'âme, je dis bien. Veux-tu toute ma pensée ? Tu me fais pitié. Quand je pense qu'à quarante ans bientôt tu en es encore, là-dessus, aux tournées de régiment...

— Qu'est-ce que tu en sais ? interrompit Delzanne. C'est toi qui es idiot.

— Tu n'as pas de maîtresse, et tu n'es pas un cénobite... je te connais. Tu es même autrement tracassé que moi par ces bêtises-là ! Alors ?

Delzanne n'avait pas de goût pour le sujet où l'entraînait Ponceteau. Sur ses relations féminines il se montrait plus cachottier que jamais depuis le mariage de Ponceteau. Et, d'ordinaire, quand Ponceteau le taquinait là-dessus, il coupait court, par une galéjade ou par une bouderie, selon son humeur. Cette fois, meurtri encore par la brutalité de Ponceteau, peut-être un peu excité aussi par la bonne chère et le champagne, il se rebiffa.

— Tu me permettras de t'assurer, fit-il, qu'un célibataire, s'il n'est pas un gueux, peut trouver à Paris des distractions... assez raffinées.

— L'aventure ?

— Non. Pas l'aventure. L'aventure, ça finit neuf fois sur dix par le collage, ou par le chantage... Je ne veux perdre ni ma liberté ni mon repos...

— Alors ? Où ça ?

— Mais, justement, parmi le second choix que tu me proposais tout à l'heure, gros naïf... Tes institutrices, tes employées de magasin, tes dactylographes soignées comme des femmes du vrai monde... Oui, c'est convenu : il y aura dans le tas une Charlotte sur cent, qui a l'horreur innée de l'inconduite... peut-être parce qu'elle a souffert, jadis, de l'inconduite maternelle. Mais les quatre-vingt-dix-neuf autres, sans vouloir nocer dans le sens public du mot, trouvent le moyen d'augmenter discrètement leurs ressources... et pas en faisant des heures de bureau supplémentaires. Et pas seulement les institutrices, les employées, les dactylographes, mais quantité de petites bourgeoises charmantes, qui ne sont pas plus perverses que ça, mais qui veulent des aigrettes à leur chapeau, des fourrures autour de leur cou... et, dame ! quand le mari a trois ou quatre cents francs de traitement par mois... Ma parole ! on jurerait que tu ne connais rien de Paris, à ton âge.

Il jeta le culot de son cigare, qui éparpilla sur le balcon une pluie d'étincelles rouges. Ponceteau grommela :

— On ne me fera jamais croire que des femmes un peu propres s'adonnent à ce trafic-là. Je voudrais les voir, tes bonnes fortunes.

— Mais puisque je te dis que c'est les mêmes... les mêmes que tu me proposes d'épouser !... ou bien des femmes mariées,



— Vous êtes prêts ?

à qui des naïfs comme toi, s'ils les rencontrent avec leur mari, feraient mille salamalecs ! Les mêmes, je te dis !... Depuis que je les pratique, tu comprends bien que j'en ai fait causer plus d'une... Les femmes ne m'intéressent pas seulement pour ce que tu crois... mais... pour les comprendre... pour les analyser... Eh bien ! ce que j'ai rencontré comme cela de petits êtres qui se jetteraient dans la Seine si on découvrait leur jeu !...

Ponceteau l'interrompit :

— Et tu as le courage d'abuser de leur misère ?... C'est du propre !

— Leur misère ! Tu veux rire... Il ne s'agit pas de misère. Elles ne manquent que du superflu, d'un peu de toilette, d'un peu de confort à la maison. Et je n'abuse de rien du tout. Si ce n'était pas moi, ce serait un autre, n'est-ce pas ? Je ne fais de tort à personne. A l'heure où je les rencontre, même si c'est leur coup d'essai, elles ont pris leur parti, va, endoctrinées par quelque amie ou par quelque enjôleuse subalterne. Ma responsabilité est nulle.

Ponceteau médita quelque temps. Il fumait avec méthode, à la façon flamande.

— Et cela te suffit, dit-il, cela te suffit comme plaisir, qu'on te subisse, pour ton argent ?

— Encore des phrases toutes faites ! s'écria Delzanne, que l'obscurité, décidément, enhardissait. Je n'ai jamais voulu être subi, comme tu dis... Je me donne la peine d'être bon, généreux, caressant. Ça te fait rire ? Tant pis pour toi... Je t'assure que ces rencontres ont leur attrait... et même... leur poésie... Oui, leur poésie. D'abord, un cadre élégant, le luxe de Pa-

ris... rien qui rappelle les tournées de régiment, je t'assure. Et puis... le charme de l'inconnu... de l'anonymat. On ne saura jamais, l'un l'autre, qui l'on est. Si l'on se voit deux ou trois fois dans l'année, c'est le maximum. Quand vient l'été, l'on se dit au revoir, sans conviction. Tout est fini... complètement fini. Entendu, cela ne vaut pas le mariage, mais à condition que ce soit un mariage comme le tien. Je te répète que Charlotte est l'exception... Qu'est-ce que tu fais ?...

— Eh bien ! mais... j'allume, répondit Ponceteau. On n'y voit goutte.

Avec la clarté ressuscitée, la faconde de Delzanne tomba subitement. Il rougit même, en songeant à tout ce qu'il venait de raconter, de révéler de sa vie cachée. Ponceteau, venant à lui, lui tapa lourdement sur l'épaule :

— Satyre ! va...

Il plaisantait, avec un bon rire de gros homme indulgent. Mais le mot heurta tout de même une secrète sensibilité chez Delzanne et laissa une petite cuisson pénible.

— Neuf heures trois quarts, fit Ponceteau en consultant sa montre. Il faut nous grouiller. La revue des Ambassadeurs commence à dix heures. Tout le spectacle d'avant ne vaut pas la peine de se presser. Mais je ne voudrais pas manquer la revue.

— Et Charlotte ?...

— Je vais l'appeler... Tiens, la voilà.

Charlotte rentrait, pimpante, coiffée à ravir d'une immense capote de paille à plumes de marabout, gainée dans une toilette de soie en foulard clair, très moderne, qu'un léger manteau ouvert laissait bien voir.

— Vous êtes prêts ? fit-elle. Le taxi est en bas.

— Allons ! dit Ponceteau.

Les hommes décrochèrent leur chapeau, leur canne. Delzanne, frileux, enfila son pardessus. Charlotte prit les devants et descendit l'escalier, tout en se gantant minutieusement. Delzanne la suivait, s'étudiant à ne pas la dépasser. Ponceteau fermait la marche.





En voila une façon de me trai.....

II

« Un satyre ! » — grommelait Delzanne tout en suivant d'un pas de flânerie morose le boulevard des Capucines, vers le Cercle militaire. « Un satyre... » En voilà une façon de me traiter ! Pense-t-il ce qu'il dit, vraiment ?

Depuis la veille, l'épithète lui restait agrafée dans la chair comme une écharde ; il avait beau se secouer, il n'arrivait pas à s'en délivrer. Le spectacle, aux Ambassadeurs, ne l'avait pas déridé ; il s'était couché et réveillé maussade. Vers dix heures, il avait téléphoné à Ponceteau qu'il n'irait pas déjeuner avec lui, qu'il avait un rendez-vous d'affaires. Il avait mangé sans appétit, querellant Mme Govain, stupéfaite, sur la médiocrité de la cuisine, sur le sans-soin du service, sur les vitres mouchetées de crasse et les meubles feutrés de poussière. Ensuite, il avait essayé de se distraire en raclant un peu de violon. L'archet, grinçant sur les cordes, répétait ironiquement : « Satyre !... Satyre !... »

Agacé, il avait jeté l'instrument sur un fauteuil, et, pour ne plus voir les murs fumeux, les tapis troués, les sièges fourbus de son logis, il avait pris le parti de sortir vers trois heures.

« C'est le 17 juin... Les revues de quinzaine viennent de paraître. Allons les lire au Cercle. »

Arrêté en chemin devant un magasin de gravures, il faisait semblant de regarder une reproduction en noir de l'*Optique*, par Boilly ; mais c'était toujours la discussion d'après-dîner, rue Raynouard, qui le tracassait. Inquiet par nature, avec un fond de scrupules qu'afin de ne pas molester son égoïsme il endormait adroitement — comme la plupart ses hommes — il connaissait bien le point critique de ses mœurs. Profiter des tares secrètes de la grande ville tentatrice ; user de ces louches complaisances qui mettent en présence, dans les logis d'apparence bourgeoise, la cupidité de femmes soucieuses de garder façade honnête et le libertinage d'hommes résolus à limiter au plus juste les risques de l'amour — évidemment, ce n'était pas héroïque... Mais, criminel !... ou même répugnant... Satyre !... Ponceteau était dur !

« Je suis sûr, pensa Delzanne en reprenant sa promenade, je suis sûr que le mot est de Charlotte. Ponceteau lui aura parlé de moi... de mon horreur des liaisons, de mon goût pour le changement. Et elle aura dit tout de suite : — Ton ami est un satyre... Pimbêche ! Est-ce ma faute si je n'ai pas trouvé l'occasion de me marier ?... Elle m'agace, Charlotte. J'ai bien envie de ne plus remettre les pieds chez elle... »

Il s'excita contre elle ; tous ses griefs lui remontèrent. Ah ! si Ponceteau ne l'avait pas rencontrée !... La chaude fraternité d'avant continuerait, la vie en confiance, où, lorsqu'un nuage obscurcissait momentanément le ciel de l'amitié, on se disputait, on se jetait des injures, et, tout de suite après, on faisait la paix. Maintenant, bien que les rites de cordialité fusset maintenus, quelque chose était changé dans l'intime des relations. Ponceteau et Delzanne n'étaient plus deux êtres pareils, égaux l'un en face de l'autre. Ponceteau était deux, et Delzanne n'était qu'un. Ce que Ponceteau confiait à Delzanne, Delzanne seul le recueillait. Ce que Delzanne confiait à Ponceteau devenait la propriété de Ponceteau et de Charlotte. Delzanne parlait à Ponceteau en son nom à lui tout seul ; Ponceteau parlait à Delzanne au nom de Charlotte en même temps qu'au sien. L'opinion de Ponceteau sur son vieil ami ne serait plus jamais que l'opinion moyenne du ménage.

« Et elle ne m'aime guère, évidemment. Elle est correcte avec moi parce qu'elle nous sait inséparables, Robert et moi. Mais si elle pouvait me le prendre tout à fait... »

Arrivé au Cercle, il monta à la bibliothèque, ouvrit les revues. Il feuilleta un article sur la fabrication du papier en Autriche, la seconde partie d'un roman italien, quelques pages de critique littéraire et enfin des vers mythologiques, fort bien faits, mais qu'il lui sembla avoir lus déjà plusieurs fois. Un habitué, le capitaine en retraite Marguson, du 20e d'infanterie, avec qui les deux camarades jouaient quelquefois au bridge, entra, désireux de consulter le Bottin. Ils causèrent, parlèrent de Ponceteau, se promirent une partie prochaine... Delzanne bâillait d'ennui. Une envie obscure sourdait en lui, activée probablement par les pensées qu'il ruminait depuis sa conversation de la veille au soir... Il rêvait, chassant de temps en temps son rêve comme une mouche obstinée, à la seule distraction qui pût combler pour lui les heures de solitude où l'absence de Ponceteau le désorientait. Etait-ce étrange ! Quand Ponceteau était avec lui, quand ils cheminaient ensemble dans les rues, quand ils discutaient, ou même quand, au café, ils lisaient tranquillement chacun son journal en dégustant un apéritif, jamais une tentation féminine n'effleurait Delzanne. Resté seul, les après-midi se faisaient longues ; le démon féminin venait le tenter. Pas le démon brutal, tourment de saint Antoine ou de saint Jérôme ; plutôt une sorte de farfadet léger, papillotant, évocateur de la grâce des femmes, de leur voix, de leurs gentilles attitudes, de leurs chatteries étudiées, et aussi de leurs mensonges, de leurs querelles et de leurs larmes, de toute cette fanfreluche sentimentale qui les entoure, les enguirlande, les fait à la fois si agaçantes et si mangeuses d'heures. Tout en échangeant avec le capitaine Marguson des propos vides sur la température, sur les vacances prochaines, sur les méfaits des anarchistes, son désir se précisait, devenait impérieux, comme l'envie de la piqûre pour les morphinomanes. Il tira sa montre.

— Excusez-moi, mon capitaine... J'ai un rendez-vous assez important, vers quatre heures.

— Avec une belle petite, pour sûr ! Ah ! mon gaillard... Prenez garde ! Vous arrivez à l'âge où il convient de se modérer...

— Mais non, mais non, protesta Delzanne en rougissant. Une signature à donner chez un notaire...

— Donnez-lui-en deux, pendant que vous y serez, répliqua le capitaine avec un gros rire.

Delzanne ne répondit pas, quitta le cercle et, sautant dans le premier fiacre qui passait, donna une adresse imprécise :

— Au coin de la rue Lord-Byron et de l'avenue Friedland !

La maison où il pénétra — après être descendu du fiacre à l'angle indiqué, l'avoir laissé repartir et avoir fait quelques pas dans la rue — ne se distinguait en rien, par l'extérieur, des hôtels privés du voisinage. Façade un peu en retrait derrière une grille limitant un jardinet ; perron discret surmonté d'une marquise ; persiennes repliées sur les embrasures de fenêtres, comme il convient à un logis qui n'a rien à dissimuler ; brise-bise et stores de filet aux croisées. Point de porte cochère : une porte en chêne à un seul vantail, franchement ouverte en haut du perron, et derrière celle-ci, faisant le fond d'un vestibule, une seconde porte à carreaux Louis XVI.. Delzanne passa le seuil, ouvrit et referma sur lui la seconde porte avec la hâte maladroite d'un homme qui eût souhaité dissimuler sous une nuit profonde les moindres actes de sa vie amoureuse. Cette fois, plus que jamais, il se sentait mal à l'aise, comme si Ponceteau et Charlotte l'eussent guetté.

Une femme de chambre qui le reconnut, l'introduisit sans rien dire dans un boudoir vide, où bientôt le rejoignit une dame, mince et mûre, vêtue de noir avec correction et même avec une certaine recherche. Elle aussi le salua comme un familier et lui déclara volubilement qu'elle se réjouissait de sa visite, particulièrement opportune aujourd'hui.

— Figurez-vous, monsieur... une étrangère... une comtesse espagnole de passage à Paris... Tout ce qu'il y a de jeune, de distingué et de joli. Par exemple, elle ne consentirait pas à faire la connaissance du premier venu... Elle ne veut entendre parler que d'un homme bien élevé et bien de sa prsonne, comme vous.

Ce bavardage officieux, qui souvent avait amusé Delzanne, l'irrita aujourd'hui. Il l'interrompit :

— Oui... c'est entendu. Dépêchons.

Il eût préféré s'esquiver ; la honte l'étranglait. « Ponceteau et Charlotte ont raison, pensa-t-il. J'en suis un... » Mais il suivit tout de même l'élégante robe noire, monta derrière elle un escalier un peu trop étouffé de tentures, pénétra dans un autre boudoir.

— Cette dame est là, murmura la gérante en montrant une porte. Elle avait chaud. Elle a désiré se reposer... Dois-je vous annoncer ?

— Non, laissez-moi.

Seul, ayant verrouillé la porte, il s'assit un instant ; sa gorge serrée lui coupait l'haleine. Mais déjà le désir de l'aventure nouvelle s'affirmait en lui, plus fort que la honte. Pauvre aventure, certes, agencée par de bases complaisances, avilie par le salaire. Pourtant, derrière cette porte, quelque chose palpitait de ce mystère féminin qui, toute sa vie, avait tracassé Delzanne, l'attirant et le paralysant à la fois, lui donnant l'envie d'épreuves sans cesse renouvelées, sans l'affranchir d'une incurable timidité à provoquer la femme, à l'aborder, à lui exprimer l'admiration, le désir. Comme pour beaucoup d'amoureux, il fallait que l'entente préliminaire fût d'avance conclue par d'autres que par lui, que le fait de la conquête ne fût plus en question, qu'il ne risquât pas d'être repoussé. Alors les femmes ne l'intimidaient plus ; il savait même leur parler et les faire parler ; plusieurs le trouvaient à leur goût et lui disaient, sincèrement : « Vous devez avoir une petite amie qui vous adore... »

Oui, derrière cette porte, un peu de l'adorable mystère féminin se cachait, et lui, Delzanne, allait s'en emparer. L'inconnu étreindrait l'inconnue... et puis tout s'effacerait comme dans une fantasmagorie, comme dans un rêve... Cela ne passait-il pas en élégance tant de liaisons avachies par l'habitude, dénouées dans les querelles, ou simplement dans la lassitude et l'ennui ?



Figurez-vous, Monsieur .. une étrangère.

Il se remit debout rasséréné. Il sourit en évoquant le boniment de la dame en noir : « Comtesse... comtesse espagnole... Pourquoi toujours ce battage d'exotisme ou d'aristocratie ? Il y a donc des gens que ça aiguillonne ? »

Il ouvrit la porte. Voici ce qu'il vit :

Une vaste chambre à deux fenêtres, stores baissés et rideaux tirés pour masquer la lumière du jour, qui, cependant, filtrait par le double entre-bâillement. A gauche, un large lit de milieu, point défait, recouvert d'un dessus de dentelle blanche. Et, sur cette dentelle, une femme étendue, tournant le dos, de qui l'on ne voyait que les cheveux bruns, une ligne de nuque, le moulage du corps un peu replié sous un « kimono » de soie à ramage rose, les chevilles enrésillées de mailles noires, et les deux petits pieds croisés, sans chaussures.

Bien que Delzanne eût lieu d'être blasé sur de telles mises en scène, celle-ci lui valut une agréable surprise. Vraiment, on ne pouvait mieux simuler l'aventure merveilleuse, rêvée par tous les amants, d'être le prince, l'éveilleur d'une Belle-au-Bois-dormant. Si capiteuse que fût l'illusion, il se défendit d'en être dupe. « C'est une frime, pensa-t-il ; elle ne dort pas... » Il s'amusa pourtant à jouer son rôle dans la comédie. Il avança sur la pointe du pied... Le gracieux corps roulé dans le kimono rose ne bougea pas. Alors il fit le tour du lit et, sans approcher encore du chevet, essaya de distinguer le visage. La dormeuse — sincère ou simulatrice — le cachait de son bras replié ; on n'entrevoyait, sous la chevelure également partagée, qu'un bout du front, la pointe d'un sourcil, le haut d'une joue. L'autre bras s'allongeait mollement vers le bord du lit ; par l'ouverture de la large manche de soie rose, l'œil de Delzanne en suivait la ligne jusqu'à l'épaule, et il en distinguait assez pour comprendre que, sous ce voile souple, la dormeuse était nue.

Afin de la réveiller ou de lui donner l'occasion de mimer l'éveil, il saisit un des rideaux de fenêtre, et lentement, prenant son temps, le releva par-dessus l'attache de l'embrasse. Il entendit que l'inconnue remuait ; il devina qu'elle se mettait sur son séant et s'arrangeait une attitude qu'il lui laissa le loisir de préparer. Puis, tout d'un coup, il se retourna.

— Vous...

— Vous...

Le même mot leur explosa des lèvres, au même instant, et les pétrifia l'un devant l'autre. Charlotte Ponceteau avait ramené instinctivement contre son col les bords du kimono rose ; ses prunelles ambrées se rivaient sur celles de Delzanne, qui avait reculé vers la fenêtre. Chacun des deux ne trouvait aucune parole à dire et comprenait que l'autre n'en dît point. Leurs yeux ne parvenaient pas à se quitter. Ceux de Delzanne signifiaient l'effarement, le désastre : mais ils sondaient tout de même les yeux de Charlotte avec une curiosité de juge, et Charlotte comprit qu'ils lisaient dans les siens... Et d'abord ces yeux de femme prise au piège dirent la surprise, la déroute, l'envie de fuir... Puis brusquement, Delzanne y lut — et cela lui fit peur et horreur — l'espoir insensé d'échapper au danger en captant qui la capturait, en enlaçant l'homme dans son affreux secret. Oui, Delzanne, merveilleusement lucide durant les quelques secondes que dura la scène, comprit cela très nettement. Les mains de Charlotte lâchèrent le col du pagne, qui s'échancra mollement, largement. Ses paupières jouèrent sur ses yeux : l'inquiétude s'y fondit dans un muet appel, encore anxieux, mais convaincu de son pouvoir, à demi rassuré déjà.

Delzanne put se rendre plus tard le témoignage que la tentation ne l'effleura même pas. Dans cette crise aiguë et brève, il ne pensait qu'à Ponceteau ; il éprouvait une horreur comparable à celle qu'il eût ressentie s'il eût trouvé sa propre femme à la place où il trouvait Charlotte. Il recouvra la parole pour bégayer :

— Mais allez... allez-vous-en donc !

Le regard de Charlotte se durcit. Sa bouche remua comme si elle allait parler. Son mat visage s'empourpra... Soudain, elle bondit à terre, de l'autre côté du lit ; les jambes gantées de noir voltigèrent, touchèrent le sol ; le kimono rose s'engouffra dans la porte brusquement ouverte. Delzanne fut seul dans la chambre.

Quelques minutes plus tard, il se re trouva marchant à pas mesurés, à pas d géomètre qui résout un problème, sous le platanes de l'avenue Friedland. Et d'abor cette attitude méditative ne correspondit aucune méditation. Assommé par le choc im prévu, il ne pensait exactement à rien. I avait fui, comme une maison qui brûle l'hôtel de la rue Lord-Byron, bousculant l dame en noir, qui essayait de le retenir qui voulait lui arracher une promesse d discrétion. « Elle espérait bien qu'un hom me comme lui ne causerait pas de scan dale... Ces rencontres-là sont bien ennuyeu ses, mais on ne peut pas empêcher qu'ell n'arrivent, quelquefois... » Cheminant sa hâte, il commença de rassembler ses idées.

« Voilà... C'est formidable !.... La fem me de Ponceteau !... Ah ! la gueuse,



— MAIS ALLEZ... ALLEZ-VOUS-EN DONC !

gueuse !... Après deux années de mariage !... Et ce n'est pas son coup d'essai, bien sûr ! Avec quelle impudence de professionnelle elle a repris son aplomb... Et cette façon de me provoquer !... Parbleu ! si j'avais cédé, elle était tranquille : j'étais son complice ; elle me tenait. Tandis qu'à présent c'est moi qui la tiens. Et qu'elle n'aille pas s'imaginer que j'aurai des scrupules à la démasquer ! »

Des scrupules là-dessus, vraiment il n'en ressentait guère. L'insulte, le dommage subi par Ponceteau le touchaient comme s'il les avait endurés lui-même. Et il lui semblait intolérable que la femme de Ponceteau, dépositaire du nom et de l'honneur de son ami, pût continuer ce commerce abominable, risquer de se trouver quelque jour face à face avec un camarade, un chef, une relation de Ponceteau, qui n'auraient sans doute rien de plus pressé que de raconter la chose à tout le monde...

« Donc une seule solution acceptable : que Ponceteau la renvoie le plus tôt possible et divorce sous un prétexte quelconque. Il souffrira certainement ; mais il souffrirait bien davantage d'un scandale public, toujours à craindre. Et puis je serai là pour le consoler, pauvre vieux Robert. N'a-t-il pas vécu douze années à Paris célibataire et heureux ? »

La séduisante reprise de la vie à deux, rien ne les séparant plus, fit aussitôt flotter sa pensée, qui glissa tout doucement à imaginer leur future cohabitation... « Un autre appartement, plus gai, plus moderne... Refaire le mobilier... Remplacer la mère Govain par une gouvernante très expérimentée ; adjoindre un groom pour le service... Nous sommes bien assez riches, lui et moi, pour nous payer un peu de confort ! » Il se surprit en plein dans ces projets ; il rougit en constatant qu'il les accueillait avec une sorte de délectation morose. Comme il avait l'âme honnête, il fut aussitôt désemparé. Le conflit de devoirs s'affirma en lui, non pas comme une brillante matière à controverse, mais plutôt comme une crise douloureuse, analogue aux luttes internes de l'organisme : le calcul trop gros qui pénètre dans le vaisseau trop étroit du néphrétique. Sa souffrance en devint bientôt si intolérable qu'il ne put continuer à marcher. Il héla un fiacre et se fit ramener rue des Saussaies.

Là, tantôt roulé sur un canapé, tantôt effondré sur un fauteuil, tantôt piétinant dans son cabinet et dans son salon, il subit, une heure durant, de véritables angoisses de parution sans accoucher d'un projet définitif. Il s'efforçait pourtant, tendait toutes ses facultés de penser et de vouloir. Suivant une habitude où se prolongeait son passé d'élève scientifique, à mesure qu'une évidence se manifestait à lui, il la notait. Ainsi inscrivit-il successivement les apophtegmes suivants, après les avoir jugés indiscutables :

« Premièrement : Je n'ai nul devoir envers Charlotte en tant qu'isolée de Robert. Elle n'est mon amie à aucun titre. Elle ne s'est point confiée à moi. Tout ce que je lui dois, je le lui dois à cause de Robert. Je ne peux donc pas hésiter entre son intérêt et celui de Robert.

« Secondement : Si c'est trahir Charlotte que d'avertir son mari, c'est trahir Robert que de ne pas l'avertir. La chose répugnante serait de continuer à fréquenter Robert avec ce secret-là sur la conscience, et de m'asseoir à leur table, entre elle et lui... Ah ! non ! par exemple ! je ne ferai pas ça !

« Troisièmement : Je ne dois pas me laisser entraver par le scrupule que je sers mon intérêt en dénonçant Charlotte et que je verrais avec plaisir Charlotte et Robert divorcer. Ce n'est pas exact. Ce divorce me fera beaucoup de peine, parce qu'il en fera à Robert. En outre, Robert est fort capable de m'en garder rancune. Mais c'est mon devoir... c'est mon devoir !

« Quatrièmement... »

La liste des notes s'allongea ainsi, jusqu'au moment où Delzanne s'aperçut qu'il était près de cinq heures et demie. Or, vers six heures, Ponceteau quittait la rue Saint-Lazare — où se trouvaient les bureaux du Crédit mutuel. De là, il descendait, par un itinéraire invariable, jusqu'à la place de l'Opéra. S'il n'avait pas rencontré Delzanne montant au-devant de lui, Delzanne l'attendait au café du Cercle militaire.

Aujourd'hui, dans son désarroi, dans son angoisse, dans l'incertitude de son devoir, Delzanne se sentit incapable d'affronter son ami. Mais Ponceteau, s'il ne le trouvait pas au Cercle, s'inquiéterait, voudrait s'informer rue des Saussaies. Delzanne, pris de panique, courut vers sa chambre à coucher, empila dans un petit sac quelques objets de toilette, puis, ayant annoncé à Mme Govain, consternée, qu'il s'absentait pour vingt-quatre heures, il se fit conduire à la gare Saint-Lazare. Bien que six heures n'eussent pas encore sonné,

il se dissimulait dans l'angle du fiacre, comme un malfaiteur, crainte d'être aperçu par Ponceteau. De la gare, il téléphona au Cercle militaire un message pour son ami ; qu'il viendrait sans faute au Crédit mutuel le lendemain après midi... Son message expédié, il prit le premier train pour Versailles et alla s'installer à l'hôtel des Réservoirs.

La vieille cité royale offrit à ses méditations, par cette calme et chaude soirée, les espaces de ses trop larges avenues, ses rues muettes, sa place d'Armes, son parc, tout ce cadre démesuré où fait si mince figure la vie contemporaine, même depuis que le snobisme parisien l'a élu pour villégiature. Delzanne se coucha tout de suite après dîner, convaincu qu'il ne fermerait pas l'œil de la nuit, tellement il se sentait empêtré dans ce problème : dire ou ne pas dire.

« Seulement, pensait-il, grâce à l'obscurité, grâce à l'immobilité, je réfléchirai mieux. »

A peine au lit, il s'endormit pesamment, ne rêva pas. Quand il se réveilla le lendemain matin, avant d'avoir ressaisi le volant de sa pensée il s'étonna de sentir poindre en lui quelque chose qui ressemblait à une timide allégresse...

« Pauvre vieux Robert ! je le dorloterai bien... Auprès de moi, il oubliera... Et s'il tient absolument à la vie en ménage, eh bien !... il se remariera !... »

Son parti était pris : il allait tout raconter à Ponceteau.

« Oh ! je sais bien que j'y risque quelque chose. Elle se défendra. Elle est capable d'inventer des horreurs sur moi !... Nous verrons bien qui croira Robert, d'elle ou de moi... »

Maintenant qu'il était décidé, l'ardeur de son entreprise lui fouettait le sang. Il se promena dans le parc jusqu'au déjeuner. Après le déjeuner, il rédigea trois ou quatre brouillons ; puis, enfin, la lettre définitive pour Ponceteau. Car il avait arrêté de lui remettre un rapport écrit. « Ainsi, se disait-il, je ne risquerai pas d'être interrompu, de dévier ; et je ne dirai que le juste et le nécessaire. » En réalité, il ne pouvait s'imaginer racontant à Ponceteau, face à face, la scène de la rue Lord-Byron.

Il prit le train vers quatre heures, fut à la gare Saint-Lazare à cinq. Aussitôt, sa lettre dans sa poche, il gagna le Crédit mutuel. Tout le personnel l'y connaissait comme « l'ami de M. Ponceteau ». Il monta droit au bureau de celui-ci, et, avisant le garçon de l'antichambre :

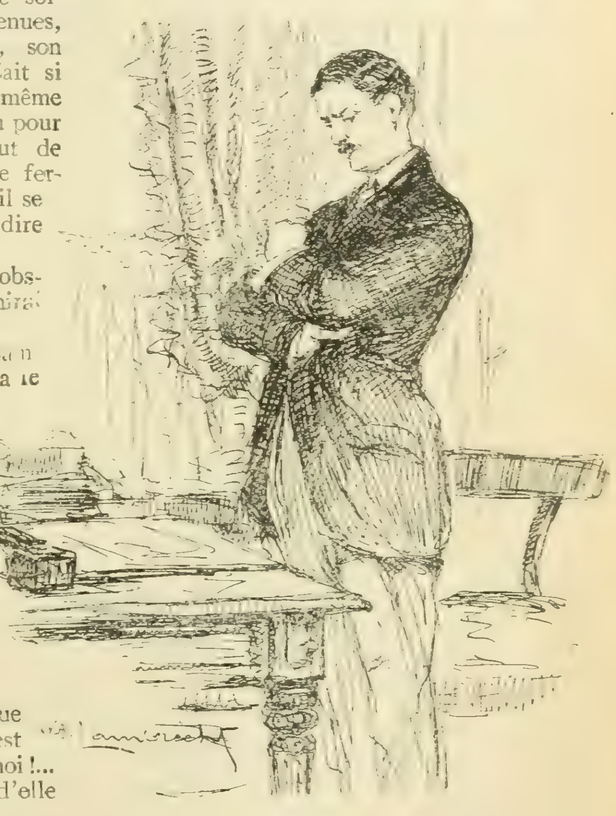
— M. Ponceteau est là ?

— Oui, monsieur Delzanne.

— Il est seul ?

— Oui, monsieur Delzanne. Vous pouvez entrer.

— Non, reprit Delzanne arrêtant l'hom-



— Je ne peux donc pas hésiter entre son intérêt et celui de Robert.

me qui se levait de sa chaise pour l'introduire. Je n'ai pas le temps de le voir. Remettez-lui seulement ce mot en mains propres, tout de suite.

— Entendu, monsieur Delzanne.

Le garçon prit la lettre. Dès qu'il l'eut vu pénétrer dans le bureau du directeur, Delzanne se sauva comme un incendiaire qui vient de jeter une fascine allumée dans une grange.



CHARLOTTE AVAIT UN ESPRIT NET, MAIS COURT.

* * *

Depuis vingt-quatre heures, depuis la scène de la rue Lord-Byron, Charlotte Ponceteau vivait dans l'état d'une belette qui flaire, tout au fond de son terrier, un relent de fumée, et tend tout son effort instinctif à choisir entre l'asphyxie ou la fuite périlleuse.

Charlotte avait un esprit net, mais court. De son éducation entre un père besogneux et une mère légère, elle n'avait recueilli ni sensibilité ni moralité. Ce qu'elle avait vu de ses yeux, au foyer de ses parents, l'avait dégoûtée par avance de la vie galante ; il ne lui en restait pas moins, inculqué dans l'âme, que le luxe est nécessaire au bonheur d'une femme, que le travail ne le donne pas, et que les hommes sont prédestinés à y pourvoir. Or, ce qui lui répugnait dans la galanterie, ce n'était pas la soumission d'un instant au caprice des hommes : elle avait des sens inertes, incapables de désir comme de dégoût. Mais elle avait souffert pour elle-même du mépris que l'homme marque presque infailliblement à l'esclave passagère qu'il paye de ses deniers... Aussi, dès la quinzième année, s'était élaboré dans la tête étroite, mais bien ordonnée de la jeune fille, un plan de carrière exécuté ensuite avec méthode et énergie : le métier honorable, le mariage avec un homme mûr et bien posé, la galanterie réduite au strict indispensable et dissimulée comme un mal secret.

Si Ponceteau eût été vraiment riche, Charlotte, peut-être ne l'eût jamais trahi. Elle n'avait de fantaisie que pour la toilette, pour le luxe de la maison, pour les plaisirs chers de Paris : spectacles, pesage aux courses, restaurants coûteux... Lourde corvée pour elle, ces tête-à-tête avec des inconnus, une fois par semaine, deux fois au plus ! Justement parce qu'elle s'y rendait selon ses besoins d'argent et à contrecœur, elle ne se sentait nullement coupable envers Ponceteau. N'en profitait-il pas comme elle, après tout ? « Ce n'est pas avec les neuf cents francs par mois qu'il me remet qu'on peut entretenir un intérieur élégant, une table fine, une femme bien mise pour sortir avec soi, sans connaître jamais le moindre tracas pour une note de fournisseur ! » Ponceteau était certainement l'être que Charlotte aimait le mieux au monde : elle lui savait gré de l'avoir épousée sans chercher de détours, tandis que d'autres, avant lui, proposaient tout, sauf le mariage. Oui, autant qu'elle pouvait aimer quelqu'un, elle aimait son mari

— comme une chatte ronronnante aime le foyer et le maître du foyer. Quand à Delzanne, c'était un bon compagnon dans les parties en trio, où il payait toujours plus que sa part, sans compter les cadeaux dont il comblait Charlotte. Elle appréciait, en outre, son utilité pour occuper Ponceteau. Grâce à lui, Ponceteau ne déjeunait guère à la maison, rentrait seulement pour dîner et passait au moins deux soirs par semaine au Cercle. Ce qui laissait à Charlotte le loisir nécessaire pour administrer le domaine mystérieux de sa vie.

La rencontre avec Delzanne, rue Lord-Byron, cette surprise en flagrant délit par l'homme qu'elle eût le moins souhaité rencontrer, lui fit l'effet d'une injustice du sort, d'un désastre immérité... « Mais il ne parlera pas, ce serait trop ignoble... » Elle se persuada qu'un honnête homme ne peut dénoncer une femme, ni surtout (ainsi exprima-t-elle sa pensée) « faire perdre sa situation à une femme qui ne lui a rien fait ». Pourtant l'angoisse lui pinçait le cœur : Delzanne n'était pas un homme pareil aux autres : il s'était dérobé à l'invite qu'elle avait esquissée. Avait-il refusé ou n'avait-il pas compris ? De toute manière, c'était inquiétant.

Le soir de la mauvaise aventure, elle attendit son mari dans l'anxiété, mais parée à tout, les muscles du visage contractés ; elle imaginait sans relâche, malgré elle, le choc avec Ponceteau averti, interrogateur.

D'ailleurs elle ne prépara pas de plan de défense ; c'est un jeu masculin que ces échafaudages, à l'avance, de questions et de réponses hypothétiques. La femme, plus instinctive, compte sur les événements. Elle a une première ligne de retraite : nier. Après, on avise. Les larmes, les nerfs, les caresses... Elle pensait au fond : « Quoi qu'il arrive, Robert ne se passera pas de moi... Alors !... » Dès qu'il rentra, elle comprit qu'il ne savait rien encore. Il parla tout de suit de Delzanne, mais sur un ton de confidence ironique :

— Satané Louis !... Croirais-tu qu'il m'a fait faux bond à déjeuner d'abord, et puis, ce soir, une affaire l'oblige à quitter Paris vingt-quatre heures, me dit-il. Je les connais, ses affaires... Des jupons, encore...

Il raconta à sa femme leur conversation de la veille tandis qu'ils fumaient leurs cigares. S'il avait eu la moindre perspicacité, il aurait connu le trouble de Charlotte à ses rires exagérés, à ses distractions soudaines, à ses répliques vagues. Mais personne n'était moins connaisseur de femmes que Robert Ponceteau, outre que l'irréprochabilité de la sienne était un dogme dans sa vie, comme la fidélité de Delzanne.

Tandis qu'il bavardait, Charlotte se demandait si le départ momentané de Delzanne devait la rassurer ou l'inquiéter. Mieux eût valu, évidemment, Delzanne retrouvant Ponceteau comme à l'ordinaire, et qu'il ne lui eût parlé de rien... Avec son flair de petite bête traquée, elle pressentit, à une heure où Delzanne lui-même ne l'avait pas choisie, la solution qu'il choisirait : la lettre. Angoissée par cette divination, elle n'eut plus la force de prolonger la soirée : prétextant une migraine, elle entraîna Ponceteau à se mettre au lit de bonne heure, et n'eut un peu de paix que quand l'ombre les enveloppa tous les deux, elle



ELLE GUETTA LONGTEMPS A L'AVANCE LE RETOUR DE SON MARI.

blottie contre son géant comme dans un sûr asile.

Tout le lendemain, elle ne bougea pas de chez elle. Dans sa solitude, elle sentait, de plus en plus, s'épaissir l'atmosphère d'asphyxie. Et pourtant rien de nouveau. Si Delzanne avait été à Paris, elle fût allée le voir, elle lui eût écrit. Mais, évidemment, il se dérobait exprès. Vers quatre heures,

n'y tenant plus, elle téléphona à son mari sous le prétexte d'une course urgente qu'il risquait d'oublier. Elle entendit sa bonne voix naturelle, et fut rassurée... « Il n'a pas vu Delzanne... Delzanne n'a pas écrit... » Vingt-quatre heures avaient passé depuis le face-à-face tragique sans amener aucun événement. Elle commença d'espérer.

Penchée au balcon de sa chambre, qui surplombait la rue Raynouard, elle guetta longtemps à l'avance le retour de son mari. Un fiacre automobile arrêta devant la porte. Ponceteau en descendit et s'embarrassa, s'attarda quelque temps à payer le chauffeur. Charlotte comprit que la crise allait éclater, que son mari savait ; jamais il ne revenait de la banque qu'à pied ou en « métro ». Sa réelle énergie se ramassa soudain en elle. Elle regagna sa chambre, la volonté cabrée, la bouche scellée sur son secret, toutes ses forces instinctives de défense ramassées pour la lutte.

Ponceteau entra dans la chambre quelques instants après, si rouge, si essouflé qu'il pouvait à peine parler. Rien qu'à voir sa face en congestion et à entendre son souffle court, elle sut qu'elle ne courait pas de danger immédiat, le danger des coups, du meurtre.

Il tomba lourdement sur un fauteuil bas qu'il fit gémir.

— Ecoute, balbutia-t-il sans préambule. Je crois que Delzanne devient fou.

Elle eût voulu se forcer à sourire, répondre des mots indifférents : « Ah ! Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a fait ? » Mais les gros yeux bleus inquiets de Ponceteau l'intimidaient. Elle ne dit rien, et ne bougea pas.

Ponceteau, en apparence plus décontenancé qu'elle, poursuivit :

— Oui... Il déraille, notre ami. D'abord, l'autre soir, cette discussion sur les femmes... Il y a mis une âpreté, une passion... Et puis, tu as remarqué ? tout le reste de la soirée, aux Ambassadeurs, comme il était sombre, hargneux... Hier donc, il me téléphone pour m'avertir qu'il ne déjeunera pas avec moi ; je trouve à six heures, au Cercle, un message m'informant qu'il s'absente pour vingt-quatre heures, sans indiquer l'endroit où il va... Avec moi, cette cachotterie, à quoi ça rimait-il ? je te le demande... Bon ! Ce matin, à déjeuner, pas de Delzanne ; c'était prévu. L'après-midi, au Crédit mutuel : toujours pas de Delzanne. J'étais en train de contrôler le relevé journalier des dépôts, quand, vers cinq heures, mon garçon de bureau entre et me remet une lettre. Delzanne venait de l'apporter, puis s'était esquivé sans crier gare.

A ce moment seulement, Ponceteau tira la lettre de sa poche, la montra à Charlotte sans la déplier. Et il poursuivit, plus gêné, plus hésitant :

— La voilà... Après l'avoir lue, je me suis pris la tête dans les mains et je me suis dit : « Voyons, voyons, qui des deux est en train de devenir maboul, Delzanne ou moi ?... » Je ne pouvais pas croire que ce que je lisais avait été écrit par Delzanne. Pourtant, il n'y a pas de doute.

Il déplia la lettre ; puis, cherchant ses mots, coupant ses phrases de silences :

— Ma première idée a été de jeter cette... cette élucubration au panier... de ne pas t'en parler. Néanmoins... comme elle te... comme elle te met... comme, enfin, il y est question de toi...

— De moi ? fit assez naturellement Charlotte, qui s'était ressaisie, rassurée par le ton de son mari.

N'avait-il pas l'air de s'excuser ?

— Oui, et de quelle façon ! répondit-il en essayant de rire.

Mais son rire cassa dans sa gorge et finit comme un sanglot.

— Lis donc ! fit Charlotte nerveuse.

— Tu ne m'en voudras pas ?

— Allons ! lis... ou donne-moi la lettre !

— C'est cela... lis toi-même.

Il lui tendit le papier, et, tandis qu'il s'épongeait le front avec son mouchoir, Charlotte lut, articulant les mots à demi-voix.

« Mon vieil ami,

« Je vais te faire beaucoup de peine. Pour que je m'y décide, il faut (tu le comprendras) que je considère mon devoir comme bien impérieux. Après de longues heures d'indécision, l'évidence de ce devoir s'impose à moi.

« Il s'agit de Charlotte. Détache-toi d'elle sur-le champ ; quitte-la. Elle est indigne de toi. Elle te déshonore secrètement, et le déshonneur peut devenir public d'un instant à l'autre. Si je te parle ainsi, tu comprends bien que *je suis sûr*. Pardonne-moi le coup que je vais te porter : J'ai rencontré Charlotte dans un de ces

endroits de rendez-vous dont précisément nous parlions l'autre soir. Cette rencontre a eu lieu hier, vers quatre heures, 13 *bis*, rue Lord-Byron.

« Je n'ai pas eu le courage de te dire cela de vive voix. Mais, bien entendu, je prends vis-à-vis de Charlotte la responsabilité de ce que j'affirme. Confronte-moi avec elle si tu le juges utile.

« Après t'avoir fait remettre la présente lettre, je rentrerai chez moi; je n'en sortirai pas de la soirée, à moins que tu ne me fasses mander. Et demain aussi je serai à ta disposition... Veux-tu le conseil de mon amitié? Fuis ta maison et viens tout de suite auprès de moi. Rien ne sert de traîner, de discuter. Tu ne peux pas rester le mari de Charlotte. Viens ; je t'attends. Mon affection, qui te cause ce mal bien à contre-cœur, ne demande qu'à te consoler.

« Tout à toi bien tristement,

« LOUIS DELZANNE. »

Ayant achevé sa lecture, Charlotte n'eut pas à chercher une réplique adroite : ce fut son mari qui parla tout de suite.



CHARLOTTE LUT, ARTICULANT LES MOTS A DEMI-VOIX.

— Tu comprends bien, dit-il précipitamment, que cela ne m'a causé aucune inquiétude... ni même aucune... émotion...

à ton sujet. J'ai la plus grande confiance... Je suis parfaitement tranquille.

Son pauvre visage, pâle maintenant comme celui d'un patient qu'on opère, sa bouche convulsée, ses yeux désorbités démentaient ses paroles. Charlotte, sans autre art de défense que d'obéir absolument à son instinct, le laissait parler, ne l'aidait pas, ne protestait pas. A bout de force, il perdit pied : il ne sut plus que dire, comment formuler les interrogations qui lui brûlaient le cœur et la langue, après avoir déclaré qu'il était tranquille, qu'il ne croyait pas à ce que racontait la lettre ?

Il balbutia :

— Ce qui m'inquiète, c'est Delzanne... Evidemment, il tourne à la folie... l'abus des femmes, probablement... Cela devient son idée fixe... Il ne voit plus que des histoires de femmes dans tout.

— Delzanne est un drôle, fit sèchement Charlotte.

— Oh ! ma chérie... tu ne penses pas qu'il ait pu, dans son bon sens...

— Delzanne est un voyou abject, accentua Charlotte. S'il est devenu gâteux à force de courir, ça ne l'excuse pas... Prendre pour la femme de son ami une coquine quelconque, entrevue dans un endroit suspect — je suppose que c'est ce qui a dû arriver — puis écrire tout chaud une dénonciation au mari... tu m'avoueras que c'est un genre de gâtisme dangereux pour ceux et pour celles qu'il fréquente...

— Mais oui ! interrompit Ponceteau la figure subitement éclairée... C'est évidemment ce qui est arrivé. Il a été trompé par une ressemblance...

— Peu importe, reprit Charlotte qui avait lancé cette hypothèse à tout hasard et qui ne la sentait pas très solide. Quand ses yeux lui auraient montré ce qu'il te dit, il aurait dû ne pas le croire, puisqu'il me connaît. Et quand même il en aurait été sûr, c'est encore quelque chose d'ignoble que de dénoncer une femme.

— Cependant... risqua Ponceteau.

— Oui, quelque chose d'ignoble, répéta Charlotte avec une ardeur sincère... Mais je sais bien ce qu'il poursuit, ton ami. Nous séparer à tout prix... pour te reprendre... Parbleu ! sans toi il n'est qu'une moitié d'homme ! Il a besoin de toi pour ne pas crever d'ennui et de dégoût... besoin de ton intelligence, de ton activité, de ta bonté. Ainsi, depuis que tu m'as épousée, il me hait...

— Mais non, Charlotte.

— Mais si, mais si ! Nous avons des intuitions, nous autres femmes. Ce n'est pas avec des cadeaux et des politesses qu'on nous donne le change. Je te dis que Delzanne m'écraserait s'il le pouvait. Par tous les moyens, en sournois qu'il est, il a essayé de te détourner de moi...

— Je t'assure que jamais...

— Est-ce qu'avant-hier même, oui, le soir du dîner ici, il n'a pas essayé de t'insinuer que les dactylographes, les employées de commerce, enfin toutes les jeunes travailleuses qui s'habillent proprement sont des gourgandines ? C'est toi-même qui me l'as raconté. Oui, je sais bien, il me mettait à part... Toutes mes pareilles, des gourgandines, sauf moi... Le truc est cousu de fil blanc. Et toi, nigaud, tu n'as même pas compris qu'il attaquait ta femme...

— Si j'avais compris cela, tu peux compter que...

— Je n'en doute pas... Mais il a dû se rendre compte que sa petite infamie d'insinuation n'avait pas réussi... Alors, mécontent (tu as vu sa tête, toute la soirée, aux Ambassadeurs), il a cherché quelque chose de plus direct. Comment une femme peut-elle prouver qu'elle n'était pas, à telle heure, tel jour, dans une maison de rendez-vous ? Delzanne ne risquait donc rien en m'accusant. Si cette maison existe réellement et que tu fasses une enquête, il est bien clair qu'on niera m'y avoir reçue ; mais si tu es soupçonneux, tu penseras que cela ne prouve rien... Alors... toute notre vie... même si tu as confiance en moi, même si tu m'aimes, tu garderas ce soupçon écœurant... Ah ! c'est bien joué. Et il n'est pas si gâteux que cela, ton camarade. Il est même très malin... très malin... mais rudement malfaisant.

Elle s'était montée, montée tout en parlant, et l'explosion de larmes parut toute naturelle au bout de cette période haletante, ardente. Ponceteau courut à elle, prit dans ses mains de géant la petite tête brune, la releva, baisa les yeux et les joues noyés, et baisa la bouche fiévreuse qui se dérobait en balbutiant :

— Non, non... je sais bien que c'est fini... tu ne m'aimeras plus comme avant, tu ne peux pas !

— Mais je te jure que si... Je ne crois pas à cette idiotie, je n'y ai pas cru une minute.

— Tu ne m'aimeras plus, c'est fini.

Il fallut qu'il l'assît sur ses genoux, qu'il la calmât par des assurances de foi

et de tendresse. Plus il se dépensait ainsi, plus il se sentait solidaire de sa femme, irrité contre celui qui, pour une apparence fortuite, avait condamné Charlotte et la faisait souffrir. Il eut envie de voir Delzanne le plus vite possible ; il imagina leur entrevue ; il l'injuriait ; il avait envie de le frapper. Soudain Charlotte se redressa, les yeux secs :

— J'espère bien, fit-elle, que Delzanne ne remettra plus les pieds ici et que tu n'auras plus de rapports avec lui...

— Si tu l'exiges, dit Ponceteau d'une voix où Charlotte perçut de l'indécision.

— Je n'exige rien. Je n'ai le droit de rien exiger. Mais, si tu es capable de serrer encore la main de l'homme qui m'a insultée, c'est qu'entre lui et moi tu as fait ton choix. Et alors — c'est bien entendu — garde-le !...

Elle se leva comme pour sortir. Son mari la retint.

— Voyons, sois raisonnable... Il ne s'agit pas de choisir entre Delzanne et toi. Mais quant à ne pas le revoir... tu comprends que je ne peux pas empocher cette lettre et rompre sans demander d'explications.

— Pourquoi ?

— Parce que j'aurais l'air de souscrire à cette calomnie dégoûtante... et même... j'aurais l'air d'un mari complaisant, à qui cette lettre n'a rien révélé de nouveau, qui savait, mais qui est embêté qu'on sache, et qui se tient coi.

— Par exemple ! Delzanne te connaît.

— On ne se connaît jamais... La preuve, c'est que je n'aurais jamais cru Delzanne capable d'écrire ce papier. Il l'a écrit, pourtant. Pourquoi l'a-t-il écrit ? Mettons que tu aies deviné juste, qu'il désire nous séparer et que ça l'ait induit à t'accuser à la légère. Crois-tu que les choses puissent se terminer de cette façon entre lui et moi ? Je veux la rétraction formelle de cette infamie-là. Ou bien il me la donnera, ou bien...

Son geste accentua la menace. Charlotte fut inquiète. Tout à l'heure, bercée par son mari comme une enfant, elle avait cru esquiver l'orage. Voilà qu'il revenait, plus menaçant. Contre ce nouveau péril elle se sentit moins d'assurance.

— Laisse donc ce fou et son papier, dit-elle. Qu'est-ce que cela nous fait, les divagations de Delzanne ? Moi, je t'assure que cela ne m'agite guère, pourvu que tu n'y croies pas. Sème-le et que tout soit dit.

Elle lui jeta ses bras autour du cou :

— Je ne veux pas que tu le revoies, fit-elle. Vous vous disputerez... Tu seras violent. Si vous alliez vous battre ! Ah ! mon chéri ! mon chéri ! Je ne veux pas que tu risques ta vie pour des folies pareilles.



— JE NE VEUX PAS QUE TU LE REVOIES

Ne me quitte pas ! Ne revois par Delzanne. Je te le défends !

Elle essaya d'échauffer, comme tout à l'heure, l'émoi tendre de son mari. Ponceteau perçut-il vaguement quelque chose de dissonant dans ces protestations ? Ou bien le sentiment de l'outrage s'exaspéra-t-il, justement, parce qu'on essayait de l'apaiser ? Il se dégagea.

— Sur ce point-là, ma petite Charlotte, dit-il, les femmes n'ont pas voix au chapitre. Je ferai ce que je dois faire. Rien ne m'en empêchera.

Elle comprit qu'il était buté : sur les questions d'honneur, de respectabilité, elle le savait intraitable. Le désespoir commença de la glacer : elle regarda en rond autour d'elle avec des yeux d'effroi, comme un animal cerné. Ponceteau, tout à son désir de revanche contre Delzanne, aiguillonné par le besoin de savoir, d'être renseigné, ne s'aperçut même pas qu'elle souffrait. Il eut même hâte d'être délivré d'elle, délivré de ses efforts pour le retenir, de ces appels à la lâcheté par quoi les femmes, sans s'en rendre compte, irritent les hommes.

Elle se débattit encore :

— Ne me laisse pas... Si tu me laisses seule ce soir, je sens qu'il va m'arriver malheur.

— Mais non, mais non, il ne t'arrivera rien. Je ne passerai pas la nuit chez Delzanne. Dix minutes d'explication, et cela suffira. Je reviendrai aussitôt ; je te le promets.

Il reprit son chapeau. Il s'approchait de la porte, le front tout soucieux de l'entrevue prochaine. Relevant les yeux, il fut frappé de l'air d'affolement de Charlotte.

— N'y va... n'y va pas, gémit-elle.

— Voyons, reprit-il un peu agacé, sois raisonnable et attends-moi, ici, paisiblement. Il ne s'agit pas de duel entre Delzanne et moi. Il s'agit que Delzanne rétracte formellement ses allégations contre toi. Il le fera certainement, parce que c'est faux.

Charlotte essaya un dernier, un débile effort.

— Mais s'il est devenu détraqué, comme tu l'as cru d'abord ?

— S'il est détraqué à ce point-là, il faut l'enfermer. A tout à l'heure !

Son chapeau sur la tête, il ouvrit la porte. Comme il allait sortir, il entendit ce mot derrière lui, aussi faible qu'un souffle entravé par les dents :

— Reste !...

Il se retourna. Charlotte, d'un pâleur grise, haletante comme dans la fièvre, dit :

— Reste !... C'est vrai.

— Qu'est-ce qui est vrai ? questionna Ponceteau, à voix basse, lui aussi, et gagné par la terreur qui se dégageait de Charlotte.

— Ce qu'il a mis sur sa lettre... Ah ! ne me tue pas... Robert... au secours !...

Elle eut la sensation que le grand corps de son mari allait s'abattre sur elle et l'écraser. Mais le grand corps chavira tout près d'elle, tournoya, comme frappé d'apoplexie. Pourtant Ponceteau ne tomba pas, il s'arc-bouta des deux mains, courbé en avant, au rebord d'une table, dans la posture un peu comique d'un passager qui perd pied sur le pont d'un navire qui tangue. Le chapeau roula par terre. Charlotte le ramassa, en lissa instinctivement la soie avec sa main, le posa sur une chaise, comme si elle eût voulu désarmer, par des gestes de soumission, le justicier qu'elle ne quittait pas des yeux. Ponceteau redressait doucement sa haute taille, tâtant ses reins à la façon d'un homme qui se relève sous un éboulement. Son regard vague parut terrible à Charlotte :

— Ne me tue pas, implora-t-elle. Ne me fais pas de mal. Je vais t'expliquer.. Ce n'est pas ce que tu crois, ni ce que Delzanne a cru.

Il se taisait et la regardait. Ces yeux clairs, ce petit front net, ce nez fin, le fruit de cette bouche entr'ouverte, ces bandeaux, ce buste, ces bras, tout ce corps, joie de sa chair, son bien, sa chose, sa compagne aimée... alors, cela mentait ? C'était le masque de quelque chose de fourbe et d'ennemi ?... Ses idées se démantibulaient dans sa tête ; il ne comprenait plus. Un flux de chagrin submergea sa poitrine... Charlotte le vit si ébranlé qu'elle reprit un peu de courage. Elle ne craignit plus la mort ni les coups qui défigurent.

— Je te jure que je n'ai jamais été qu'à toi... Je te le jure. Laisse-moi avouer ce que j'ai fait... Après, tu me jugeras...

Il balbutia, la langue empâtée :

— Tu as rencontré Delzanne dans cette maison !

Et il la regardait toujours, avidement, comme un objet nouveau pour lui, sans écouter ses paroles. Sa Charlotte, tendre et chatte avec lui, dont il pensait : « Elle n'a pas pour deux sous de tempérament !... » Sa Charlotte, là-bas, se domestiquant à des vices raffinés !... Il balbutia :

— Ce n'est pas possible...

Charlotte s'empara du mot :

— Mais oui, c'est impossible ! te tromper m'est impossible, même si je le voulais. Je l'ai encore constaté hier, justement, là-bas..

— Tu as été dans cette maison ! répéta

Ponceteau comme s'il ne lui restait plus que cette idée.

Il retomba sur la chaise où il s'était assis tout à l'heure. Charlotte osa se rapprocher.

— Je vais tout t'avouer, lui dit-elle avec une volubilité entre-coupée. Je ne dis pas que tu n'aies rien à me pardonner... Oh ! non... bien sûr... Mais pas de t'avoir trompé. Cela, je te le jure... Tu feras de moi ce que tu voudras, tu me chasseras, tu me tueras : mais je vais tout t'avouer... cela me soulagera.

Il ne dit rien ; elle se força à le regarder dans les yeux, afin que ce qu'elle disait parût croyable.

— Voilà... J'ai eu la sottise, l'automne dernier, de m'endetter... oui... d'une somme assez grosse... Une seule dette, en une seule fois... Hors de ça, nous ne devons pas un centime... C'est cette fourrure, te rappelles-tu ? cette étole de zibeline que j'ai achetée en octobre. Je t'ai dit qu'elle coûtait deux mille francs. Elle en coûtait cinq mille...

— Cinq mille francs !

— Oui... C'était de la folie, je sais bien. Mais que veux-tu ? J'aime la toilette... j'aime à te faire honneur quand je sors avec toi. J'avais économisé deux mille francs, que j'ai donnés comptant ; pour le reste, j'ai signé des billets à échéance, de trois mois en trois mois. J'ai pu payer, en janvier, huit cents francs. En mars, j'ai payé cinq cents francs avec quelques jours de retard. Croirais-tu que j'ai repris ma machine et que j'ai fait des travaux de copie, toutes les après-midi, pour m'acquitter !... Seulement, c'est la morte-saison pour les dactylographes à présent. Et, pour le dernier billet, qui échoit demain, j'ai eu beau m'escrimer et m'ingénier : il me manquait sept cents francs.

— Mais tu n'avais qu'à me dire la vérité ! s'écria Ponceteau, distrait malgré lui de son angoisse par le drame domestique, le petit drame d'argent que sa femme lui contait.

— Je n'osais pas. Je ne voulais pas te causer de souci... Tous mes moyens de me procurer de l'argent étaient épuisés : j'avais même emprunté sur des bijoux à moi. Il me manquait toujours sept cents francs... Alors je me suis rappelé ce qu'une manucure où je vais chaque semaine m'avait dit à plusieurs reprises : « Si vous avez besoin d'argent, venez me voir... » J'ai eu l'imprudence d'y aller. Elle m'a entortillée je ne sais comment... Qu'elle me présenterait à une personne très sûre. Que ça n'engageait à rien... Qu'il y a des étrangers âgés qui se contentent de déjeuner avec une dame, de l'embrasser dans les cheveux ou sur les mains, et qui lui font tout de même un magnifique cadeau... J'ai cru cela, moi... que veux-tu ?... je ne connais rien à toutes



— Si vous avez besoin d'argent, venez me voir

ces sales manigances. Et puis j'étais acculée à mon échéance, il fallait trouver l'argent.

Elle s'interrompit. La salive lui manquait, car elle avait parlé vite. Et vraiment sa volubilité même parait de vraisemblance ce qu'elle disait, qui n'était du reste pas inventé, mais seulement transposé de date, — l'histoire de son initiation, plusieurs années avant de connaître Ponceteau.

— Après ? questionna le mari.

— J'ai donc été... où cette manucure m'envoyait... Je n'ai d'abord rien vu de suspect : un petit hôtel bien meublé, une dame en noir qui m'a répété les affirmations de la manucure. « Mais oui, ma chère enfant... Tous les hommes ne sont pas des grossiers, des manants, comme vous le pensez. Il y en a qui ne désirent que l'amitié des femmes, tout au plus quelques privautés paternelles... Et puis il y a aussi des viveurs qui ont abusé de la vie, qui sont tout à fait inoffensifs, et qui désirent pourtant la gaieté et l'élégance d'une jeune amie auprès d'eux... » Pendant qu'elle me racontait ces histoires, une femme de chambre nous apportait des coupes et du champagne frappé. Il faisait très chaud. J'ai accepté de boire...

— Ah ! malheureuse ! s'écria Ponceteau, remué jusqu'au fond des entrailles par ce récit simple, tragique par sa simplicité même et qui avait une odeur de vérité.

Interloquée par l'exclamation de son mari, Charlotte avait perdu le fil.

— Mais va donc, va donc ! fit-il impatient.

— Alors, — reprit-elle, un peu réconfortée parce qu'elle gagnait visiblement sur l'adversaire, — alors... je ne sais pas si c'était de boire glacé, par cette chaleur... ou bien s'il y avait quelque drogue mêlée au champagne... mais peu de temps après avoir bu... comme nous continuions à causer, j'ai senti que la tête me tournait, que j'étouffais. Il m'a semblé qu'on me délaçait, qu'on m'emportait. J'ai perdu connaissance...

— Les misérables ! haleta Ponceteau dressé debout. Est-ce que, pendant ton sommeil...

— Non ! non !... n'ai pas peur, mon chéri... je te dis qu'il ne s'est rien passé de mauvais, rien du tout... Tu vas voir...

Et se coulant vers lui, car elle le devinait maintenant prêt à la recueillir, à la défendre, presque à la consoler :

— Seulement... ta chérie a eu bien peur, bien peur. Ne la bouscule pas... Sois bon pour elle.

Il la serra dans ses bras d'une étreinte ardente et brève, puis la lâcha. Des larmes coulaient de ses bons yeux bleus.

— Vite, vite, dis-moi comment tout cela a fini.

— Tu ne devines pas ? répondit Charlotte comprenant qu'il ne fallait pas abuser du dramatique. Je suis revenue à moi étendue sur un lit, dans une chambre très confortable... les rideaux des deux fenêtres tirés de manière à y maintenir une demi-obscurité. Je n'avais pour tout vêtement qu'un très joli kimono japonais en soie rose. Mes idées ne se débrouillèrent pas tout de suite... Puis je me rappelai... la chaleur... le champagne... Sans doute on avait dû me déshabiller, m'étendre... Mais quelle idée bizarre de m'ôter jusqu'à ma chemise !... Enfin, puisque j'étais seule... Juste au moment où je me disais ça, voilà qu'un des rideaux est relevé... et qui est-ce que je vois en train de me dévisager ?

— Delzanne ? interrompit Ponceteau.

— Oui... Delzanne...

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Mais rien... ni moi non plus... Nous nous sommes regardés, aussi ahuris l'un que l'autre. Il a reculé contre son rideau... Moi, j'ai bondi de dessus le lit, j'ai couru à la porte, je me suis sauvée... Tout cela a duré... pas même une minute... pas même une demi-minute... quelques secondes... La dame au champagne me guettait ; elle a essayé de recommencer un boniment, mais je l'ai menacée de la police, de mon mari... Quand elle a compris à qui elle avait affaire, elle m'a fait rendre mes vêtements... Je me suis rhabillée en hâte et je suis partie. Voilà.

Ils étaient debout l'un devant l'autre, le mari et la femme, les yeux dans les yeux. Les larmes du mari n'étaient pas encore séchées sur ses joues. Il respirait à grands traits comme un homme qui a pensé se noyer et qui remonte à la surface de l'eau. Elle, sa poitrine se soulevait et s'abaissait rapidement, comme après une course rapide : mais son visage était rasséréné, victorieux.

— Est-ce que tu crois, dit-il, que Delzanne était complice ?

— Oh ! sûrement non. Je te dis qu'il était aussi ahuri que moi.

Ponceteau claqua de la langue contre le palais.

— Quelle fatalité que ç'ait été lui, justement, qui...

Et soudain, s'interrompant et tout de suite s'embarrassant dans sa phrase :

— Mais... si ce n'avait pas été Delzanne... est ce que tu... enfin... qu'est-ce que tu aurais fait ?

— Je me serais sauvée exactement de la même manière... Oh ! Robert, comment peux-tu imaginer ?...

— Pourtant, insista Ponceteau soucieux et prenant de la distance, tu savais bien que ce n'était pas des femmes que tu allais rencontrer dans cette maison... Tu acceptais... au moins en principe... d'être mise en rapport avec des hommes... peut-être avec un vieux millionnaire répugnant... ou avec une loque de débauché... Dis, tu acceptais ça ?

Elle courba la tête.

— Tu as raison de me gronder... Je t'ai dit que j'avais perdu la tête, à cause de ce billet menaçant. Mais, au fond, tu n'avais rien à craindre. Rien que de voir un homme, Delzanne ou n'importe qui, seul avec moi dans une chambre... J'aurais plutôt sauté par la fenêtre.

Plus près de lui, très humblement, elle murmura :

— J'ai compris là que je ne pourrais pas supporter même le frôlement... même l'approche d'un autre que toi... Gronde-moi, punis-moi, renvoie-moi si tu veux... Mais dis-moi que tu crois ce que je te dis.

Il s'assit d'un air las et murmura :

— Je ne dis pas que je ne te crois pas. On a évidemment abusé de ton ignorance, de ta crédulité. Quel ennui ! Nous étions si heureux.

Elle vint s'accroupir à ses pieds, comme une esclave.

— Nous serons heureux tout de même, mon chéri. Qu'est-ce qui peut nous empêcher d'être heureux ? Pas un homme ne m'a touché le bout du doigt... je suis toute pareille à ce que j'étais avant-hier... ta petite femme à toi, rien qu'à toi. J'ai fait une démarche folle : comme tu dis, j'ai été abusée. Mais, grâce à Dieu, je me suis tirée de tout cela sans y laisser un cheveu...

— Comme tu arranges les choses ! fit Ponceteau en souriant tristement.

Il était cependant touché par ce que le raisonnement de sa femme contenait de plausible et de net. Il ne cacha pas ce qui persistait à le tourmenter :

— Et Delzanne ?

— Eh bien !... Delzanne... on lui expliquera... Puisqu'on s'aime... je n'ai rien fait de mal, cela restera entre lui et nous.

— C'est juste, répéta Ponceteau, on lui expliquera.

Il ressentait maintenant une profonde lassitude de tout ce débat ; il était mentalement courbaturé par tous ces chocs martelant sa sensibilité depuis l'heure où il avait lu pour la première fois la lettre de Delzanne. Charlotte perçut cette lassitude, et que ce n'était plus la peine de dépenser des arguments ni des inventions. Elle saisit la bonne tête congestionnée par les larmes et l'embrassa, d'abord comme une enfant qui a commis une peccadille et qui veut rentrer en grâce, puis, insensiblement, comme une amante qui veut le pardon suprême de son seigneur, le pardon après quoi tout reproche est vain, non avenu, un peu ridicule. Tout d'un coup, Ponceteau l'écarta :

— Ainsi, c'est Delzanne qui a raison ! s'écria-t-il. Il y a des femmes, les femmes d'honnêtes nigauds comme moi, qui attendent les malins comme lui, avec un peignoir rose pour vêtement, étendues sur un lit...

Et la ressaisissant par les épaules, baissant la voix :

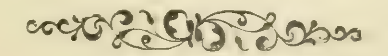
— Il ne t'a pas vue, dis... il ne t'a pas vue... j'espère ? Tu me comprends ?...

Il la secouait, violent, menaçant... Elle n'eut pas peur. Elle sentait poindre le désir sous cette brutalité jalouse ; elle se laissa secouer, livrant son corps et sa figure de tout près, de tout près.

— Mais réponds, réponds... fit-il, l'aplatissant presque contre lui, tant il la serrait.

Et déjà il ne savait plus lui-même s'il voulait la corriger ou la caresser.

Elle ne dit non qu'avec les yeux, avec un geste menu des épaules... Et aussitôt elle se sentit emportée dans les bras qui tout à l'heure avaient pensé la tuer, emportée comme une petite chose débile, une petite chose à la merci... mais qui, tout de même, triomphait.





ROBERT FUT RESSAISI POUR CHARLOTTE D'UNE ARDEUR DE JEUNE MARI.

IV

Après une tornade comme celle où venait de tourbillonner le couple Ponceteau, et quand le mari a donné à la femme le seul pardon qui compte vraiment pour elle, la complicité resserre momentanément l'union entre les époux.

Robert fut ressaisi pour Charlotte d'une ardeur de jeune mari. Charlotte, ayant craint la mort sous des poings formidables, goûta une volupté imprévue, inusitée, à la violence de cette reprise amoureuse. Elle s'y prêtait, espérant chasser les idées noires, les soucis qui assombrissaient encore le front de son mari. Elle tremblait qu'il ne remâchât les explications qu'elle lui avait fournies et que le doute ne lui revînt insidieusement.

Elle se trompait. Ce n'était pas le souci de sa femme qui obscurcissait Ponceteau. C'était le souci de son ami.

Il pensait à Delzanne, qui lui inspirait à la fois de la rancune et de la crainte, ces deux sentiments hostiles mêlés au besoin de le revoir, de se confier à lui, de se faire consoler et rassurer par lui. Il se surprenait sans cesse à imaginer cette rencontre nécessaire et la conversation qui s'ensuivrait. Quand Delzanne, mis au courant des révélations de Charlotte, aurait dit : « Tout cela n'a décidément aucune importance ; n'y pensons plus... », Ponceteau sentait que la vie reprendrait son cours habituel : un cauchemar aurait passé, puis le grand jour l'aurait chassé...

Oui, mais cette conversation avec Delzanne, il fallait l'amorcer : Ponceteau n'osait pas. Pour innocente que fût Charlotte, au fond, Delzanne avait vu Charlotte dans une posture humiliante, dans un endroit honteux. Delzanne n'avait pas douté de la culpabilité de Charlotte. Delzanne avait dénoncé brutalement Charlotte... En évoquant tout cela, Ponceteau arrivait à susciter en lui un élan de colère : mais l'estime pour le caractère, pour la véracité et la sincérité de Delzanne, il ne suffisait pas d'un élan de colère pour l'en débarrasser. La foi en la fidélité de Delzanne, la foi au dévouement de Delzanne, c'était trop ancien dans sa vie, c'était trop tissé avec

son passé, cela faisait partie de lui. Et même quand il essayait de s'approprier les mots de Charlotte : « Delzanne est un drôle... On ne dénonce pas une femme... » il n'arrivait pas à mépriser son ami. Delzanne pouvait se tromper sur les apparences, se tromper même sur la conduite à tenir en une conjoncture délicate. Il ne pouvait ni vouloir tromper Ponceteau ni vouloir son dommage.

Ponceteau ne parlait pas de Delzanne à Charlotte, et Charlotte évitait de questionner son mari sur ce qu'il comptait faire avec Delzanne. Elle haïssait Delzanne, elle l'eût détruit si elle l'eût pu sans danger. Au moins eût-elle volontiers tenté de le détruire moralement dans l'opinion de son mari ; si elle ne s'y risquait pas, c'est que sa première défense instinctive avait été d'accuser Delzanne : et, après, il avait bien fallu avouer que, sur le fait lui-même, ce n'était pas Delzanne qui avait menti. Ne pouvant combattre Delzanne, elle s'était même un instant demandé, après la scène de l'aveu, si elle n'irait pas le trouver, le prier, au nom même de l'affection qu'il portait à Ponceteau, de ne pas déposer contre elle, de confirmer l'explication que son mari acceptait. Elle n'osa pas affronter Delzanne ; elle se rappelait trop de quel regard il avait repoussé l'invite muette et cynique qu'elle avait tentée rue Lord-Byron... Non, décidément, mieux valait attendre, faire la morte : son instinct lui suggérait que, repris par elle comme il l'était, Ponceteau ne resterait pas l'ami de Delzanne.

Ils se brouilleraient infailliblement : elle n'avait qu'à laisser faire.

Ponceteau, quatre jours durant, hésita, discuta avec lui-même, élucubra au bureau trente brouillons de lettres pour Delzanne, qu'il brûla ensuite comme des papiers compromettants. La journée finie, quand il sortait du Crédit mutuel, il se croyait résolu à aller trouver Delzanne au Cercle militaire : il en prenait le chemin, accélérait le pas... Soudain, le courage lui manquait ; il n'atteignait même pas la place de l'Opéra. Pourtant, à mesure que les jours s'accumulaient, la nécessité d'en finir s'affirmait.

« Si je romps purement et simplement avec Delzanne, sans explication, j'ai l'air d'encourager sa calomnie. Il faut qu'il sache que la pauvre enfant a été, en somme, plus victime que coupable... et que son crime se réduit à une grave inconséquence. »

Une grave inconséquence ! L'instant où ces trois mots surgirent dans son esprit pour caractériser l'acte de Charlotte fut décisif. Ils ne lui étaient pas encore venus ; les penser lui fut un soulagement... Une grave inconséquence ! Oui, c'était cela qu'il fallait dire à Delzanne, en propres termes. Cela signifiait tout et préparait toute l'explication. Et un ami peut dire à son ami, sans compromettre sa femme : « Ma femme a commis une grave inconséquence. »

Cette illumination l'éblouit devant sa table de travail, à la banque. Il était trois heures après midi. Aussitôt il écrivit à Delzanne :

« Ne t'étonne pas si, depuis ta lettre, tu n'as rien reçu de moi. J'ai fait une enquête précise. Je tiens à te dire, dès à présent, que tout se réduit, de la part de *qui tu sais*, à une grave inconséquence. Attends-moi tout à l'heure au Cercle. J'y viendrai en sortant du bureau et je te fournirai les explications complémentaires.

« P... »

Il envoya l'un des grooms de la banque porter chez Delzanne ce billet qui lui paraissait d'une allure excellente, net et ferme, ne contenant aucun reproche, mais dépouillé cependant de toute expression amicale. Il quitta le bureau un peu plus tôt que de coutume, ayant à présent hâte d'en finir. Comme un invincibe talisman, il emportait sa formule : une grave inconséquence. Il lui semblait qu'elle lui assurait l'avantage dans l'entretien, et il se réservait de faire sentir à Delzanne que lui aussi, par cette dénonciation à l'aveuglette, s'était montré non moins inconséquent que Charlotte.

Il y avait juste six personnes au café du Cercle militaire quand il y pénétra. Un très jeune homme, quelque sous-lieutenant, feuilletait l'*Annuaire*, devant un vermouth intact. Quatre messieurs grisonnants — dont le capitaine Marguson — jouaient au bridge dans un angle de la grande salle. Dès le seuil, Ponceteau aperçut Delzanne, assis près du balcon, dans l'embrasure de la dernière fenêtre. Il fut frappé de sa mine : Delzanne, pâle et creusé, semblait relever de maladie. Cette misère physique de son ami le bouleversa, émut son cœur, avant qu'il eût préparé une attitude. Del-

zanne, le voyant venir, s'était levé : ils se serrèrent la main. Delzanne dit avec un sourire un peu gêné :

— Je ne savais plus que penser. Je croyais que tu ne voulais plus me voir.

Ponceteau balbutia :

— Il m'a fallu réfléchir... tu comprends... me renseigner. Restons-nous ici pour causer ?

— Nous y sommes aussi bien qu'ailleurs, répliqua Delzanne. Personne ne s'occupe de nous ; nous n'avons qu'à ne pas trop élever la voix... Le bruit de l'avenue empêchera qu'on nous entende.

Il avança une chaise à Ponceteau et s'assit lui-même. Tous deux se regardaient avidement, avec un chaud réconfort de se retrouver après s'être crus perdus l'un pour l'autre.

— Mon pauvre vieux, fit Delzanne... Je t'ai fait de la peine.

— Ça, répliqua Ponceteau, tu peux le dire ! Et tu aurais peut-être mieux fait de te tenir tranquille.

— Alors, tu m'en veux ?

Delzanne dit ces mots d'un ton si anxieux, et sa figure parut si désespérée, que Ponceteau fut compatissant :

— Je ne t'en veux pas, répliqua-t-il, parce que tu as cru bien faire. Mais, franchement, avec la meilleure intention du monde, tu as été un peu léger... un peu brusque.

Delzanne ne protesta pas : il était trop heureux d'entendre à nouveau Ponceteau lui parler, de regarder sa bonne figure congestionnée, sa calvitie, ses clairs yeux bleus, sa grosse moustache jaune. Il écoutait à peine les paroles qu'il lui disait. Il aurait voulu l'embrasser. Les journées et les nuits qu'il venait de passer, se croyant définitivement brouillé avec son ami, avaient été trop amères. Tout valait mieux que de recommencer une si dure épreuve. Et lui-même, dans sa détresse, avait trop regretté sa démarche pour ne pas souscrire aux plus sévères appréciations.

Ponceteau, agréablement surpris de cette soumission, se rengorgea : la conversation s'engageait comme il l'avait souhaité ; il prenait l'avantage. Pour fournir les détails explicatifs, il se rapprocha de Louis et baissa un peu la voix, mais il garda le ton d'un homme qui condescend, qui dit : « Voilà comment les choses se sont passées », sans admettre la controverse, — et qui d'ailleurs trouve la matière trop dénuée d'importance pour y dépenser beaucoup de mots.

Il dépêcha vivement l'histoire de l'étole de zibeline, de la dette, du billet. Delzanne écoutait sans rien répondre, sans interrompre, mais avec un intérêt si poignant, une curiosité si avide, et surtout un tel air de bonne foi, que peu à peu le narrateur en éprouva de la gêne et qu'une secrète inquiétude, mêlée à une vague irritation, diminuant son assurance, ralentit peu à peu son débit. Il commença de tâtonner, de chercher ses mots ; ses yeux évitèrent les yeux écarquillés de Delzanne.

— Alors... cette manucure... (on devrait arrêter les femmes pareilles et les enfermer...) cette gredine de manucure a fait croire à la pauvre Charlotte qu'elle lui procurerait la somme nécessaire par des relations qu'elle avait... Tu comprends ?

— Oui, oui, je comprends très bien, répliqua Delzanne.

Le ton de cet acquiescement fut si indécis que le malaise de Ponceteau s'en accrut. Et tout à coup l'impossibilité de rapporter exactement la confidence de Charlotte lui apparut. Dire que Charlotte avait accepté d'être mise en relations avec des bienfaiteurs masculins, qui la respecteraient tout en la tirant d'embarras... non, pas moyen de proférer cela devant Delzanne !... Il sentit qu'il rougissait, qu'il perdait le fil. Crainte d'hésiter ou de laisser deviner son embarras, il se jeta dans une traverse. Il arrangea l'histoire, il l'adapta à Delzanne, comme Charlotte l'avait adaptée à lui-même.

— Voilà donc ma pauvre Charlotte qui, sur les indications de la mégère, s'en va rue Lord-Byron, croyant y trouver une prêteuse sur gages, tu comprends ?... une femme qui lui aurait escompté son billet en prenant, par exemple, des bijoux ou la zibeline en nantissement ? Tu me suis bien ?

Delzanne fit « oui » de la tête. Mais sa figure convulsée révélait un malaise égal à celui du narrateur. A partir de ce moment, Ponceteau fut conscient qu'il contait en déroute, incapable de rassembler son sang-froid, écoutant lui-même ce qu'il disait avec une sorte de stupeur, pensant : « Mais c'est idiot... ce que je dis là... ça n'a aucune vraisemblance... » écoutant aussi, malgré lui, les propos de la table de bridge voisine, une querelle entre un bridgeur et le capitaine Marguson au sujet d'une « renonce » à cœur... Comme on dit

en argot de théâtre, il « boula » toute la fin de l'histoire.

— Après avoir gavé la malheureuse avec du champagne drogué, on a profité de son sommeil pour lui enlever ses vêtements, l'affubler de ce pagne de soie à ramages roses... Cela t'explique tout, n'est-ce pas ?... La pauvre gosse dormait bien innocemment, sans savoir même où elle était, quand ton irruption dans la chambre l'a rappelée à elle et l'a mise en déroute. Voilà...

Il s'arrêta, à bout de salive et d'haleine, comme un coureur au sommet d'une côte. Une seule chance pouvait alors, entre les deux amis, sauver encore la situation : que ni l'un ni l'autre ne parlât plus de quelque temps, qu'ils se donnassent l'un à l'autre le loisir de reprendre leur assiette, après l'épreuve qu'ils venaient de subir, l'un en racontant, l'autre en écoutant... Delzanne, plus subtil, plus sensible aux nuances, se garda de proférer un mot. Mais Ponceteau, qui n'avait aucune finesse, ne sut pas tolérer ces secondes silencieuses. Il lui fallut l'acquiescement, l'approbation de Delzanne. Et, comme il était mécontent, il l'exigea avec brusquerie.

— Eh bien ! tu es là comme une bûche ! Tu ne dis rien. Réponds !... Puisque je me donne la peine de t'expliquer...

Delzanne sursauta comme si on le secouait dans un somme. Il balbutia :

— Qu'est-ce que tu veux que je réponde ?... J'ai bien compris. Je te remercie. C'est évident...

L'agacement de Ponceteau s'accrut :

— Tu dis ça comme pour me faire plaisir. Je ne suis pas un enfant. On dit : c'est clair... ou : ce n'est pas clair... On dit oui ou non. On ne fait pas cette tête de jésuite.

Delzanne ne bougea pas, ne haussa même pas les épaules ; il constatait l'irritation croissante de son ami et voulait à tout prix éviter de le surexciter, non par peur des injures, mais parce que, sous l'excitation de Ponceteau, il devinait la souffrance intime, le doute au sujet de Charlotte, l'humiliation devant lui... Malheureusement, Ponceteau, monté, furieux contre lui-même, n'arrêtait plus.

— Je te préviens que je n'admets pas qu'on goguenardise sur ce que je dis... Et ton attitude, je suis bien obligé de le déclarer, n'est pas du tout ce que j'attendais.



RESTONS-NOUS ICI POUR CAUSER ?

— Prends garde, fit à demi-voix Delzanne. On t'écoute.

Il montra du coin de l'œil la table de bridge où, effectivement, la partie semblait suspendue.

— Je me f... qu'on m'écoute, reprit Ponceteau, qui cependant baissa le ton. Ce que j'ai à te dire, tu l'entendras. J'estime que tu as commis, en dénonçant Charlotte sans preuve, un acte... enfin, un vilain acte...

— J'ai fait mon devoir, interrompit Delzanne, dont les joues se colorèrent d'un vif afflux de sang.

— Ce n'est jamais le devoir d'un honnête homme que de dénoncer une femme. En tout cas, si tu avais un peu de cœur...

— Robert...

— Si tu avais du cœur, maintenant que tu sais la vérité, tu m'aurais déjà prié de te mener à Charlotte, pour lui demander pardon à genoux. Au lieu de ça, quand j'ai pris la peine de te renseigner à fond, tu fais le sceptique, celui à qui on n'en compte pas...

— Mais je te certifie...

— Non, non, mon petit... je te connais, et j'y vois clair. Tu veux me faire comprendre que tu n'es pas ma dupe... que les choses ne se sont pas passées comme me l'a dit Charlotte, mais comme tu l'as dit dans ta lettre...

Il s'emballait de plus en plus : il haussait la voix ; les « chut » de Delzanne ne parvenaient plus à le contenir. Toute la tablée de bridge s'était levée et suivait la scène. Ponceteau se dressa debout, si agité par la colère que sa chaise, dont il tenait le dossier, martelait le plancher.

— Alors, moi, je suis un idiot ? Un mari qu'on berne ? Je souris et j'empoche ? Mais dis-le donc que je suis ça, puisque tu le penses — et il s'approcha de Delzanne immobile, et il lui mit son poing énorme à deux doigts de la figure. — Dis-le, que j'en suis un... Dis-le donc !...

Delzanne n'avait plus qu'une pensée :

« Il est fou ; il va faire quelque chose d'irréparable. »

— Tu n'oses pas le dire, tout de même, cria Ponceteau.

Et comme les bridgeurs s'approchaient, Marguson en tête, il perdit toute maîtrise de soi.

— Venez voir, capitaine, venez voir un pleutre qui insulte les femmes... Oui, un pleutre, un pleutre, — répéta-t-il dans la face de Delzanne, à présent debout lui-même et blême sous les injures. — Tu ne veux pas répondre ? Tu ne veux rien dire ? Eh bien ! tiens ! tiens !...

De deux « directs » formidables, il envoya Delzanne rouler par terre, avec la chaise, qui se brisa. Aussitôt les quatre joueurs de bridge s'élancèrent entre eux, les empêchant de se joindre à nouveau. Delzanne se releva, livide, frémissant ; le capitaine Marguson le retint par la manche. Les trois autres joueurs entraînaient Ponceteau, encore furieux, qui criait à Delzanne :

— Et si, par là-dessus, tu veux un bon coup d'épée, je ne te raterai pas...

— Mon cher Delzanne, fit obligeamment le capitaine, lâchant la manche — car il le voyait désespéré, mais calme — je suis à votre disposition pour demander raison à cette brute.





Charlotte sur ce lit infâme, le corps à peine caché.

V

Rien n'entraîne mieux la conviction que l'action ; il n'y a pas d'exemple d'une armée, à la veille d'une bataille, suspectant l'équité de la cause qu'elle défend. Pareillement l'homme qui, dans la dispute, passe des arguments aux coups, souvent ne recourt à l'action brutale que pour affermir sa conviction battue en brèche. Ayant frappé Delzanne, recevant les témoins de Delzanne, constituant les siens, vivant enfin ces quarante-huit heures ardentes qu'un duel sérieux suscite dans la vie d'un civil pour qui se battre n'est pas un incident professionnel, Ponceteau ne consentit pas un instant à discuter dans son for intérieur l'indignité de Delzanne, ni, par suite, la sincérité de Charlotte... Cette lueur de doute qui l'avait ébloui comme un zig-zag d'éclair tandis qu'il racontait l'aventure, au café du Cercle, avait disparu sans laisser de trace ; il ne consentait même plus à se la rappeler. Car, si Charlotte avait menti, Delzanne eût été dans son droit de ne se pas laisser convaincre, et alors lui, Ponceteau, n'avait plus qu'à faire des excuses Il fallait absolument que Delzanne, comme il le lui avait craché à la face, fût un pleutre et un menteur, que Charlotte fût une victime. Il étouffa donc toutes les velléités de réflexion, de retour en arrière, que lui suggéraient, dans les profondeurs de sa conscience, le sens du vraisemblable et sa vieille amitié. Il les étouffa comme un criminel s'assied sur le coffre-fort où il a enfermé sa victime agonisante, mais pantelante encore et capable d'un sursaut. Contre Delzanne, il prit son point d'appui sur Charlotte... Il se grisa d'elle, un peu honteux de constater que toute cette histoire de corruption la lui rendît plus désirable. Et il percevait aussi, depuis la querelle, qu'il ressentait contre Delzanne une jalousie physique ; il lui en voulait d'avoir vu Charlotte sur ce lit infâme, le corps à peine caché. Il était harcelé maintenant par la pensée que peut-être les yeux de Delzanne lui avaient volé, de sa femme endormie, plus que celle-ci ne le soupçonnait elle-même...

« Qui sait depuis combien de temps il était dans cette chambre ? N'a-t-il pas abusé de ce sommeil sans défense, au moins pour gaver ses yeux ?... Et puis, quand elle s'est levée du lit pour s'enfuir, tout affolée... »

Il ne put se retenir de sonder Char-

lotte sur ce point précis par des questions indirectes. Charlotte, merveilleusement perspicace pour démêler ce qui la concernait, se garda bien de l'apaiser. Malgré une discrétion de convention, elle avait vite compris que Delzanne et son mari allaient se battre ; le duel serait mauvais pour Delzanne : Ponceteau était tellement plus redoutable ! Mais il fallait que Ponceteau restât en proie à la colère, cette colère qui le rendait irrésistible comme un fléau de la nature, comme le vent ou la grêle. Elle ne négligea rien pour l'aiguillonner. Aux questions détournées qu'il lui posait, elle répondit avec maladresse voulue. « Assurément, ce kimono était moins un vêtement qu'un ornement... Oui, il faisait très chaud, et elle avait pu se découvrir un peu en dormant, oh ! presque pas... Comment elle avait sauté du lit ? Mais, ma foi ! comme une femme qui a peur, assurément sans mesurer ses mouvements... » Ponceteau ne poussait pas l'interrogatoire plus avant ; mais, après de telles réponses, elle l'entendait gronder dans sa gorge, tout en la broyant de caresses qui ressemblaient assez à des corrections.

Cependant, durant les deux jours qui suivirent la querelle au Cercle, les pourparlers avaient observé le puéril protocole habituel. Le capitaine et un de ses amis, le lieutenant Bosq, s'étaient mis en rapport avec les témoins constitués par Ponceteau : M. Romagny, bijoutier, lieutenant de territoriale (l'un des bridgeurs qui l'avaient entraîné), et M. de Verneaux, directeur du contentieux au Crédit mutuel. Marguson conduisit les palabres, rendues difficiles par l'exaspération de Ponceteau, qui, bien qu'offenseur, exigeait un duel à sa guise, pas un duel pour rire : quatre balles à vingt pas d'abord, puis, s'il n'y avait pas de résultat, reprise à l'épée jusqu'à infériorité constatée d'un des combattants. Delzanne demanda seulement à échanger deux balles à vingt pas ; toutes les excitations de ses témoins, avides d'émotion ou de gloire, ne le firent pas varier. Il fallut bien en passer par où il voulait. Ses témoins le trouvèrent un peu mou, un peu froid.

A la vérité, Delzanne était brave (Ponceteau ne l'ignorait pas). Mais il jugeait ce duel absurde, criminel. Jusqu'à la dernière minute, il avait espéré le mot de réparation qui lui eût permis de se jeter dans les bras de Ponceteau en lui pardonnant. Les deux coups de poing reçus ? Ils s'en étaient donnés bien d'autres, au régiment, et après, rue des Saussaies, quand ils vivaient en commun. Alors, cela n'avait aucune importance. On s'entre-bourrait comme des collégiens. Cela n'avait d'importance, aujourd'hui, que parce qu'une femme était au fond du débat. La femme, l'ennemie, la méchante paille dans l'acier loyal des amitiés masculines...

La rencontre fut fixée au mercredi matin, à huit heures, — juste huit jours après le dîner de la rue Raynouard, — dans le parc d'un hôtel de Neuilly actuellement sans locataire. Le propriétaire était M. de Verneaux. A mesure que l'échéance approchait, Charlotte témoignait à son mari une tendresse plus ardente : sans cesse auprès de lui, soudée à lui, le confortant avec une sorte d'adoration. La suprême nuit fut chaste, mais ils la passèrent étroitement enlacés : et Ponceteau sentait qu'elle voulait lui donner de la force, le rendre victorieux, par elle, pour elle... C'est qu'elle avait l'intuition que si elle le laissait seul avec ses pensées, peut-être cesserait-elle d'être la plus forte ; peut-être Delzanne reprendrait-il l'avantage, et la bataille nécessaire n'aurait pas lieu.

Le matin du duel, vers six heures et quart, comme déjà le landau attendait en bas, devant la porte, avec les témoins, Ponceteau, qui partait, attira dans un coin de la chambre sa femme émue, mais brave et confiante :

— Ecoute, Charlotte... Tu vas me répondre franchement, sans me ménager. Je ne t'en voudrai aucunement, parce que je sais qu'il n'y a pas eu de ta faute. Mais vraiment... vraiment... dans cette chambre... crois-tu que.... ce misérable... n'ait rien vu de toi ?...

Elle eut l'intuition qu'il fallait risquer tout. Elle cacha sa tête contre la poitrine de son mari, dans une attitude qui avouait déjà...

— Alors ? insista Ponceteau.

— Eh bien ! fit-elle presque à voix basse... Quand je me suis réveillée sous ses yeux... j'étais... très en désordre.

Il gémit de colère, et, la jetant de côté sans l'embrasser, il rejoignit ses témoins, tout palpitant d'un désir de meurtre.

... Sept heures d'un matin de juin, dans un des vastes jardins qui découpent l'ancien parc de Neuilly. Le jardin de M. de Verneaux est inhabité depuis plusieurs mois ; le printemps y a éclaté librement,

bousculant tout l'appareil d'artifice dont les jardins l'avaient encombré la saison d'avant. Les pelouses sont fourrées d'herbe drue et inégale, presque comme des prés campagnards ; çà et là pointe une touffe de pissenlit, un gros chardon, une pousse d'acacia. Les bords des allées ont verdi. Les fusains et les troènes lancent des jaillissements indisciplinés ; les lilas débordent leur alignement officiel et barrent certaines avenues de leur feuillage tendre. Une infinité d'oiseaux se rassemble dans quelques très vieux arbres massés à droite de l'hôtel : ils pépient éperdument, en chœur, réjouis par la fraîcheur lumineuse.

L'hôtel, du plus fâcheux style second empire, montre un corps de bâtiment central flanqué de deux pavillons ; ses fenêtres cintrées, trop rapprochées les unes des autres, surmontées d'une coquille maladroite, ont leurs volets clos. Sous une marquise de fer et de verre, en haut d'un perron étriqué, la porte d'entrée est seule ouverte, laissant voir le vestibule où les chirurgiens ont installé leur matériel de pansement.

Delzanne et Ponceteau, tous deux en redingote et chapeau haut de forme, se promènent, chacun avec son chirurgien, l'un à droite, l'autre à gauche du bâtiment, chacun évitant de franchir une sorte de frontière idéale perpendiculaire au milieu de la façade. Cependant, leurs témoins, très affairés, cherchent une place convenable pour le combat, croient la trouver, y renoncent sur quelque judicieuse objection. Delzanne ne cesse pas de regarder vers Ponceteau : il lui semble que, s'il rencontrait son regard, Ponceteau ne résisterait plus, viendrait s'excuser et se réconcilier. Mais Ponceteau évite le regard de Delzanne ; peu attentif aux conseils que lui prodigue le chirurgien, — praticien à prétentions de duelliste, — il s'hypnotise à remâcher la dernière phrase de Charlotte : « Je crois que j'étais très en désordre... » Et de se redire cette phrase, cela lui fait à chaque fois l'effet d'une piqûre excitante. Il en essaie l'action sur lui-même, coup sur coup, comme s'il craignait de manquer, non de courage, mais de colère et de haine, à l'instant du face-à-face.

Cependant, la chaleur montait rapidement, les oiseaux cessaient peu à peu de criailler dans les tilleuls et les platanes, et les quatre bonshommes en noir s'agitaient toujours, courant sur les pelouses, mesurant des longueurs d'allée, sans paraître arriver à tomber d'accord. Brusquement, tous quatre disparurent. Les adversaires et leurs chirurgiens se demandaient ce qu'ils étaient devenus, quand le capitaine Marguson reparut, annonçant que tout était prêt. Ces messieurs se battraient sur le terrain du tennis, derrière l'hôtel.



ELLE CACHA SA TÊTE CONTRE LA POITRINE DE SON MARI.

Ils s'y rendirent, soulagés l'un et l'autre d'approcher enfin du terme. De grands platanes, un mur élevé, des volières désertes et ruineuses donnaient à cet envers de l'hôtel un aspect assez mélancolique. Malgré la saison, il y faisait humide, et le tennis abandonné se veloutait de moisissure. On plaça Delzanne et Ponceteau obliquement, par rapport aux côtés du rectangle,

afin que l'œil des tireurs ne fût pas guidé par les lignes géométriques. Tout ceci s'exécuta assez vivement ; la hâte d'en finir était unanime.

Delzanne ne se décourageait pas et regardait Ponceteau. Sa figure amaigrie, d'une pâleur extrême, contrastait avec les poils noirs des cheveux et de la barbe ; mais le lieutenant de territoriale Romagny, qui lui remit l'arme chargée, constata que cet homme triste et pâle ne tremblait pas. A vrai dire, il allait à ce duel en désespéré, mais non par la crainte d'y perdre la vie : tout ce qui valait la peine de vivre, il lui semblait qu'il l'avait déjà perdu...

Ponceteau s'effaça à peine, et, comme il attendait le commandement, il rencontra enfin les yeux noirs de Delzanne fixés sur les siens. Il pensa seulement : « C'est comme cela qu'il l'a regardée... » Le désir du meurtre grisa de nouveau son cerveau surchauffé... Il entendit la question : « Etes-vous prêts ?... » Il sentit la détente sous son index, et, comme il levait le bras, il lui sembla que c'était la détente qui tirait son doigt. Un seul coup partit, entre le commandemnt « un » et le commandement « deux ».

Alors, dans ce coin moisi, entouré d'arbres immobiles, coula une petite seconde vide, d'un vide perceptible pour les acteurs et les témoins de la scène, une seconde où rien du tout ne se passa. Personne même ne remua ; huit pensées cherchèrent à comprendre ce qui s'était passé, ce qui allait se passer : on sentait cependant qu'il s'était passé quelque chose. Puis on vit Delzanne s'asseoir par terre, avec le geste tranquille et posé d'un homme qui a beaucoup marché et qui trouve un endroit propice pour une halte à l'ombre. Il s'assit sans lâcher son arme, qui n'avait pas tiré. Seulement, dès qu'il fut assis, il tomba sur le flanc. Aussitôt tous les autres, sauf Ponceteau, comme si l'enchantement de l'engourdissement se rompait, se précipitèrent vers le blessé, formèrent un groupe agenouillé où Ponceteau ne vit plus que des dos, des nuques, des semelles.

Ponceteau, lui, demeurait cloué sur place.

Dégrisé soudain de sa jalousie meurtrière, il se sentait envahi par une épouvante qui lui fit claquer les dents, qui lui suggéra l'idée de se sauver comme un voleur, profitant de ce qu'on ne faisait pas attention à lui. « Delzanne est mort, pensa-t-il, articulant à voix basse sa pensée. Je l'ai tué... » Par une sorte de retour réflexe, la pensée qui l'avait armé et soutenu, que Delzanne avait regardé Charlotte demi-nue, lui revint : et cette imagination le laissa indifférent. « Charlotte est cause de tout, » se dit-il... Un flot de rancune contre elle lui monta au cœur. Mais, autour du blessé, on se relevait. Un des chirurgiens, avec un des témoins de Delzanne, coururent vers la maison. Ponceteau fit quelques pas et rencontra M. de Verneaux qui venait à lui.

— C'est grave ? questionna-t-il.

— Parbleu ! fit M. de Verneaux. Vous avez touché sous l'épaule. Qu'est-ce que la balle a fait avec le poumon, on ne sait pas encore. C'est très embêtant.

— Mais il n'est pas mort ?

M. de Verneaux fit un geste de dénégation molle ; au même instant, M. de Romagny s'approchait et, sans regarder Ponceteau, dit à son collègue :

— Mon client voudrait parler à son adversaire.

— Vous consentez ? fit M. de Verneaux.

Déjà Ponceteau courait vers le blessé. Il était étendu sur le dos, l'épaule droite nue, hors de la chemise déchirée. On achevait le premier pansement, et une forte odeur d'iodoforme corrigeait l'odeur moisie du sol. Delzanne regarda venir Ponceteau avec les mêmes yeux anxieux, attentifs, que tout à l'heure avant le duel. Quand il vit Ponceteau s'approcher, s'agenouiller près de lui, ses yeux changèrent d'expression, se calmèrent; sa face de Christ mourant se détendit.

— Mon vieux... mon vieux... balbutia Ponceteau, qu'une brusque montée de larmes étouffait.

Delzanne ne répondit pas. Mais ses traits sourirent et les doigts de sa main droite remuèrent, appelant ceux de Ponceteau, qui les joignirent. Les quatre spectateurs de cette scène prirent des poses graves par quoi ils essayèrent de masquer leur émotion. Le chirurgien qui avait fait le pansement déclara :

— Pas d'hémorragie... Pas trop de difficulté à respirer... Pas de syncope. C'est bon signe...

Et comme son collègue revenait :

— Eh bien ? questionna-t-il.

L'auto d'ambulance urbaine sera ici dans une dizaine de minutes, répondit l'autre, qui venait de téléphoner.

Ponceteau ne cherchait pas à arrêter

le flux des larmes qui lui inondaient le visage ; il osa murmurer :

— Tu sais... Ce n'est rien... mon vieux...

Delzanne murmura :

— Oh ! si... c'est quelque chose... je le sens bien.

Un long moment, ils demeurèrent à se regarder, le meurtrier et la victime. On s'écartait d'eux, discrètement. Delzanne finit par dire, — l'on sentait que chacune des paroles qu'il prononçait lui causait un peu de douleur :

— Comme c'est bête ! Pourquoi as-tu voulu me tuer ?... Est-ce que j'ai cherché à te faire du mal, moi ?

Ponceteau se détourna en sanglotant. S'il avait eu une arme sous la main, il se serait détruit.

— Tu ne vas pas me quitter ? dit encore Delzanne.

— Non, non... je te le promets... je ne te quitterai pas un instant.

La voiture d'ambulance arrivait, évoluant jusque sur le terrain du tennis. M. Romagny prit Ponceteau à part, tandis qu'on soulevait le blessé :

— Vous m'avez chargé de renseigner Mme Ponceteau... Que dois-je faire ?

Ponceteau sursauta. Charlotte ?... Il fallait s'occuper de Charlotte dans une minute tragique, à deux pas de Delzanne peut-être mortellement atteint ?... L'idée de revoir Charlotte, de parler à Charlotte, lui fut intolérable.

— Soyez assez aimable, balbutia-t-il, pour téléphoner 69-47... que je suis sain et sauf... mais que je ne puis quitter M. Delzanne, qui est blessé... Qu'on ne me dérange pas. Dites bien qu'on ne me dérange pas ! Et merci !

Avec mille précautions, on installa Delzanne dans la voiture à croix rouge ; son chirurgien y monta avec lui. L'autre chirurgien prit Ponceteau dans son automobile ; il dut, à deux reprises, entre Neuilly et la rue des Saussaies, faire respirer des sels au géant, pris de syncopes.





Delzanne exigeait la présence de Ponceteau a son chevet.

VI

Quand Delzanne, exsangue d'avoir subi une hémorragie nouvelle au moment où on lui avait refait son pansement, fut couché, sommeillant, fébrile, dans son lit de la rue des Saussaies ; quand Ponceteau fut seul à son chevet, — le blessé exigeait sa présence, s'agitant dès qu'il faisait mine de s'éloigner pour laisser la place à l'interne de garde, — le triste triomphateur du duel mesura le désastre qui résultait pour lui de sa victoire.

Il n'avait jamais ressenti contre Delzanne qu'une brève et fortuite rancune causée par un remous de sensualité : or, dans les crises graves de la vie, maladies physiques ou angoisses morales, c'est merveille comme la sensualité est tôt vaincue, méprisée, oubliée. L'être raisonnable qui a agi inconsidérément sous son empire pense : « Comment ai-je pu, pour si peu de chose ?... » Auprès de ce mourant fiévreux, Ponceteau, redevenu lucide, constata que Delzanne était, dans sa vie, un élément plus nécessaire, plus essentiel que Charlotte. Il choisit : ne jamais revoir Charlotte, s'il le fallait, mais que Delzanne ne mourût pas, que lui-même ne portât pas l'horrible remords d'avoir supprimé l'être qu'il chérissait le plus au monde. Par une réaction intellectuelle qui suivit la réaction des nerfs, il examina en juge instructeur ce qui avait été la cause initiale de tout : l'aventure de Charlotte, sa rencontre avec Delzanne rue Lord-Byron.

Par le seul fait qu'à l'heure présente le courant de sympathie entre Delzanne et lui était non seulement rétabli, mais échauffé, monté par la pitié, la douleur, le regret. à une ardeur inusitée, Ponceteau vit, comme on voit un objet posé devant soi, en pleine lumière, la vérité, déjà aperçue par lui quand il faisait son récit au café du Cercle. Seulement, au Cercle, cette vérité l'avait enragé contre Delzanne ; à présent, elle l'armait contre Charlotte. Assis sur un fauteuil bas, trop bas pour sa haute taille et qui le forçait à relever les genoux ; dans cette chambre qui sentait l'iodoforme, où le grand soleil d'un midi de juin était atténué par les persiennes demi-fermées ; écoutant l'haleine difficile de Delzanne et souffrant lui-même chaque fois que cette haleine s'engorgeait. Ponceteau se disait, avec une âpre insistance à se meurtrir le cœur, comme s'il eût voulu se punir :

« Toute l'histoire de la zibeline, du champagne et du guet-apens ne tient pas debout. » Et il sentait peu à peu, autour de lui, comme un réseau de mensonges, de complicités inavouables entre sa femme et des proxénètes ; toute une sale écume de

Paris se déversait chez lui, dans son ménage ; il en respirait l'odeur corrompue... La manucure... la dame en noir... ce n'étaient pas des inventions de Charlotte, celles-là ! Elles existaient en chair et en os ; elles étaient sans doute des familières de sa femme...

« Ah ! la scélérate... Mais moi... moi... moi qui ai vécu là dedans et qui n'ai rien su voir !... Et pourtant cela crevait les yeux. Delzanne devait en être sûr, et pas seulement Delzanne, mais Verneaux, mes collègues, tous ceux qui connaissaient mes ressources et mon intérieur. Où prenait-elle l'argent ?... Un amant, ou bien... la rue Lord-Byron ?...

Lui, Ponceteau, — si scrupuleux en matière d'argent que, sans fortune personnelle, il avait tenu à payer au Crédit mutuel huit mille francs de sa poche pour une erreur involontaire commise aux dépens de sa caisse, — lui Ponceteau, fils des honnêtes Ponceteau d'Hazebrouck, il avait mangé de ce pain-là !...

« Car il n'y a pas de doute, j'en ai mangé... Ma maison communiquait avec la rue Lord-Byron. C'est du propre. Et je suis un joli monsieur. Ah ! la gadoue, la gadoue !... »

Ses poings se serraient, ses dents grinçaient tandis qu'il songeait à Charlotte. Tout ce qu'elle avait excité en lui de désir, de volupté, l'irritait maintenant ; il l'arrachait de sa chair, il la répudiait. Il lui semblait qu'il ne pourrait plus supporter le son de sa voix ni la vue de son visage.

Entre elle et lui il y avait autant de fange que de sang.

Comme il méditait ainsi, il entendit le blessé remuer. Il se pencha vers l'oreiller. Les yeux grands ouverts de Delzanne le regardaient.

— Veux-tu quelque chose ? questionna-t-il plein d'anxiété.

— Non, fit Delzanne. Mais tu ne vas pas me quitter ?

— Pas une minute.

— Il faut dire... il faut dire à Mme Govain (la voix de Delzanne était débile et entrecoupée) qu'elle te serve à manger... qu'elle se procure tout ce qu'il faut...

— Mais oui, mais oui, ne t'inquiète pas.

— Elle peut prendre une aide, si elle veut... si elle a peur de ne pas suffire... Elle connaît une femme de ménage... Et



— Il y a une dame qui demande à vous voir.

puis... qu'elle te prépare un lit dans la chambre à côté de moi... ton ancienne chambre... Tu veux bien ?

— Entendu. Je t'en supplie, ne prends pas de souci pour tout ça... Je connais la maison... Je m'arrangerai.

— Même pour rester la nuit ?...

— Même pour la nuit. Je te répète que je ne te quitte pas.

Delzanne eut un sourire apaisé.

— Ah! je suis content... La nuit, tout seul ici... même avec l'interne, je mourrais d'angoisse. Merci !...

Ponceteau, bouleversé par cette douceur et cette persistante affection, ne sut que balbutier :

— Mon pauvre vieux ! Mon pauvre vieux !

Le blessé tourna vers son ami ses prunelles trop brillantes et sembla se préparer à lui poser une question, une question que Ponceteau attendait, qu'il redoutait... Mais, après avoir agité les lèvres, il ne la posa pas. Quelque temps après seulement, il dit:

— Il me semble que je suis un peu mieux.

Ponceteau fut si content qu'il prit la main pâle allongée sur le drap et la baisa.

Le chirurgien qui avait fait le pansement revint à la nuit tombante. Après quelques heures paisibles, Delzanne recommençait à s'agiter.

Pendant qu'aidé de l'interne il procédait à une auscultation minutieuse, Ponceteau, étouffant d'émoi, d'angoisse, se tenait à quelque distance, vers la porte de sa chambre à lui. Il sentit qu'on le tirait doucement par le pan de sa veste, une veste empruntée à la garde-robe de Delzanne, par quoi il avait remplacé la redingote du duel, et qui laissait déborder dix centimètres de chemise aux poignets.

C'était Mme Govain. Elle dit, toujours très bas...

— Il y a une dame qui demande à vous voir... Une dame... votre dame, je crois...

A peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle recula, effarée du geste de menace que Ponceteau levait sur elle :

— Dites-lui qu'elle me foute la paix! Entendez-vous? qu'elle me foute la paix !...

Et, tandis que Mme Govain, terrifiée, s'esquivait, il revint près du lit de Delzanne, où le chirurgien et l'interne se concertaient.

— Eh bien? questionna-t-il.

— Cela va fort bien, répliqua à haute voix le chirurgien.

Puis, comme ils redescendaient ensemble vers la porte, il dit plus bas à Ponceteau :

— Impossible de se prononcer. La balle est logée à la base du poumon. Elle peut s'y installer sans léser le poumon, et alors guérison d'ici à cinq ou six jours. Elle peut aussi faire du désordre, de l'infection. Alors, pneumonie. On saura cela... pas demain encore... après-demain...

Ponceteau continua de veiller son ami, nuit et jour, avec une sorte d'ardente dévotion, ne cédant au sommeil que lorsque le sommeil le terrassait, mangeant juste de quoi se soutenir, apeuré dès qu'il s'écartait du triste chevet, comme si la mort eût pu profiter de son absence pour s'y glisser à l'improviste. La journée du jeudi fut accidentée ; la température, sans dépasser 38°, ne baissait pas. Delzanne avait beau essayer de sourire et de parler, il étouffait; la moindre parole lui coûtait une douleur. Le chirurgien et l'interne étaient peu rassurants. La nuit du jeudi au vendredi fut détestable : Delzanne geignait comme un enfant malade, serrant dans sa main moite et chaude la grosse patte de son ami, devenue elle-même fiévreuse à ce contact... Puis tout à coup, vers quatre heures et quart, le malade tomba dans un sommeil profond, très tranquille. L'interne contraignit Ponceteau à se reposer, affirmant que nul danger immédiat n'était à craindre. Le calme absolu de Delzanne confirmait cette assurance; et le soulagement, le bonheur qui en résultèrent pour Ponceteau firent que celui-ci s'endormit lui-même profondément... En se réveillant, il fut stupéfait de constater qu'il était neuf heures. Il courut au lit de Delzanne : Delzanne, dressé sur l'oreiller, la mine meilleure, l'accueillit en souriant :

— Eh bien ! fit-il... tu t'en es payé, une tournée de sommeil ! Pauvre vieux ! C'est que tu n'as guère dormi tous ces temps-ci. Moi, je crois que je suis hors d'affaire. Bougre d'assassin, tu ne m'auras tout de même pas ce coup-ci.

Ce vendredi devait demeurer plus tard, dans la mémoire de Ponceteau, comme la dernière belle journée de sa vie, peut-être comme la plus belle de toute sa vie. Il y goûta la sensation grisante, débordante, d'avoir échappé à un affreux péril, et que son ami y échappait en même temps. Delzanne, qui avait pu s'alimenter un peu et qui respirait presque sans peine, était gai. Par les fenêtres ouvertes affluait un air léger, tiède, savoureux. L'interne, rassuré, s'absenta. Les deux amis reprirent possession d'eux-mêmes, et l'un de l'autre. L'horreur de la querelle et du duel était volontairement oubliée. Delzanne se contentait d'appeler, de temps en temps, Ponceteau

« mon assassin » pour le voir rougir, se troubler, renfoncer une larme. Ce fut toute sa vengeance. Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre de Charlotte ; mais elle fut tout le temps présente à leur pensée, et ils en eurent conscience, car ils organisèrent l'avenir sans elle, *comme si elle n'existait pas.* Ils discutèrent la question de savoir s'ils garderaient l'appartement de la rue des Saussaies ou s'ils en loueraient un autre en commun : car, d'habiter séparés, il n'en pouvait plus être question. Delzanne opinait pour un changement, un exode vers les quartiers de l'ouest, le Champ de Mars, les Ternes, la porte Maillot ; Passy ne fut pas nommé. Ponceteau voulait reprendre purement et simplement sa chambre et son ancien train de vie rue des Saussaies ; un attachement incroyable lui était revenu pour ces murs salpêtrés, ces meubles miteux, ce coin de province et la moustache de Mme Govain.

— Pauvre vieille, disait-il. Nous la nommerons intendante, et nous lui donnerons un gamin pour l'aider au service.

— Mon vieux Robert, ce qu'on va être heureux !

— Ah ! oui, mon vieux Louis. Bien heureux !

Ils se sentaient si unis, si indispensables l'un à l'autre, qu'ils ne comprenaient plus comment ils avaient pu se désunir. C'était le drame intime, le drame adorable des deux pigeons, qui se rejouait là, entre ces deux hommes mûrs et peu romanesques, mais qu'avait élus, pour les transformer et les exalter, la plus belle des aventures humaines : une amitié profonde comme l'amour.

La lumière éparse dans la chambre commençait à jaunir quand Ponceteau s'aperçut que depuis quelque temps il parlait à peu près seul, Delzanne répondant à peine. Il s'interrompit.

— Comment vas-tu ? Es-tu moins bien ?

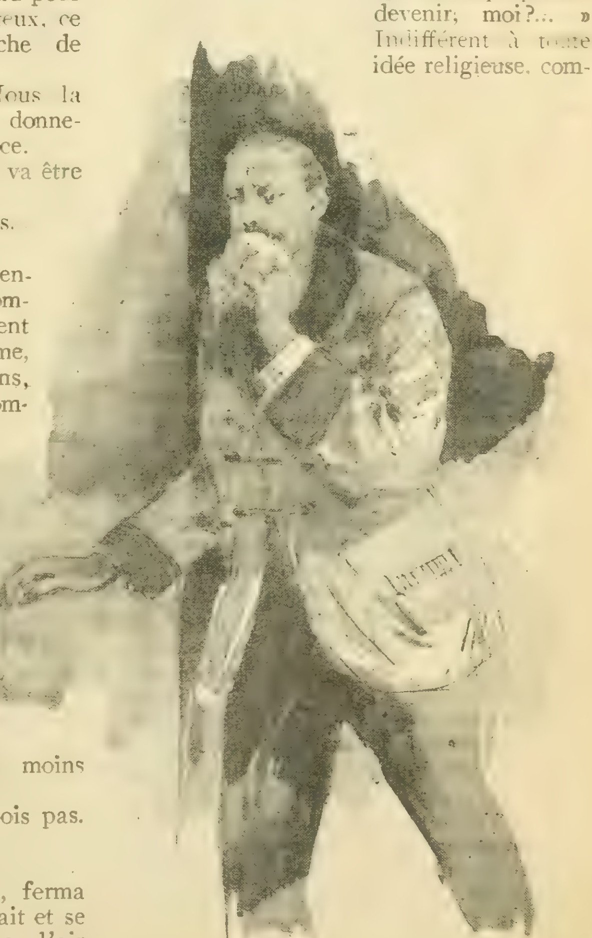
— Non, fit le blessé... Je ne crois pas. Je suis un peu las.

— Bon. Je me tais. Repose-toi.

Delzanne obéit, ne parla plus, ferma les yeux. Ponceteau crut qu'il dormait et se tint coi. Cependant l'interne rentra, l'air guilleret, comme s'il venait d'un rendez-vous, un œillet à la boutonnière. Il s'approcha du blessé et subitement devint sérieux, répondant par une moue indécise à l'interrogation muette de Ponceteau. Dans l'abattement subit du blessé à la suite de cette journée de détente, il pressentait le commencement de la crise redoutée. Elle se déclara beaucoup plus tard, vers dix heures du soir. Delzanne devint peu à peu très rouge, il geignit, il suffoqua.

— Le voilà qui fait de la pneumonie, déclara l'interne.

Ponceteau, épouvanté, quitta la chambre pour aller se jeter à genoux contre son propre lit et pleura, pleura, étouffant ses sanglots dans le matelas, où il enfonçait sa grosse tête. « Louis va mourir, s'écriait-il, et c'est moi... c'est moi qui l'ai tué... Mon pauvre Louis ! le seul être qui m'aime. Qu'est-ce que je vais devenir, moi ?... » Indifférent à toute idée religieuse, com-



PONCETEAU ÉPOUVANTÉ QUITTA LA CHAMBRE.

me tant de ses contemporains, il essaya de crier : « Mon Dieu ! faites que Louis ne meure pas, et je vous promets... » Il promettait tout ce qui lui paraissait susceptible de fléchir le mystérieux Dispensateur de la mort et de la vie : de se convertir, de donner de l'argent aux pauvres, aux églises... Il eût accepté alors de mourir à la place de Delzanne ; il eût accepté cela par égoïsme, pour souffrir moins.

La nuit fut affreuse. Delzanne observait et contrôlait les progrès de son mal avec une lucidité désolante, en homme qui a l'habitude de se regarder vivre. Vainement Ponceteau essayait de le rassurer. Il s'emporta même, à la fin, contre lui :

— Ne m'agace pas à me dire que ce n'est rien et que ça va passer. Je ne suis pas une femmelette. Je sais ce que je ressens. Et puis, je n'ai qu'à regarder la gueule de l'interne... et même la tienne, mon vieux. J'ai mon compte, va. C'est idiot... On aurait pu être encore heureux tant d'années, tous les deux.

Ponceteau n'y tint plus : il prit la tête de son ami et l'embrassa en pleurant :

— Pardonne-moi ! pardonne-moi !

— Je sais bien, répliqua Delzanne, dont les yeux aussi se mouillaient, que ce n'a pas été de ta faute.

Tout le long de cette terrible nuit, dans les intervalles de suffocations, Delzanne ne cessa de parler, malgré les objurgations de Ponceteau et de l'interne. On dut renoncer à le faire taire. Il semblait un peu oublier ses souffrances et même ses anxiétés, tandis qu'il parlait. Tourné sur le flanc droit, la tête sur le traversin, tout près de celle de son ami, lui tenant la main, ses yeux noirs élargis par la fièvre, il évoquait intarissablement les souvenirs, lointains ou proches, de leurs vingt années d'amitié. Et, dans la chambre où la veilleuse faisait vaciller au plafond des cercles d'ombres, dans cette odeur affadissante d'iodoforme qui peu à peu semblait l'imbiber, faire partie intégrante de lui-même, Ponceteau sentait les paroles tantôt volubiles, tantôt embarrassées de son ami, lui tomber sur le cœur comme des gouttes de poix.

— Tu te rappelles, Robert... quand on s'est rencontrés pour la première fois dans la cour du quartier, à Lille ? Tu étais le seul en civil : on n'avait pas trouvé de dolman ni de pantalon assez grands pour toi... On te blaguait... Tu en as même envoyé un par terre, d'un coup de poing. C'est moi qui t'ai fait le plus de blagues, et tu ne t'es pas fâché !

— C'est vrai, soupirait Ponceteau bouleversé, on s'est entendu tout de suite.

— Pourquoi s'est-on plu ensemble, tout de suite ? répéta Delzanne. Moi, je n'avais jamais eu d'ami.

— Ni moi.

Ils se turent quelque temps, absorbés l'un et l'autre dans la contemplation de ce bien si grand, si rare, qui leur était échu par hasard, et qu'ils allaient perdre par le caprice imbécile de la mort. Et chacun d'eux, songeant qu'ils avaient dans ce désastre une part d'initiative personnelle, se maudissait d'avoir agi.

Delzanne se reprit à dévider le fil des souvenirs :

— L'estaminet de la rue Faidherbe... tu te rappelles, quand nous y avons dîné pour la première fois ?

— Oui... le caneton aux navets, le bœuf flamande...

— Et ce mâcon... Quel mâcon ils avaient, dans cette boîte infime ! Nous y sommes revenus jusqu'à ce que nous ayons bu la dernière bouteille.

— Nous en avions un appétit ! Etions-nous gais !

— Tu te rappelles que tu voulais toujours payer la moitié de la note ? je ne pouvais pas arriver à te faire accepter seulement un bock. Et cependant, moi, je ne savais que faire de mon argent.

Encore un silence, pendant lequel leurs regards douloureux et attendris ne se quittèrent pas. Puis Delzanne murmura :

— Tout ce que je laisse est à toi, tu sais.

— Veux-tu te taire ! s'écria Ponceteau en retirant sa main de celle de son ami. Veux-tu ne pas parler de cela ! Tu vas guérir, je te promets que tu vas guérir.

Delzanne hocha la tête.

— Laisse... Ce sera comme je te dis. Ne me chagrine pas.

Et il se reprit à évoquer les souvenirs de régiment avec une obstination de maniaque... La cantine... La chambrée... Les corvées... Le nom des chefs... Les escapades, les histoires de femmes... La petite Irma Delbecque, qui avait de si jolis yeux vert-de-gris... Eugénie, la chanteuse du café des Variétés, une si belle fille... Mme Drioux, la papetière de la rue Esquermoise, qui avait remarqué Ponceteau... Et la fois que Delzanne avait été malade, avait eu une fièvre muqueuse : Ponceteau, dès qu'il en avait

eu la permission, avait passé près de lui tous ses moments de liberté. « On jouait aux dames. On ne s'ennuyait pas. » Et puis les écoles à feu... les cantonnements... les manœuvres de corps d'armée, où Ponceteau et Delzanne avaient pris un village d'assaut... Toute cette période, la plus active de sa vie, ressuscitait maintenant pour le mourant, d'autant plus désirable qu'elle était de la vie jeune, ardente, surabondante.

— Quel bon temps ! murmurait-il par intervalles, quêtant l'approbation de Ponceteau, qui répondait d'une voix brisée :

— Quel bon temps !

Une suffocation le prit vers le milieu de la nuit, et Ponceteau, torturé de le voir souffrir et de craindre qu'il ne passât, éprouva cependant quelque soulagement à ce que les rappels de leur vie commune fussent interrompus... La crise calmée, le blessé resta silencieux et abattu jusqu'au jour, dans un demi-sommeil, secoué et haletant. Le jour amena son relâche accoutumé. Delzanne fut paisible. Il laissa Ponceteau s'assoupir près d'une heure, écroulé de fatigue et de chagrin, sur le fauteuil où il avait passé la nuit. Quand celui-ci se réveilla, il rencontra les yeux noirs et ardents de Delzanne fixés sur lui. Et il redouta aussitôt la reprise des évocations de jeunesse. Mais Delzanne lui dit simplement :

— J'attendais que tu t'éveilles. J'ai quelque chose à te dire.

— Quoi ? balbutia Ponceteau encore à demi hébété par ce sommeil interrompu qui n'avait pas rassasié sa fatigue.

— Ferme les portes...

Ponceteau obéit et ferma les portes, celle qui donnait sur sa propre chambre et celle qui donnait sur le salon voisin, où couchait l'interne. Puis il revint s'asseoir à la tête du lit.

— Ecoute... lui dit Delzanne. Je ne vais pas fort. Je ne sais plus si dans une heure je retrouverai encore mes idées. Ne m'interromps pas, il faut que je te parle... Tu feras ce que tu voudras quand... quand (le grand mot terrible l'effraya, il l'évita), quand tu pourras partir d'ici. Mais je ne veux pas te laisser dans l'esprit que j'ai mal agi avec toi...

— Je le sais, protesta Ponceteau avec un geste instinctif qui semblait demander grâce pour la suite .

— Cette malheureuse lettre que je t'ai écrite, j'aurais peut-être mieux fait de ne pas l'écrire. Mais je t'ai dit ce que je croyais la vérité, en conscience. Et depuis... depuis que tu m'as frappé, au Cercle, j'ai voulu être tout à fait sûr... Oui, j'ai été me renseigner, là-bas... Avec quelques louis, j'ai su tout ce que j'ai voulu savoir. Eh bien... mon pauvre vieux... crois-moi... ce n'est pas douteux.

— Je te crois, fit Ponceteau baissant



La petite Irma Delbecque, qui avait de si jolis yeux vert-de-gris.

les yeux, humilié, mais cette fois sans rancune contre Delzanne.

Et, comme celui-ci se taisait, il ne put retenir une question :

— Qu'est-ce que tu as appris ?

— A quoi bon parler de ça ?... fit Delzanne. C'est de la malpropreté... c'est de la boue...

— Elle... y va souvent ?

— Le jour où j'ai eu la malchance de l'y rencontrer, elle allait rue Lord-Byron pour la première fois... Mais elle fréquentait... d'autres endroits analogues.

Et s'interrompant brusquement :

— Enfin, elle n'est pas digne d'un garçon comme toi.

Ponceteau répondit :

— Je le sais. J'ai réfléchi. J'ai compris.

Delzanne ne put dissimuler un air de contentement qui soudain l'éclaira, le rajeunit, sembla un instant le faire revivre.

— Alors, fit-il, c'est fini ?... Tu ne rentreras plus chez toi ?

Ponceteau fit non de la tête. Delzanne lui prit la main.

— Tu as raison. Je n'en ai pas pour longtemps et je ne veux nuire à personne. Mais il vaut mieux que tu ne rentres pas chez toi.

Ponceteau ne retint de cette phrase que les premiers mots, dits avec une effrayante simplicité : « Je n'en ai pas pour longtemps... » Il protesta :

— Tu es fou de parler comme ça. Bien d'autres sont revenus de plus loin que toi. Tu vivras ; je ne retournerai jamais chez moi, et notre bonne vie à deux recommencera ici.

Delzanne remercia Ponceteau du regard, mais il ne répondit pas.

A partir de cet entretien, il alla, d'heure en heure, s'affaiblissant. Les médecins commencèrent la lutte suprême, les rites qu'on applique scrupuleusement aux désespérés : les ventouses, les ballons d'oxygène, les piqûres... Mais la descente vers la mort n'en fut pas ralentie. A certains moments, Delzanne semblait même ne plus reconnaître son ami. Au milieu de la nuit, il se mit à parler abondamment, et Ponceteau fut épouvanté : Delzanne disait des choses sans suite, des mots qui ne se soudaient pas ensemble pour exprimer une idée. Les troubles circulatoires atteignaient le cerveau. Ponceteau, bouleversé, regardait cette bouche et ces yeux, ces cheveux, cette face, cette barbe, ces mains, tout ce corps qui était son ami et où déjà n'habitait plus tout ce qui avait été son ami.

Vers six heures du matin la température monta à quarante degrés, incoercible ; l'agonie commença. Delzanne reçut les sacrements. Ponceteau, effondré, sanglotait à petit bruit sur un fauteuil... Dès lors ni l'interne ni lui-même ne le quittèrent plus : ils guettaient le dernier sursaut de la flamme vivante. Neuf heures venaient de sonner à coups précipités à la pendule du petit salon quand Delzanne redressa un peu la tête, cherchant à voir à travers le brouillard qui déjà s'interposait entre les choses et lui.

— Je suis là, fit Ponceteau sursautant d'espoir.

— Ah ! murmura le blessé... C'est toi... Ecoute... Tu me... Tu me promets... de ne pas... retourner là-bas ?...

— Je te le jure, dit Ponceteau.

— Embrasse-moi.

Ils s'embrassèrent. Puis Ponceteau sentit que son ami l'écartait avec une certaine force.

— Laisse, maintenant, murmura-t-il... On va... on va...

Il n'acheva pas, ne murmura plus que des syllabes confuses où Ponceteau crut encore percevoir certains mots : « régiment... douze années... la vérité... » Un peu après midi, il passa.

Ponceteau veilla son ami mort comme il l'avait veillé agonisant, sans vouloir prendre aucun repos. Il regardait la forme rigide que la mort sculptait dans une attitude d'éternité ; il se disait sans relâche :

« C'est moi qui ai fait cela. Et ce doit être maintenant la pensée de toute ma vie, que je l'ai fait. »

Il sentait que vraiment quelque chose de lui, et non le moins important de lui, était mort avec Delzanne. D'un bon gros garçon laborieux et jouisseur, sensible et égoïste à la fois, le drame où il venait de jouer le rôle du Destin avait fait en quelques journées une sensibilité plus vibrante, un esprit plus affiné, une volonté plus inflexible.

« Je vivrai toute ma vie avec ton souvenir, murmura-t-il tout haut, un moment qu'il était seul, en présence du mort. Rien qu'avec ton souvenir... Ah ! quelle misère !... Nous pouvions être si heureux. Qu'est-ce qu'une femme avait à faire dans une vie comme la nôtre ?... »

Vers cinq heures, comme il fallait déjà s'occuper de prévenir les cousins du défunt et d'organiser les funérailles, l'interne remit lui-même une lettre à Ponceteau.

— Mme Govain n'osait pas vous la donner, dit-il.

Ponceteau reconnut l'écriture de Charlotte. Il ne lut que les premières lignes.

« Je n'ai pas voulu vous troubler avant la fin, bien que je sois venue ici chaque jour. J'espère que vous m'en saurez gré. Mais vous comprendrez que j'aie le droit de m'adresser à vous pour connaître vos intentions... »

— Cette dame est là, dit l'interne.

Ponceteau n'acheva pas la lettre :

— J'y vais, dit-il.

Il gagna l'antichambre sans la moindre émotion : cette visite était tellement prévue, et il était tellement sûr de sa résolution !

Charlotte l'attendait, simplement, élégamment vêtue de noir. Elle esquissa un élan vers lui. Il l'arrêta. Elle lui avait paru encore plus étrangère qu'il ne l'imaginait par avance en méditant au chevet de Delzanne.

— Robert ! fit-elle...

— Charlotte, dit Ponceteau fermement sans élever la voix, il faut me laisser et vous en retourner chez vous tout de suite. Nous n'avons rien à nous dire.

— Mais... vous ?

— Moi, je reste où je suis. Voilà... Les hommes d'affaires arrangeront les choses. Vous aurez tout ce qu'il vous faut, largement, plus que je ne vous dois, soyez tranquille. Et je ne vous accuserai de rien. Mais il faut me laisser.

Elle se tut un instant. Sa petite figure aiguë devint livide. Elle murmura sourdement, hachant les mots :

— Quelles chiffes que les hommes ! Tu as eu confiance en moi tant que je ne t'ai pas quitté. Et parce que tu es resté seul avec ce...

Ponceteau ne la laissa pas finir. Il étreignit son mince poignet ganté de noir dans l'étau de sa main droite et, ouvrant la porte de la main gauche, la conduisit sur le palier sans violence. Là, il lui dit, d'une voix presque basse :

— Je te défends de parler de lui... Tu entends ? Ne parle jamais de lui, jamais !... Va !

Et, du seuil, il fixa sur sa femme un œil si résolu, si terrible, qu'elle descendit l'escalier humblement, n'osant retourner la tête vers le justicier qui ne la quittait pas du regard.





Le divorce de Charlotte.

VII

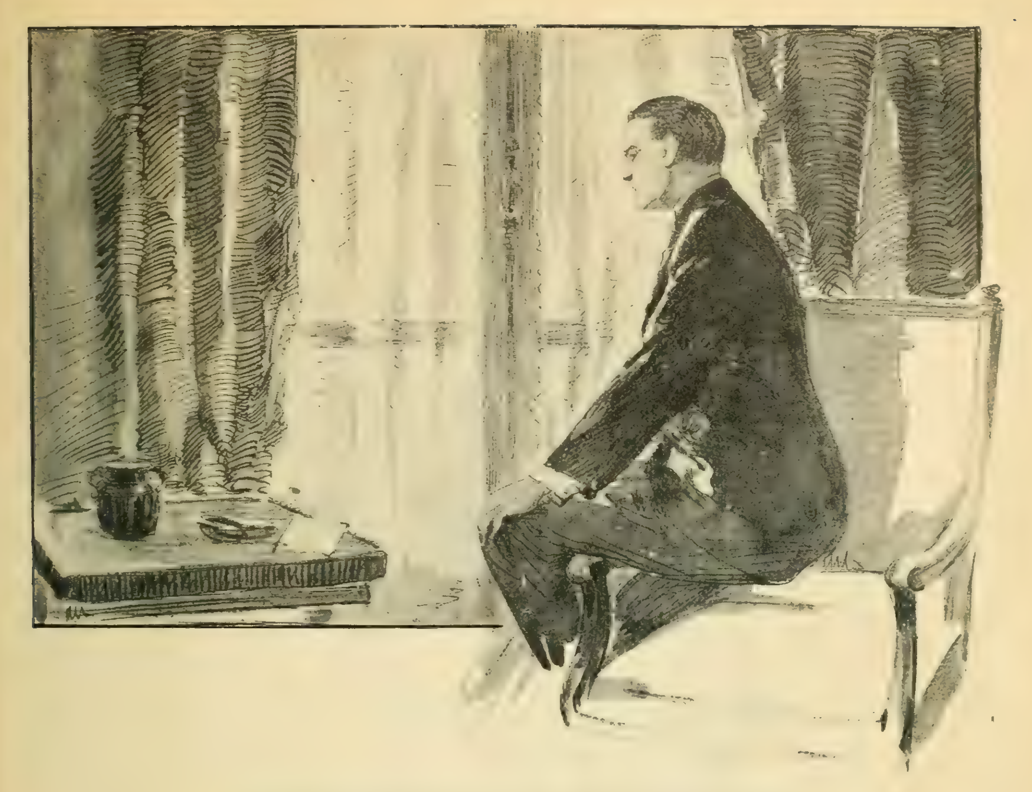
Ponceteau n'a plus revu Charlotte. Il a laissé le divorce se prononcer contre lui, faisant défaut même à l'appel en conciliation... Depuis, il vit seul, dans l'appartement de la rue des Saussaies, servi par Mme Govain. Les cousins de Delzanne ayant attaqué son testament, Ponceteau a cédé tout de suite, heureux d'échapper à cet héritage sans avoir contrevenu à la volonté du mort...

Il est toujours directeur au Crédit mutuel, avec des appointements qui montent d'année en année. Il a beaucoup vieilli ; ses tempes sont toutes grises ; mais on lui trouve une hauteur, une dignité d'allures qu'il n'avait pas au temps de sa jeunesse. On le voit parfois au Cercle ; on lui serre la main avec empressement. « C'est, dit-on, un galant homme qui a eu des déboires dans son ménage. »

Mais, comme il a tué un homme, il ne passe pas pour ridicule.



PROVINCIALE



IL SE MIT A REGARDER DISTRAITEMENT DANS LA RUE.

I

Avec les gestes lents et les pas muets d'un frère sacristain qui vaque aux soins de l'autel, Clément, le valet de chambre du dramaturge Pierre Auburnin, pénétra dans le cabinet où travaillait son maître, et, vers le coin de la table, tout près des feuillets chargés d'écriture fraîche, posa un plateau, — justement un ancien plateau de sacristie, — sur lequel gisait une lettre. Après quoi il se retira, du même air déférent et silencieux. Et la porte se referma, sans plus de bruit qu'un livre.

Celui que ses amis appelaient « l'illustre » — affectueuse ironie, mêlée, cependant, de quelque admiration — continua d'écrire, lentement, méthodiquement, avec de courtes pauses durant lesquelles l'index de sa main droite se relevait et s'appuyait sur ses lèvres sans que ses yeux quittassent le papier. De cette allure régulière, exempte de hâte comme de distractions, — des traits assez nobles de ce visage pensif, visiblement tendu, concentré sur l'idée, — et aussi du décor sobre et solide qui environnait l'écrivain : beaux meubles de style, parfait arrangement des livres dans les bibliothèques, des bibelots dans les vitrines, des menus objets sur sa table, — le plus futile observateur eût inféré que « l'illustre » comptait parmi les premiers de cette aristocratie, ou, pour mieux dire, de cette haute bourgeoisie de lettres si caractéristique de notre époque : gens épris d'ordre et de respectabilité, soucieux de se maintenir de plain-pied avec les gens du monde qu'ils fréquentent, administrateurs avisés de leur fortune comme de leur talent. La mode n'est plus du penseur bohème ; tels cafés littéraires ont dû fermer, vidés au profit des salons. Le jeune poète, doté dès son premier volume, organise sa vie mondaine comme naguère un jeune diplomate. L'un des maîtres de Pierre Auburnin (Porto-Riche) ne l'a-t-il pas dit ? Désormais, tous les grands artistes sont des réguliers... Ce solide garçon de trente-trois ans, au visage complètement rasé, aux cheveux et aux ongles soignés, lingé, habillé par les bons fai-

seurs, maintenu en santé par l'hydrothérapie et les sports, logé dans un appartement cossu au voisinage de l'avenue du Bois, réincarnait l'aristocrate de lettres, espèce disparue ou décriée à l'heure du romantisme, mais qui jadis s'honora pourtant d'être représentée par M. de Voltaire et M. de Buffon.

« L'illustre » relut ses trois derniers feuillets, corrigeant un mot de temps en temps, barrant çà et là une incise. Ce n'était point la scène d'une pièce à quoi il travaillait en ce moment : c'était la préface d'une édition nouvelle de son théâtre. Il s'agissait ici d'être modeste avec autorité, de marquer dignement la place qu'on se réservait à soi-même dans le théâtre contemporain, point la dernière, bien entendu, — et cela sans risquer d'être ridicule. Satisfait probablement de sa lecture, Pierre Auburnin posa sa plume, fit jouer les phalanges courbatues de sa main droite, étouffa un bâillement et jeta enfin un regard dénué de curiosité sur la lettre du plateau...

Mais aussitôt il la prit vivement, se leva et, s'approchant de la baie vitrée entr'ouverte (c'était la fin d'un tiède mois de mai), alla étudier en souriant la suscription et les marques de la poste. Cependant il ne fendit pas tout de suite l'enveloppe. Il la déposa, au contraire, sur l'entablement bas de la large fenêtre, s'assit à côté, à peu près dans la posture d'une écuyère sur sa monture, et, un bras allongé sur la barre d'appui, se mit à regarder distraitement dans la rue.

La rue de la Faisanderie, par ces trois heures d'après-midi, s'allongeait, merveilleusement vide et calme : une rue de quartier aristocratique, à Londres. Pierre Auburnin méditait, mais non point au hasard : il avait peu à peu discipliné même ses méditations, et c'était bien volontairement qu'il s'adonnait en ce moment à ce que les théologiens appellent une « délectation morose ». A mesure qu'on s'enrichit d'expérience, par le jeu naturel de la vie, la sensibilité s'émousse. Il s'agit donc (pensait Auburnin) de profiter des incidents qui la réveillent, qui lui rendent momentanément sa verdeur et sa vigueur de jeunesse. La lettre qu'il venait de recevoir était un de ces incidents heureux, suggestifs. Et « l'illustre » jouissait de l'effervescence imaginative et sentimentale qu'elle suscitait en lui, sans qu'il eût presque besoin d'y aider.

Elle était timbrée d'Issoudun, cette lettre suggestive. Pierre Auburnin se rappelait fort bien le nom de la femme qui l'avait écrite, son nom de jeune veuve : Madeleine Sourdier, — son nom de remariage : Madeleine Gineste. Noms très bourgeois, très obscurs l'un et l'autre, et qui contrastaient avec les noms brillants ou célèbres des présentes amies de l'écrivain. Pourtant le rappel de ces noms plébéiens échauffait son souvenir, suscitait en lui la précieuse évocation, l'attendrissement sur le passé...

Un rhétoricien, gauche et timide encore à cause de son orgueil même, un de ces gamins poussés trop vite qu'on nomme outre-Manche un « *long lad* », — pauvre gamin au bras ceinturé du brassard de crêpe... Une jeune femme à bandeaux châtains, à taille pleine et ronde, dont la figure de grisette idéale rappelle certaines vierges de Murillo.... Un petit salon d'Issoudun, bien laid, bien vieillot, velours rouge, bandes de tapisserie au point de croix, pendule et candélabres d'albâtre sur la cheminée... voilà les images sur lesquelles se « délecte » la mémoire de Pierre Auburnin... Et quand il s'est fait (c'est son expression) assez *crier l'âme* pour être sûr que, littérairement, cette mélancolie passagère ne sera point perdue, — alors seulement il fend l'enveloppe et, toujours assis à la même place, lit la lettre :

Issoudun, 23 *mai* 19..

« Pourquoi je me décide, ce soir de solitude, à vous écrire, — quand j'ai tant de fois voulu le faire et quand, tant de fois, je n'ai pas osé... peut-être l'expliqueriez-vous mieux que moi, vous qu'on dit connaître si bien le cœur des femmes. Moi, j'en suis tout étonnée, et si confuse que je ne sais même pas comment vous appeler... Monsieur... ce serait trop glacé... Mon cher maître... je trouve cette expression (pardonnez-moi!) un peu ridicule. Alors : mon cher ami... ou : mon cher Pierre?... Oui, c'est bien quelque chose comme cela qu'il faudrait... Mais je n'ose pas encore. Cela viendra peut-être, au cours de ma lettre.

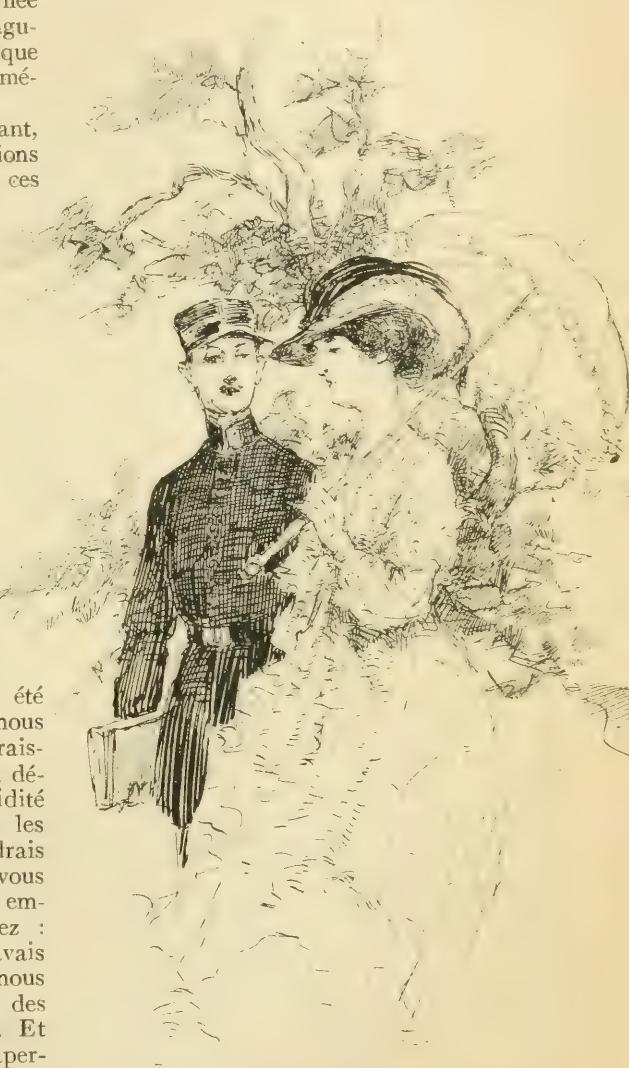
« Je ne me flatte pas, certes! que vous pensiez bien souvent à moi. Vous êtes si occupé, et si fêté!... J'ai suivi votre ascension dans la célébrité avec une émotion et une joie sincères; mais, fussé-je oublieuse, vos succès ne m'eussent pas laissé le loisir d'oublier... Ah! je n'avais pas besoin de tout ce bruit autour de votre nom... De-

puis que vous avez quitté Issoudun, j'ai toujours pensé à vous, mon ami... (Tiens! voilà que j'ai osé! Tant pis, je n'efface pas.) Et je ne peux pas m'imaginer que vos sorties chez moi, chaque jeudi, chaque dimanche (vos sorties de collégien isolé dans notre petite sous-préfecture, le papa enlevé par la mort et la maman retournée dans son pays), — non, je ne puis me figurer que vos derniers six mois de rhétorique n'aient pas laissé de trace dans votre mémoire.

« Oh! mon ami... que ce fut charmant, pour moi du moins! Et que nous étions comiques! Je crois bien que, durant ces longues heures de tête-à-tête qui nous énervaient, et que nous aimions, nous étions aussi intimidés l'un que l'autre. Je vous sentais très supérieur à moi par l'intelligence, par le savoir précoce, et surtout par une certaine audace à vouloir le succès, à escompter la fortune, dont j'étais bien incapable... Mais vous n'en étiez pas moins très gêné en face de moi, parce que j'étais une jeune femme libre, assez jolie vraiment, et de six années plus âgée que vous. Six années, entre les dix-sept ans d'un collégien et des vingt-trois ans d'une veuve amie de ce collégien, cela compte! Personne ne s'étonnait à Issoudun (où pourtant on est assez malveillant) que je fusse votre correspondante, puisque j'avais été l'amie intime de vos parents... A nous deux, à nous seuls, ces sorties apparaissaient comme autant de rendez-vous. La délicieuse époque! Je n'ai plus de timidité à vous l'avouer maintenant : ce sont les seuls mois de ma jeunesse que je voudrais revivre... Vous rappelez-vous? Quand vous arriviez, je vous embrassais; je vous embrassais encore quand vous me quittiez : rien d'étonnant, puisque je vous avais connu petit garçon. Mais, peu à peu, nous trichions. Ce n'étaient plus tout à fait des baisers de grande sœur à son cadet. Et nous faisions semblant de ne pas nous apercevoir que nos lèvres se frôlaient un peu, — chaque fois un peu plus. Et nous faisions semblant de ne pas voir, non plus, le trouble l'un de l'autre, après...

« Vous êtes parti, sans que ni l'un ni l'autre eût risqué une parole tendre. Vous étiez trop timide, et moi, la sensation que votre maman vous avait confié à moi me paralysait. J'étais une très honnête femme, Pierre. Et telle je suis restée... Mais vous rappelez-vous notre dernière journée... mes larmes... vos larmes... toujours sans rien oser nous dire?

« Quand vous avez été parti, vous ne vous êtes sans doute pas soucié longtemps de ce que je devenais, — car vous m'avez



Nous étions aussi intimidés l'un que l'autre.

écrit quatre fois en tout... Plus des remercîments sur une carte quand je vous ai félicité pour votre décoration.

« Et moi?...

« Eh bien! moi, j'ai rangé votre souvenir dans un coin secret de ma mémoire, et j'ai continué à vivre. Je me suis remariée : c'était dans l'ordre. Pour vous expliquer ce qui va suivre, je suis obligée de vous parler de mon mari : je le ferai très brièvement, car cela m'est désagréable. J'ai épousé en secondes noces un mari personnel, égoïste, autoritaire. Toutes les concessions possibles, je les lui ai faites. J'y ai perdu ma volonté, j'ai perdu, aussi, ma gaieté, car ma gaieté lui déplaisait; il me trouvait « provocante », c'était son mot. Pour lui plaire, je m'efforçais chaque jour de faire mieux que la veille : je l'ai rendu difficile à l'excès et jamais satisfait. Je suis devenue pour lui une sorte de dame de compagnie très obéissante. En somme, je n'ai pas été heureuse. Mais je me disais, par compensation : Mon mari est intelligent, laborieux et fidèle.

« Eh bien! je me trompais sur un point. J'ai découvert récemment, par le hasard d'un tiroir laissé ouvert, que ce fidèle mari n'a pas cessé (vous entendez bien, pas cessé!) d'avoir des liaisons à Paris, à Lille, à Bruxelles, partout où ses affaires l'appellent. Dame! le choc a été rude. J'ai failli courir chez l'avoué, déposer une instance en divorce... Une pudeur orgueilleuse m'a retenue, l'agacement d'avouer à tout Issoudun ce que personne n'y sait encore : car mon mari est discret et ne me trahit qu'en voyage... Alors que faire? Qui consulter?... Personne ici, bien sûr!

« Et, hors d'ici, je ne connais que vous.

« Vous ne pouvez pas, mon cher ami, mon cher Pierre, refuser l'avis amical que je sollicite de vous. Connaisseur professionnel des cœurs féminins, vous me comprendrez mieux que je ne me comprends moi-même. D'autre part, les réalités de la vie vous sont familières; les gens compétents assurent, d'après vos pièces, que vous entendez merveilleusement la loi et les affaires. Enfin, j'ai une absolue confiance en vous et je suis sûre que vous souhaitez mon bonheur ou tout au moins mon repos.

« Accordez-moi trois quarts d'heure de votre temps. Mon mari est absent pour cinq jours encore. Si je reçois de vous, d'ici à demain soir, un télégramme sans signature contenant ce mot unique : « Convenu », je partirai aussitôt pour Paris. Autre faveur que je réclame de vous : ne pas aller chez vous. Cela m'intimiderait. C'est vous qui viendrez me voir, 18, rue Saint-Romain, dans un petit appartement très simple et très secret, loué par une personne d'Issoudun, et où je compte descendre. Je vous y attendrai de deux heures à six heures.

« Vous voyez... je vous dis tout ceci brièvement, précipitamment, parce que j'éprouve un certain malaise à vous le dire. Et, maintenant que c'est dit, il me semble que je ne puis plus continuer ma lettre. D'aileurs, pourquoi vous prendre davantage vos instants si disputés? J'attends avec confiance votre télégramme. Ne trompez pas cette confiance. Ne refusez pas, ne retardez pas une entrevue qui me rendra le courage de vivre... D'avance merci, merci!

« MADELEINE. »

« Je crois que vous n'aurez pas trop de peine à me reconnaître. On s'accorde à déclarer autour de moi que les années n'ont guère éprouvé ma figure et ont respecté ma taille. J'ai toujours pris soin de l'une et de l'autre. Héas! cela ne m'a pas gardé mon mari! »





Monsieur Pierre Audurnin.

Le lendemain, vers deux heures et demie, Pierre Auburnin monta en voiture, devant sa porte, et dit à son chauffeur :

— Vous arrêterez au coin de la rue de Sèvres et de la rue Saint-Romain.

Tout de suite, après la lecture de la lettre, il avait décidé qu'il ne se déroberait pas. D'abord parce qu'il se piquait de courtoisie : la goujaterie systématique professée à l'égard des femmes par beaucoup de ses contemporains l'horripilait. En outre, il devinait, dans la requête de Mme Gineste, — Madeleine, comme il la nommait à part lui, — quelque chose de plus qu'une simple consultation juridique ou même psychologique. Non pas, cependant, un rendez-vous, dans le sens vulgaire, brutal, du mot. Mais le désir de se réfugier dans un passé charmant et tendre, alors que le présent devenait insupportable ; un souhait confus de revanche contre la trahison du mari ; et surtout, surtout ! le goût ressuscité de l'aventure, cette révolte soudaine d'un tempérament contre la destinée, cette crise de romanesque qui saisit presque toutes les femmes honnêtes vers la fin de leur seconde jeunesse. Au besoin de revanche, à la révolte du tempérament, à la crise romanesque, au goût subit de l'aventure, la lettre d'Issoudun ne faisait pas même allusion : preuve — concluait en souriant Auburnin — que tel était son principal objet. Les lettres féminines doivent se lire entre les lignes. Lui-même l'avait écrit dans une réplique, devenue célèbre, d'une de ses pièces : « Le point important d'une lettre de femme, presque toujours, est sous-entendu, — ou bien il se révèle justement par le soin de la signataire à n'en point parler... » Enfin, une naïve et révélatrice inquiétude ne se marquait-elle pas aux lignes ajoutées après la signature ? S'il ne s'agissait que d'une consultation juridique ou psychologique, qu'importaient la taille et le visage de la consultante ?

« Trente-trois et six trente-neuf, supputait « l'illustre » tout en roulant à vive allure le long des quais de la Seine... Madeleine est juste à temps, encore, pour éviter la désobligeante épithète : quadragénaire... Qui sait si ce n'est pas cette appréhension qui l'a décidée ? L'histoire de la tromperie conjugale est peut-être inventée... Ou, du moins, elle savait depuis longtemps,

sans oser le talion. Tout d'un coup, elle aura pensé : Mais je vais avoir quarante ans !... Et elle a pris son parti... »

Cette hypothèse, peut-être un peu trop ingénieuse, mais bien féminine, divertit l'écrivain.

« N'importe, fit-il tout haut, elle était jolie ! Et si ce qu'elle dit de sa taille et de sa figure est vrai... »

Il n'acheva pas sa propre pensée, parce que, sincèrement, il n'avait en la circonstance aucun projet arrêté. Fort jeune encore (au moins selon l'opinion moderne), il avait « vécu » trop tôt ou trop intensément pour que la plus légère parcelle de levain romanesque fermentât encore en lui. Il s'avouait à lui-même que nulle femme au monde n'était capable, par son seul attrait, de déranger une après-midi de sa vie bien ordonnée : il ne demeurait sensible qu'à la constatation de l'attrait, du trouble, provoquée chez une femme par sa présence. Et encore, dans cette sensibilité en retour, pour quelle part entrait sa curiosité d'observateur ? Curiosité d'amateur psychologue, raffinement de voluptueux un peu blasé, qui goûte surtout *le désir de l'autre* : ces deux éléments réunis suffisaient ordinairement pour le décider.

Cette fois (il s'en avisa sans déplaisir), l'attrait de voir et de savoir s'annonçait plus vif, plus aiguisé. La femme qui l'appelait ne ressemblait certainement en rien à celles qui avaient traversé sa vie depuis dix ans. C'était « la Provinciale », — et l'esprit d'Auburnin, saturé de littérature, imprégnait ces quatre syllabes de tous les souvenirs de Balzac. Et c'était aussi quelque chose d'autre — de meilleur — que la littérature. C'était son adolescence. C'était l'occasion de remonter aux sources de sa vie sentimentale. Rien ne nous émeut davantage que d'être soudain mis en présence d'une image vivante de notre passé... S'il allait, pour un instant, ressentir les forts battements de son cœur de dix-sept ans, alors qu'il avançait vers l'amour avec ce désir éperdu, cette angoisse délicieuse ? Il souhaita que Madeleine fût demeurée, comme le disait, identique à sa correspondante de jadis.

« Et moi ? »

Lui ? Franchement, il n'était guère inquiet. Quelques cheveux de moins sans doute. Quelques plis légers, légers, au coin des paupières... Mais combien plus d'assurance, d'élégance, d'autorité...

« Sans compter la gloire ! » pensa-t-il, se raillant lui-même.

L'automobile freinait au coin de la rue de Sèvres. Auburnin descendit, commanda à son chauffeur de l'attendre et s'engagea à pied dans la rue Saint-Romain.

Une rue de province, comme il en reste encore quelques-unes dans ce quartier jadis peuplé de communautés et de chapelles. La maison qui portait le numéro 18 offrait au passant, plus que toutes ses voisines, l'image d'un logis provincial : l'avant-corps assez bas composé d'une porte cochère flanquée de deux boutiques ; une petite cour triste et proprette au fond, un pavillon à deux perrons, le principal au milieu, l'autre, plus modeste, à l'extrême droite de la façade. Ce fut vers celui-ci que la concierge dirigea Pierre Auburnin.

Il sonna. Après une demi-minute d'attente, durant laquelle il perçut, derrière la porte, des chuchotements et des pas, on vint lui ouvrir : une bonne d'une trentaine d'années, ses cheveux jaunâtres presque entièrement cachés par la coiffe berrichonne. Elle était très rouge et semblait fort intimidée.

— Mme Gineste ?

La servante ne trouva pas un mot à répondre ; elle introduisit l'écrivain dans une sorte de petit parloir, meublé et tendu dans le style, dit moderne, des magasins de nouveautés : ripolin blanc, papier et cretonnes à ramages. Cet effort de naïf modernisme contrastait avec l'aspect vétuste de la maison et la couleur sombre, restée intacte, des boiseries et des corniches. A côté d'un piano, lui-même laqué de blanc, une porte vitrée, tendue de mousseline « liberty » à fleurs, donnait sans doute accès au reste de l'appartement. En somme, la pièce était très claire et très gaie. Auburnin s'assit auprès d'une des deux fenêtres dans un fauteuil canné assez confortable et attendit.

Avec une charmante surprise, il constatait qu'il était ému. Oui... grâce à l'identité de la personne attendue, quelque chose revivait de l'émoi de jadis, alors que, dans le salon d'Issoudun, il attendait Madeleine... La mémoire subconsciente qui est en nous, et qui, du passé, garde à notre insu tant de choses que nous ne lui réclamerons jamais, la tenace mémoire des sens ressuscitait un parfum, un bruit d'armoire refermée, la couleur d'une après-midi : et cela si nettement que le cœur de l'homme de trente-trois ans palpitait comme celui

du collégien. Seulement l'habitude professionnelle, superposée à la nature et maintenant la plus forte, guettait cette émotion et cherchait diligemment des mots, des répliques pour la fixer, pour la traduire.

Soudain il se retourna... Etait-ce une erreur? Il avait cru que la porte vitrée s'ouvrait. Non... Rien. Il se leva, s'approcha de cette porte. Le rideau de « liberty » remua, c'était sûr; mais nul bruit... L'air, sans doute.

« Tout de même, pensa Auburnin, voilà un quart d'heure que je perds mon temps ici. Qu'est-ce que cela veut dire?... Cette espèce d'innocente, qui m'a introduit, ne m'a même pas dit si sa maîtresse était au logis... Attendons! Ah!... Des pas... »

Oui, on marchait dans le corridor, on approchait. Instinctivement, l'écrivain se composa une physionomie, une attitude, celle qu'il eût fait prendre en scène à « l'amoureux » chargé de jouer le rôle... Mais personne ne pénétra dans le salon. La porte du perron s'ouvrit, se referma... Une silhouette traversa la cour, une silhouette de femme qui hâtait le pas, qui tourna à droite, dans la rue.

« Tout s'explique, pensa l'écrivain. Madeleine avait une visite... une amie importune qu'elle vient d'expédier. »

Encore cinq ou six minutes passèrent. Pierre commençait à perdre patience. Il cherchait dans les angles un bouton de sonnette électrique quand enfin la servante berrichonne se montra de nouveau. Elle était encore plus écarlate et semblait encore plus stupide que tout à l'heure. Elle demeura plantée sur le seuil, muette.

— Eh bien! interrogea Pierre... Qu'est-ce qui se passe? Vous n'avez donc pas averti M[me] Gineste que je l'attends?

La fille eut une contraction de visage qui peut-être signifiait un sourire.

— Madame... balbutia-t-elle... Madame... Madame s'excuse...

— Comment! elle s'excuse... Elle est chez elle et elle ne veut pas me voir?

— Madame... Madame a été obligée de sortir. Elle s'excuse. Elle écrira à Monsieur.

Cette fois la large bouche de la paysanne grimaça un rire indubitable. Pierre Auburnin se rappela la silhouette féminine traversant la cour quelques minutes auparavant.

« C'était elle », pensa-t-il.

Et, tout haut, regardant fixement dans les yeux la bonne qui cessa de rire et recula, effrayée :

— Vous direz à madame que je la dispense de m'écrire et vous la prierez de ne plus me déranger, n'est-ce pas?

Sur cette phrase, il fit la meilleure « sortie » qu'il put, une de ces sorties dont l'acteur, au théâtre, n'est jamais satisfait, et pour lesquelles il demande à l'auteur de l'aider en « corsant un peu la réplique ».





A PREMIÈRE VUE, J'AI RESSENTI UNE IMPRESSION DÉSAGRÉABLE.

III

« *Issoudun*, 26 *mai*.

« Oui... je sais bien, mon ami, que vous m'avez « dispensée de vous écrire, et priée de ne plus vous déranger... » Vous êtes donc très irrité contre moi. Vous trouvez que je vous ai manqué gravement. C'est vrai, j'ai agi sans prudence; je me suis conduite avec vous comme une enfant... Mais ce ne fut pas avant-hier, en décidant tout d'un coup que je ne me montrerais pas à vous, que je ne vous parlerais pas. J'ai réparé alors ma vraie, ma grave imprudence, qui avait été de vous écrire, de vous demander une audience, de vous appeler chez moi.

« Me croirez-vous? Je n'ose pas l'espérer, car je connais votre phrase sur la sincérité des lettres féminines. En vous écrivant la première fois, cette phrase me gênait. Elle me gêne encore. Et je voudrais savoir débrouiller et traduire ma pensée aussi habilement que vous, pour vous quereller à ce propos. Votre phrase tant vantée n'est vraie qu'en apparence. Elle séduit d'abord. Nous-mêmes, femmes, nous pensons : « Comme il nous connaît!... » Eh bien! non, vous n'avez pas raison. Ou plutôt votre interprétation nous trahit, en nous supposant une intention de tromper qui n'est pas nécessairement en nous. Il est exact que « le point important d'une lettre féminine est presque toujours sous-entendu, ou se révèle justement par le souci que nous mettons à n'en point parler ». Mais notre dissimulation est inconsciente, et *nous sommes notre première dupe*. Ce que ne dit pas notre lettre, nous ne nous le disons pas à nous-mêmes. Nos lettres sont ainsi les images fidèles, spontanées, de notre cœur. Elles vous le montrent tel qu'il est, avec la pénombre, avec le mystère qu'il garde pour nous.

« Par exemple, ma première lettre, celle où je vous demandais une audience... Je vous jure qu'en vous l'écrivant j'étais persuadée que vous revoir, causer avec vous, vous demander conseil, renouer avec vous des liens d'amitié, suivre religieusement votre avis, combleraient mon désir et pacifieraient mon désarroi... Voilà tout ce que je voulais, ou du moins je ne croyais pas vouloir davantage. J'aurais dû pourtant prendre garde, lorsque, la lettre écrite et

relue, j'y ajoutai quelques lignes, bien ridicules, où je vous parlais de mon physique... Je les ajoutai d'un trait, sans la moindre réflexion, parce que je sentis le besoin de les ajouter. Ceci est bien féminin, sachez-le, Monsieur le psychologue... Nous sommes tout impulsives, et malgré cela nous avons souvent l'air de ruser, parce que nous sommes victimes d'une impulsivité *dont nous ne démêlons pas les causes.*

« J'envoyai ma première lettre, je reçus votre télégramme d'acceptation, je partis pour Paris avec ma femme de chambre, je m'installai rue Saint-Romain et je vous attendis, je ne dirai pas sans émotion, — mais avec une émotion heureuse, exempte de tout remords comme de toute anxiété... Cette émotion ne me faisait nullement connaître... que je vous aimais. Voilà le grand mot, le terrible mot prononcé : vous ne direz pas, cette fois, que je dissimule. Je vous l'écris consciemment, pour justifier ma conduite à votre égard. Pierre, je suis sûre maintenant que je vous aime, dans le sens redoutable et complet du mot ; je vous aime depuis très longtemps, depuis vos sorties de collégien, chez moi, il y a seize ans... Mais je vous supplie de croire que je ne le sais que depuis hier, depuis que je vous ai vu de près, de tout près, dans le petit salon blanc.

« Car je vous ai vu.

« De longues minutes, je suis demeurée derrière la porte vitrée, à vous regarder. La mousseline tendue qui, pour vous, me cachait, dans le corridor sombre, ne me dissimulait rien de vous. Ne dites pas que ce fut un piège ni un vilain espionnage. Rien n'était prémédité. Je me suis avancée vers la porte vitrée avec l'intention de l'ouvrir et de vous rejoindre : je vous ai observé un instant, ce qui était bien excusable. Et, presque aussitôt, j'ai compris qu'il valait mieux ne pas ouvrir... Oh ! qu'il va m'être difficile de vous expliquer tout cela !... Essayons tout de même.

« D'abord, admettez que je ne suis nullement semblable aux héroïnes de vos pièces. Non pas que je me tienne pour une nature exceptionnelle. Je suis, sans plus, une provinciale honnête, comme le fut ma mère, comme le sont mes deux sœurs. Ce qui caractérise la provinciale honnête ?... C'est, il me semble, de ne pouvoir séparer l'idée de mariage de l'idée des réalités de l'amour. Ces deux idées unies ne composent d'ailleurs pas pour nous — pour moi — un ensemble très attrayant. Il y a peu de ménages délicieux, a dit un penseur dont j'oublie le nom : il devait penser en province et penser aux ménages de province. Aussi, en dehors du domaine conjugal et... pratique, la plupart des provinciales honnêtes s'accordent plus ou moins le droit de rêver : elles rêvent avec complaisance ou avec remords, mais presque toutes platoniquement. Et c'est ce platonisme qui est l'attrait de leur rêve ; autrement, il leur semblerait qu'elles retombent dans le « genre ménage », et l'attrait s'évanouirait...

« Ouf ! Ce n'est pas commode à expliquer, tout cela : mais vous êtes si pénétrant ! Vous devez m'avoir comprise.

« Quand vous sortiez chez moi, en rhétorique, je peux bien vous confesser que je vivais des après-midi ravissantes. Pourtant, si vous aviez été un de ces arrivistes prématurés (par exemple le héros de votre pièce : *Le jeune larron*), le charme eût été rompu tout de suite. J'avais la certitude absolue que le domaine du rêve tendre ne serait pas outrepassé. Vous ne pouviez guère devenir mon mari ; je ne souhaitais nullement que vous le fussiez. Je n'ai donc pas trahi votre souvenir en me remariant. Remariée, j'ai continué de penser à vous avec tendresse, avec idéalité ; cela me causait un léger remords, extrêmement agréable : mais jamais, jamais, je n'ai imaginé que vous puissiez avoir de moi ce à quoi tiennent surtout les maris de province, et même, peut-être, tous les maris. Pareillement je n'étais pas jalouse de ces succès de femmes qui vous comblaient à Paris : vos comédiennes, vos mondaines ne dérobaient rien, j'en étais sûre, de ce qui m'appartenait.

« Nos timides baisers de jadis, j'étais certaine que nulles lèvres féminines ne vous les redonneraient !

« Ainsi ai-je vécu, jusqu'au jour où tout mon pauvre édifice de « ménage » s'est effondré. Pour une provinciale honnête, être trompée par son mari, c'est la ruine du ménage : cela résulte de cette identité exclusive qu'il y a, pour elle, entre le mariage et les réalités de l'amour. Désespérée, désorientée, je n'ai plus trouvé d'issue que dans mon cher jardin de rêve, auprès de vous. J'ai couru à vous comme on court à la lumière, à l'air, sous les débris de sa maison effondrée. Et le projet — absurde ! — qui se précisait peu à peu dans mon esprit, c'était d'obtenir ma séparation d'avec M. Gineste, de vivre à Paris et

de vous voir une fois par semaine, comme à Issoudun ! Ne me traitez pas de toquée : nous sommes des tas de provinciales capables de concevoir un pareil programme sentimental. Je dis : de le concevoir. S'y tenir, c'est autre chose. Ce dernier point m'est apparu avec une terrible évidence tandis que je vous regardais, à travers la mousseline liberty, rue Saint-Romain.

« A première vue, j'ai ressenti une impression désagréable : l'image du long, mince, rhétoricien à visage quasi féminin, si présente à ma mémoire, a fait tort au robuste sportsman que j'avais sous les yeux. J'ai trouvé que vous n'étiez plus « gentil » du tout. Et c'est cela qui m'a arrêtée derrière la porte.

« Vous vous êtes levé à ce moment-là, vous avez marché vers la porte vitrée. J'ai eu une grosse émotion : vous me faisiez face, tout près de moi.

« — Si, ai-je pensé, il est toujours très bien. Il est même mieux qu'avant... »

« Songez, cher ami, qu'un homme de votre allure, de votre élégance, avec cet air d'autorité tranquille et d'intelligence hautaine, cela ne se rencontre guère parmi nos relations de provinciales ! J'ai senti tout de suite qu'en présence d'un tel homme, *qui était pourtant mon petit ami de jadis*, je n'aurais plus d'idées, plus de volonté, que je serais une chose entre ses mains. Vous me comprenez ? L'évidence de ce qui m'attendait m'a accablée. J'ai dû m'appuyer au mur : mon cœur se serrait comme si vous l'eussiez empoigné dans votre belle main blanche. Je vous assure que j'ai souffert autant qu'en découvrant la trahison de mon mari. Cette fois, c'était mon rêve qui s'écroulait...

« — Oh ! ce serait possible, vraiment ! Non ! non ! je ne veux pas !... »

« Mais, du même coup, j'ai compris que si je me montrais à vous, et si vous n'éprouviez pas pour moi cet attrait violent, total, que je ressentais pour vous, je n'aurais plus de repos dans la vie. Or, quelle raison, vraiment, pour que vous m'aimiez ?... Je ne vous trompais pas en vous disant que je n'ai guère changé. Les hommes me regardent et me suivent toujours, même à Paris... Mais que suis-je, humble provinciale, pour le Pierre Auburnin d'aujourd'hui ? Une petite chose sans importance, à laquelle il consentirait peut-être à accorder quelques instants, mais qui, certainement, n'emplirait pas son cœur... Tout cela, je l'ai perçu avec une merveilleuse netteté, en quelques instants... Et la honte réelle de cette faiblesse que je découvrais en moi, mêlée à l'effroi d'être dédaignée, s'est tout à coup traduite par un besoin éperdu de fuir, d'échapper à la destinée, de ne plus vous voir jamais, jamais... J'ai couru vers ma chambre, j'ai épinglé fiévreusement mon chapeau sur mes cheveux, j'ai balbutié à la domestique les paroles qu'elle vous a répétées, et je me suis sauvée de la maison comme si elle brûlait.

« ... Me revoilà à Issoudun. Deux jours ont passé. Je suis plus calme. Mon mari rentrera ce soir. Je l'accueillerai sans un reproche. J'ai découvert que je ne vaux pas beaucoup mieux que lui. Je vivrai à ses côtés, comme avant, ma vie monotone de provinciale... Comme j'ai vu très peu le Pierre Auburnin de maintenant, son image commence déjà — comment dire ? — à se dessubstancier, à s'effacer. C'est l'image du rhétoricien qui reparaît dans mon souvenir, lentement, sûrement. Avec ce Pierre Auburnin de dix-sept ans, je pourrai continuer, je l'espère, mon cher et chaste roman, comme par le passé.

« Si je n'y parvenais pas, je serais trop malheureuse.

« Adieu, mon ami. Je ne vous reverrai jamais. Ne pensez pas à moi avec rancune, ni surtout avec ironie. Je vous aime infiniment. Ne m'écrivez pas, de grâce... Mais n'oubliez pas tout à fait la petite âme de provinciale qui vit pour vous, dans son coin discret, comme brûle discrètement une veilleuse...

« MADELEINE. »

IV

Pierre Auburnin et Madeleine Gineste ne se sont, en effet, jamais revus... Et, de cette ombre d'aventure, il ne reste, dans la vie de « l'illustre », qu'un souvenir rendu peu à peu amical par le temps qui coule, qui panse la légère meurtrissure d'amour-propre.

Il reste aussi, soigneusement épinglées ensemble, deux lettres qui jaunissent dans le casier aux documents, — sous la fiche : *Province*.

Prochain volume à paraître :

Edmond de GONCOURT

CHÉRIE

Dessins de LAPIERRE

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

VOLUMES PARUS :

Barbey d'AUREVILLY. — Les Diaboliques.

Colonel BARATIER. — Epopées Africaines. Au Congo.

Maurice BARRÈS, de l'Académie française. — Le Jardin de Bérénice. Du Sang, de la Volupté et de la Mort.

Tristan BERNARD. — Mémoires d'un Jeune Homme rangé.

Jean BERTHEROY. — La Danseuse de Pompéi. Le Double Amour.

Louis BERTRAND. — Pépète le bien-aimé.

BINET-VALMER. — Les Métèques.

Henry BORDEAUX, de l'Académie française. — L'Amour qui passe. Le Pays Natal. L'Amour en fuite. Le Lac Noir. La Petite Mademoiselle. La Peur de vivre.

BOULENGER. — Couplées.

Elémir BOURGES. — Sous la Hache.

Paul BOURGET, de l'Académie française. — Cruelle Enigme. André Cornélis.

René BOYLESVE, de l'Académie française. — La leçon d'Amour dans un Parc. Mademoiselle Cloque.

Adolphe BRISSON. — Florise Bonheur.

Gaston CHERAU. — Monseigneur voyage.

Michel CORDAY. — Vénus ou les deux Risques. Les Embrasés. Les Demi-Fous.

Alphonse DAUDET. — L'Evangéliste. Les Rois en exil.

Léon DAUDET. — Les Deux Etreintes. Le Partage de l'Enfant. Les Morticoles.

Paul DÉROULÈDE. — Chants du Soldat.

Lucien DESCAVES. — Sous-Offs.

Henri DUVERNOIS. — Crapotte. Nounette. Le Mari de la Couturière.

Georges d'ESPARBÈS. — La Legende de l'Aigle. La Guerre en dentelles.

Ferdinand FABRE. — L'Abbé Tigrane.

Claude FERVAL. — L'Autre Amour. Vie de Château. Ma Figure. Ciel Rouge.

Léon FRAPIÉ. — L'Institutrice de Province.

Théophile GAUTIER. — Le Capitaine Fracasse (1er vol.). Le Capitaine Fracasse (2e vol.). Mademoiselle de Maupin.

E. et J. de GONCOURT. — Renée Mauperin. Germinie Lacerteux. Sœur Philomène.

Gustave GUICHES. — Céleste Prudhomat.

GYP. — Le Cœur de Pierrette. La Bonne Galette. Totote. La Fée. Maman. Doudou. La Meilleure Amie.

Myriam HARRY. — La Divine Chanson.

Abel HERMANT. — Les Transatlantiques. Souvenirs du Vicomte de Courpière. Monsieur de Courpière marié. La Carrière. Le Sceptre. Le Cavalier Miserey. Chronique du Cadet de Coutras. Les Confidences d'une Aïeule. Le Char de l'Etat. Coutras, soldat. Serge.

Paul HERVIEU, de l'Académie française. — Flirt. L'Inconnu.

Paul HERVIEU, de l'Académie française. — Les Yeux verts et les Yeux bleus. L'Alpe Homicide. Le Petit Duc. Deux Plaisanteries. L'Armature. Peints par eux-mêmes.

Charles-Henry HIRSCH — Eva Tumarche et ses Amis.

Henri LAVEDAN, de l'Académie française. — Sire. Le Nouveau Jeu. Leurs Sœurs. Les Jeunes. Le Lit. Les Marionnettes.

Jules LEMAITRE, de l'Académie française. — Un Martyr sans la Foi.

Pierre LOUŸS. — Aphrodite. Les Aventures du roi Pausole. La Femme et le Pantin. Contes Choisis. Les Chansons de Bilitis.

Maurice MAINDRON. — Blancador l'Avantageux.

Paul MARGUERITTE. — L'Avril. Amants. La Tourmente. L'Essor. Pascal Gofosse. Ma Grande. Le Cuirassier blanc. La Force des Choses.

Octave MIRBEAU. — L'Abbé Jules. Sebastien Roch.

Eugène MONTFORT. — La Turque.

Lucien MUHLFELD. — La Carrière d'André Tourette.

Marcel PRÉVOST, de l'Académie française. — L'Automne d'une Femme. Cousine Laura. Chonchette. Lettres de Femmes. Le Jardin secret. Mademoiselle Jaufre. Les Demi-Vierges. La Confession d'un Amant. L'Heureux Ménage. Nouvelles Lettres de Femmes. Le Mariage de Julienne. Lettres à Françoise. Le Domino Jaune. Dernières Lettres de Femmes. La Princesse d'Erminge. Le Scorpion. M. et Mme Moloch. La Fausse Bourgeoise. Pierre et Thérèse. Femmes. Lettres à Françoise mariée. Le Pas Relevé. Les Anges Gardiens.

Michel PROVINS. — Dialogues d'Amour. Comment elles nous prennent. Le Professeur d'Amour.

Henri de RÉGNIER, de l'Académie française. — Le Bon Plaisir. Le Mariage de Minuit.

Jules RENARD. — L'Ecornifleur. Histoires Naturelles.

Jean RICHEPIN, de l'Académie française. — La Glu. Les Débuts de César Borgia. La Chanson des Gueux.

Ch. ROBERT-DUMAS. — Amour Sacré.

Édouard ROD. — La Vie Privée de Michel Tessier. Les Roches blanches.

André THEURIET, de l'Académie française. — La Maison des deux Barbeaux. Péché mortel.

Fernand VANDÉREM. — Les Deux Rives.

Pierre VEBER. — L'Aventure.

Paris. — Imprimerie MAUCHAUSSAT.